

687 AVRIL-JUIN 2018

# choisir

REVUE CULTURELLE D'INFORMATION ET DE RÉFLEXION

Trop d'humains,  
et après ?

Heureuse apocalypse





#### **Illustration de la couverture**

Pèlerins participant à la procession mariale dite aux flambeaux, à Lourdes

© Pascal Deloche / Godong

#### **Illustrations pleine page**

p. 4 : Façade d'immeuble locatif à Hô-Chi-Minh-Ville, Vietnam

© Pascal Deloche / Godong

p. 40 : L'ange montre la nouvelle Jérusalem à saint Jean

© Illustration Gustave Doré (in Abbé Cruchet, *Histoire de la Sainte Bible*, Tours, Mame et fils 1929)

p. 62 : Silhouette de statue. Palais de Tokyo, Paris

© Catherine Leblanc / Godong

p. 70 : © Illustration, Nicolas Fossati

# Sommaire

## choisir

REVUE CULTURELLE JÉSUIE D'INFORMATION  
ET DE RÉFLEXION FONDÉE EN 1959

### Direction

Pierre Emonet sj

### Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef  
Céline Fossati, journaliste  
Av. du Mail 14B – 1205 Genève  
redaction@choisir.ch  
tél. +41 22 808 04 19; fax +41 22 808 04 36

### Conseil de rédaction

Raphaël Broquet, Bruno Fuglistaller sj,  
Stjepan Kusar, Étienne Perrot sj, Luc Ruedin sj

### Administration et Abonnements

Geneviève Rosset-Joye  
rue Jacques-Dalphin 18 – 1227 Carouge (Suisse)  
administration@choisir.ch  
tél. +41 22 827 46 76

### Tarifs

Édition papier + web 1 an  
Tarif normal : Frs 55.–  
Tarif réduit (étudiants, apprentis, AVS, AI) : Frs 48.–  
Europe : Frs 60.–  
Autres pays : Frs 65.–  
Abonnement de soutien : Frs 80.–  
Prix au numéro : Frs 13,50 (+ port)

### Site Web

www.choisir.ch

### Maquette

GRAFIX Communication visuelle  
rue Hans-Geiler 2a, 1700 Fribourg

### Mise en page et impression

Imprimerie Fiorina  
rue de Scex 34, 1950 Sion



## ÉDITORIAL

**Un bien pas si commun** par Pierre Emonet sj 3

## DÉMOGRAPHIE

### SOCIÉTÉ

**Dix milliards de petits humains...** par Gilles Pison 5

### SCIENCES

**Pourquoi l'Anthropocène fait peur** par Lucienne Bittar 8

### PHILOSOPHIE

**L'enfant, un bien commun ?** par Myriam Bettens (Lariche) 10

### ÉGLISE

**Le Vatican et la maîtrise de la fécondité**  
par Grégoire Catta sj et Bruno Saintôt sj 14

### RELIGIONS

**Musulmans en Europe** par Yasemin El-Menouar 20

### POLITIQUE

**Du suicide japonais** par Annick Chevillot 25

**Purification ethnique** par Lucienne Bittar 28

### REPORTAGE

**Myanmar, le viol comme arme**  
par Eleonora Vio et Gabriel Berretta 29

### HISTOIRE

**Natalité et colonialisme** par Françoise Vergès 35

## APOCALYPSE

### BIBLE

**N'ayez pas peur !** par Jean-Bernard Livio sj 41

### LIVRES

**Tremblements et lueurs** par Monique Desthieux 45

### RELIGIONS

**Entre Nouvel Âge et effondrement**  
par Jean-François Mayer 46

### REGARD

**Tout va bien** par Eugène 50

### IX<sup>e</sup> ART

**Des poissons dans nos salons** par Étienne Perrot sj 54

### CINÉMA

**Le sacrifice** par Patrick Bittar 57

## CULTURE

**Ferdinand Hodler** par Geneviève Nevejan 63

### LETTRES

**Écrivain, un métier** par Céline Zufferey 67

### LIVRES OUVERTS

71

## Apocalypse de Jean (8,1-7)

Quand [l'agneau] ouvrit le septième sceau,  
il y eut dans le ciel un silence d'environ une demi-heure.

Et je vis les sept anges qui se tiennent devant Dieu,  
et sept trompettes leur furent données.

Et un autre ange vint, et il se tint sur l'autel, ayant un encensoir d'or ;  
on lui donna beaucoup de parfums, afin qu'il les offrît,  
avec les prières de tous les saints,  
sur l'autel d'or qui est devant le trône.

La fumée des parfums monta, avec les prières des saints,  
de la main de l'ange devant Dieu. Et l'ange prit l'encensoir,  
le remplit du feu de l'autel, et le jeta sur la terre.

Et il y eut des voix, des tonnerres, des éclairs, et un tremblement de terre.  
Et les sept anges qui avaient les sept trompettes se préparèrent à en sonner.

Le premier sonna de la trompette.

Et il y eut de la grêle et du feu mêlés de sang, qui furent jetés sur la terre ;  
et le tiers de la terre fut brûlé, et le tiers des arbres fut brûlé,  
et toute herbe verte fut brûlée.

# Éditorial

## Un bien pas si commun

**Pierre Emonet sj**  
directeur

Les deux thèmes de ce cahier sont apparemment antagoniques, telle une maladie et son remède. Face à la menace de l'explosion démographique et à l'inévitable rétrécissement de l'espace vital, les solutions apocalyptiques ont toujours séduit. Le cinéma, les bandes dessinées offrent de spectaculaires échantillons de massacres qui colonisent l'imaginaire populaire et faussent la perspective.

Lorsqu'il n'a plus été possible de compter sur la sélection naturelle, les catastrophes naturelles, les épidémies ou les guerres pour régulariser la progression de la population du globe, on a recouru aux génocides. Même si leurs fauteurs prétendent en avoir perdu le souvenir et s'indignent lorsque l'histoire leur rafraîchit la mémoire, l'ancien virus n'est pas mort. « Les nôtres d'abord » prend désormais le relais. Les arguments qui ont justifié les guerres et les brigandages coloniaux sont de retour, revus et corrigés. Il s'agit moins de maîtriser une démographie que de sauvegarder les intérêts d'une nation ou d'une clique, habilement travestis en bien commun.

L'horizon politique et économique se rétrécit à mesure que l'interdépendance des problèmes qui affectent l'humanité déborde les limites d'une nation ou la comptabilité d'une multinationale. La faim dans le monde, les problèmes écologiques, l'accaparement des richesses par une minorité, la mauvaise distribution des ressources, la prise en otage de la politique par l'économie, la gestion du phénomène migratoire remettent en question les notions de nation et de citoyenneté et bousculent les douanes. Confondue avec les intérêts communs d'une petite frange de la population, la notion de bien commun s'est dégradée.

Parce que la Terre et ses ressources ont été données à tous, le souci du bien commun impose de réfléchir en termes d'humanité, sans oublier les générations futures. Invitation à porter un regard plus large, plus universel, au-delà des intérêts d'un groupe ou d'une nation, si vastes et légitimes soient-ils. Dans une formule ramassée, Benoît XVI parle du « bien du nous-tous ». <sup>1</sup> Mieux que des recettes, il s'agit d'une visée, d'une ligne de conduite : l'Homme est la mesure de toute décision politique ou économique. Peu important sa couleur, sa race, sa culture, sa religion.

Au niveau global de l'humanité comme à celui plus local des flux migratoires, la gestion des problèmes démographiques est nécessairement grevée d'une « hypothèque sociale » ; <sup>2</sup> seules des mesures globales et solidaires rendent compte du bien commun. Vaste programme, bien difficile à atteindre « car il requiert la capacité de réaliser le bien des autres comme si c'était le sien et de le rechercher constamment ». <sup>3</sup>

Déjà résonnent, indignées, les interventions des députés de certains partis et les protestations d'actionnaires réunis en assemblées générales d'entreprises. ■

<sup>1</sup> *Caritas in veritate*, Rome 2009.

<sup>2</sup> Jean-Paul II.

<sup>3</sup> *Compendium de la Doctrine sociale de l'Église catholique*, n° 167.



## DÉMOGRAPHIE



# Démographie

## Dix milliards de petits humains... Une croissance au galop

**Gilles Pison**, Paris  
démographe

En 2017, la population mondiale a franchi le seuil de 7,5 milliards. Elle ne comptait qu'un milliard d'habitants en 1800. Le nombre de Terriens a ainsi été multiplié par sept et demi en deux siècles. Il devrait continuer à croître, pour atteindre près de 10 milliards d'individus en 2050 et 11,2 en 2100, selon les projections 2017 des Nations Unies. La stabilisation est-elle envisageable à terme ? La décroissance tout de suite ne serait-elle pas préférable ?

Si la population mondiale continue d'augmenter, c'est en raison des naissances trois fois plus nombreuses que les décès. Cet « excédent » apparaît il y a deux siècles en Europe et en Amérique du Nord lorsque la mortalité - notamment infantile - commence à baisser, marquant les débuts de ce que les scientifiques appellent la *transition démographique*. Il s'étend ensuite au reste de la planète, lorsque les avancées de l'hygiène et de la médecine et les progrès socio-économiques atteignent les autres continents.

La croissance démographique a atteint un taux maximum de plus de 2 % par an il y a cinquante ans et a diminué de

moitié depuis, pour atteindre 1,1 % en 2017. Elle devrait continuer de baisser dans les prochaines décennies en raison de la diminution de la fécondité : 2,5 enfants en moyenne par femme aujourd'hui dans le monde, contre le double (cinq enfants) en 1950. Parmi les régions du monde dans lesquelles la fécondité est encore élevée (supérieure à trois enfants), on trouve en 2017 presque toute l'Afrique intertropicale et les régions allant de l'Afghanistan jusqu'au nord de l'Inde, en passant par le Pakistan.

### À quoi s'attendre ?

Ces chiffres sont des projections et l'avenir n'est évidemment pas écrit. Il reste que les projections démographiques sont relativement sûres lorsqu'il s'agit d'annoncer l'effectif de la population à court terme ; c'est-à-dire, pour un démographe, les dix, vingt ou trente prochaines années. La majorité des hommes et des femmes qui vivront en 2050 sont déjà nés, on connaît leur nombre et on peut estimer sans trop d'erreurs la part des humains d'aujourd'hui qui ne seront plus en vie. Concernant les nouveau-nés qui viendront s'ajouter, leur nombre peut également être estimé, car les femmes qui mettront au monde des enfants dans les vingt prochaines années sont déjà nées ; on connaît leur effectif et on peut faire également une hypothèse sur le nombre de leurs enfants.

Il est illusoire de penser pouvoir agir sur le nombre d'humains à court terme. La diminution de la population n'est pas une option, car comment l'obtenir ? Par une hausse de la mortalité ? Personne ne le souhaite. Par une émigration massive vers la planète Mars ? Irréaliste. Par une baisse drastique de la fécondité et son long maintien à un niveau très inférieur au seuil de remplacement (2,1 enfants) ? C'est déjà ce qui se passe dans une grande partie du monde, les humains ayant fait le choix d'avoir peu d'enfants, tout en leur assurant une vie longue et de qualité.

Gilles Pison est professeur au Muséum national d'histoire naturelle, directeur de recherches à l'Institut national d'études démographiques (INED) et rédacteur de *Population et sociétés*. Il a conçu les expositions à Paris *Six milliards d'Hommes* (Musée de l'Homme 1994) et *La population mondiale... et moi ?* (2005).

# Démographie

## Dix milliards de petits humains... Une croissance au galop

Mais il n'en résulte pas immédiatement une diminution de population en raison de l'inertie démographique : même si la fécondité mondiale n'était que de 1,6 enfant par femme comme en Europe ou en Chine, la population continuerait d'augmenter pendant quelques décennies.

### Explosion, implosion ou équilibre ?

Au-delà des cinquante prochaines années, l'avenir est plein d'interrogations, sans modèle sur lequel s'appuyer. Celui de la transition démographique, qui a fait ses preuves pour les évolutions des deux derniers siècles, ne nous est plus utile pour le futur. L'une des grandes incertitudes porte sur la fécondité.

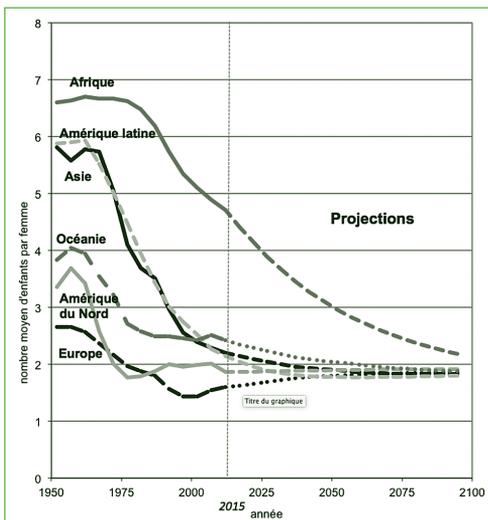
Dans les années 60 et 70, les démographes ont été surpris quand les enquêtes ont révélé que la fécondité avait commencé à baisser très rapidement

dans nombre de pays d'Asie et d'Amérique latine, ces derniers ayant beaucoup investi dans l'éducation pour tous. Ils ont dû revoir sensiblement à la baisse leur projection démographique pour ces continents. Ainsi l'Asie et ses 5,9 milliards d'habitants en 2100, d'après la projection publiée par les Nations Unies en 1981, n'en a plus que 4,8 à cet horizon dans celle publiée en 2017. La révision est également à la baisse pour l'Amérique latine et ses 712 millions en 2100 au lieu de 1187 (40 % de moins). À l'inverse, l'Afrique et ses 2,2 milliards d'habitants en 2100, d'après les projections de 1981, est passée à 4,4 milliards dans celles de 2017, soit le double.

Mais si le modèle de la famille de très petite taille devenait dominant partout et de façon durable, avec une fécondité moyenne inférieure à deux enfants par femme, la population mondiale, après avoir atteint le niveau maximum de quelque dix milliards d'habitants, diminuerait inexorablement jusqu'à son extinction.

Un autre scénario est possible, dans lequel la fécondité remonterait dans les pays où elle est très basse, pour se stabiliser à l'échelle mondiale au-dessus de deux enfants. La conséquence en serait une croissance ininterrompue, et à nouveau à terme la disparition de l'espèce, mais cette fois par surnombre.

Évolution de la fécondité de 1950 à 2015 et projections jusqu'en 2100, selon le scénario moyen de l'ONU  
© G. Pison



Si l'on ne se résout pas aux scénarios-catastrophes de fin de l'humanité, par implosion ou explosion, il faut imaginer un retour à l'équilibre. Les hommes doivent y réfléchir dès maintenant, même si l'urgence pour leur survie est le court terme, c'est-à-dire les prochaines décennies. Si ce n'est sur le nombre, on peut d'ores et déjà agir sur les modes de vie, afin de les rendre plus respectueux de l'environnement et plus économes en ressources. La vraie question, celle dont dépend l'avenir de l'espèce humaine à terme, est finalement moins celle du nombre que celle des modes de vie. ■

## L'Afrique, une exception ?

La grande surprise démographique est venue de l'Afrique intertropicale. On s'attendait à ce que sa fécondité baisse comme dans les autres régions du Sud, même si plus tardivement au vu de son retard en matière de développement socio-économique. C'est bien ce qui s'est passé en Afrique du Nord et en Afrique australe, mais pas en Afrique intertropicale où la baisse s'effectue plus lentement : les femmes y mettaient au monde 4,5 enfants en moyenne en 2017, contre plus de 6,5 il y a quarante ans et 5,5 il y a vingt ans.

Si cette baisse est palpable dans les milieux instruits et en ville, elle l'est moins dans les campagnes où vit encore la majorité de la population. Une des raisons invoquées est liée au partage des coûts pour élever les enfants : une partie d'entre eux sont élevés par d'autres adultes que les parents - un grand parent, un oncle, une tante -, ceux-ci prenant en charge les frais pour les nourrir, les habiller et les envoyer à l'école.

Si les familles rurales ne se sont pas encore converties au modèle à deux enfants, elles souhaitent néanmoins en avoir moins. Elles sont prêtes pour cela à utiliser la contraception, mais elles ne bénéficient pas des services adaptés pour y arriver. Les programmes nationaux de limitation des naissances sont peu efficaces, manquent de moyens et surtout de réelle motivation de la part de leurs responsables et du personnel chargé de les mettre en œuvre sur le terrain. Beaucoup ne sont pas persuadés de l'intérêt de limiter les naissances, y compris au plus haut niveau de l'État, même si ce n'est pas le discours officiel tenu dans les organisations internationales. Parmi les rares exceptions, le Rwanda, l'Éthiopie et le Malawi, pays

où les autorités ont fait de la diminution de la fécondité une de leurs priorités. Au Rwanda, celle-ci a connu l'une des plus fortes baisses du continent (plus de 20 % en une décennie).

Pour convaincre les gouvernements africains de faire de la limitation des naissances une priorité, les organisations internationales leur font miroiter un « dividende démographique ». En effet, quand la fécondité chute rapidement dans un pays, la part des jeunes diminue fortement sans que la part des personnes âgées n'augmente sensiblement au début. En conséquence, la part de la population d'âge actif augmente beaucoup, offrant une chance au pays de se développer économiquement. Cette situation favorable ne dure cependant qu'un moment. Quelques décennies après, les personnes d'âge actif très nombreuses ont vieilli, augmentant considérablement le poids de la population âgée.

Dans le cas de l'Afrique, les conditions pour qu'un dividende démographique ait lieu ne sont de toute façon pas réunies. La fécondité y baisse à un rythme trop lent. Et à supposer qu'elle se mette à baisser rapidement, les modestes perspectives de croissance des emplois ne permettront sans doute pas d'absorber la main-d'œuvre supplémentaire. Au cas peu probable où il y aurait un dividende démographique, celui-ci ne sera que dans une perspective lointaine, de quelques décennies.

**G. P.**

# Démographie

## Pourquoi l'Anthropocène fait peur

**Lucienne Bittar**, Genève  
rédactrice en chef

### SCIENCES

**Anthropocène.** Le mot est prononcé pour la première fois en l'an 2000 par le Prix Nobel de chimie Paul J. Crutzen. Il a ses détracteurs et ses défenseurs, comme toute nouvelle hypothèse en sciences de la Terre, et est déjà référencé plus d'un demi-million de fois sur Google, nous dit Jacques Grinevald, politologue et historien des sciences. Rien d'étonnant à cela: son adoption formelle confirmerait l'urgence d'un changement radical des modes de vie occidentaux.

L'étude des couches de roches et des fossiles permet de retracer l'histoire géologique et biologique de notre planète. La composition des archives glaciaires et des sédiments les plus récents montre que l'influence des activités de l'homme sur le système Terre est telle, que nous aurions changé d'époque géologique. Nous aurions quitté le relativement doux et stable Holocène, daté d'il y a 16 500 ans av. J.-C., et serions entrés dans l'Anthropocène, une époque nettement plus mouvante et dangereuse pour la survie de l'humanité, marquée de quelques tendances incontrastables, comme l'augmentation de la

température de la planète et du niveau des mers et la crise de la biodiversité.

Les strates géologiques qui indiquent cette empreinte humaine sont encore peu épaisses, mais elles sont déjà identifiables et mesurables à l'échelle du globe au niveau de leurs propriétés et de leurs compositions. Les stratigraphes étudient leurs variations en teneur en carbone, phosphore, azote, plutonium, etc. Des fragments de béton, de plastique et de cendres issues des productions humaines et de notre consommation de combustibles fossiles les composent.

### Un débat sur le temps

Depuis 2009, l'Anthropocene Working Group (AWG) travaille, dans le cadre de la Commission internationale de stratigraphie, à prouver cette transformation. Cette équipe internationale, dirigée par Jan Zalasiewicz, professeur de géologie à l'Université de Leicester, est composée de chercheurs en sciences de la nature et en sciences humaines. Parmi eux, le professeur genevois Jacques Grinevald, de l'Institut de hautes études internationales et du développement (IHEID), que nous avons rencontré. Il s'était fait remarquer en 2007 en publiant un ouvrage intitulé *La Biosphère de l'Anthropocène*, alors même que le débat n'avait pas encore vraiment commencé.<sup>1</sup>

Pour lui, le concept d'Anthropocène permet surtout un nouveau débat sur le temps et sur la place de l'histoire humaine dans l'histoire naturelle de la Terre. «Généralement, l'humain se pense en termes de générations, sur une durée géologique extrêmement courte. Avec l'Anthropocène, il y a une réelle interférence entre l'échelle de l'histoire (sociale) et le temps profond de la Terre et de son évolution biosphérique.» Et de rappeler la controverse de 1922 entre Einstein et Bergson. «Le célèbre physicien refusait de prendre au sérieux le temps humain, psychologique, de la durée, du devenir, de l'évolution créa-

Cet article est issu d'un entretien avec le professeur d'écologie globale Jacques Grinevald, de l'Institut de hautes études internationales et du développement (IHEID). Un développement de la question est accessible en libre accès sur notre site [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch).

trice. Avec Bergson, nous retrouvons le temps réel de notre condition humaine, qui s'inscrit dans notre mémoire et notre conscience, comme dans les strates qui nous permettent d'établir la fameuse échelle des temps géologiques. Nos mesures scientifiques n'ont aucun sens sans l'intervention de l'esprit humain et de la société. À Genève, Jean Piaget enseignait cela : pas de physique sans psychologie, pas de sciences naturelles sans histoire humaine. Et pas d'humains sans histoire naturelle. »

### Les humains, une force géologique

Cette réalité physique, la transformation des roches, prouve ainsi que la vision d'une humanité séparée de la nature n'est plus soutenable. C'est d'ailleurs ce qui explique la collaboration de chercheurs en sciences de la Terre et en sciences humaines au sein de l'AWG. En ce sens, le célèbre paléontologue jésuite Teilhard de Chardin, qui parlait de l'anthroposphère, de la technosphère et de la formation de la Noosphère, était bien un prophète incompris de son temps.

« Tout ce que les humains font, c'est aussi la nature qui le fait, parce que nous faisons partie des êtres vivants. Nous ne faisons qu'ajouter notre marque de fabrique aux processus naturels, insiste Jacques Grinevald. L'espèce humaine, dans sa masse en expansion, est une force géologique qui interfère avec les cycles naturels qui, sans l'homme, avait atteint un certain équilibre durant l'Holocène. C'est cette stabilité qui a permis notre mode de vie relativement agréable et l'essor des grandes civilisations. Mais aujourd'hui, nous sommes très nombreux, très riches, très puissants. Nous dépensons trop d'énergie, en particulier en Occident, et transformons dangereusement notre biosphère, au point de compromettre notre survie en tant qu'espèce. »

### Une question de survie

Au vu de l'évolution démographique et technologique, le mouvement n'est pas près de s'inverser, ni même de ralentir. Alors, va-t-on vers une grande catastrophe ? « Les scientifiques ne peuvent pas prédire l'avenir. Ils peuvent juste faire des modèles de probabilités et aider à réfléchir aux moyens de garder la planète habitable pour nous. Car si la Terre peut se passer de nous, nous, nous ne pouvons pas nous passer de sa biosphère ! L'Anthropocène recentre nombre de débats sur la crise dite de l'environnement, et aussi du développement économique moderne, en connectant l'humanité autour de cette planète qui lui a donné la vie, mais dans laquelle elle est enfermée. »

Certains imaginent pourtant que l'homme pourra toujours s'en sortir en colonisant d'autres planètes. « Un délire technocratique ! » pour le professeur, et une mauvaise réplique de l'arche de Noé. « Seuls quelques élus seraient sauvés, puisqu'il est impossible de fabriquer des fusées pour 7 milliards d'êtres humains. De toute façon, les planètes de notre système solaire sont inhabitables et les exoplanètes<sup>2</sup> tellement lointaines que cette hypothèse est de la pure science-fiction, destinée à calmer les angoisses de certains. »

Pour le scientifique, une certitude : si l'humanité veut survivre, elle doit envisager son futur en terme de décroissance énergétique, de transformation de son mode de vie donc, plutôt qu'en tablant sur les innovations technologiques ou sur une hypothétique décroissance démographique. « Nous devons imaginer des conversions radicales qui touchent notre vie économique et nos institutions politiques. » ■

<sup>1</sup> Jacques Grinevald, *La biosphère de l'Anthropocène. Climat et pétrole, la double menace. Repères transdisciplinaires (1824-2007)*, Genève, Georg 2007, 294 p.

<sup>2</sup> Voir à ce sujet l'interview de Michel Mayor, in *choisir* n° 686, et la vidéo s'y reportant sur [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch).

# Démographie

## L'enfant, un bien commun ?

**Myriam Bettens (Lariche)**, Genève  
théologienne et journaliste

### PHILOSOPHIE

La planète accueille 227 397 nouvelles personnes chaque jour. La maîtrise de la démographie comme seul levier pour préserver un écosystème en péril pose question. Comment poser un regard bienveillant - dans le sens de « veiller au bien » - sur le monde dans lequel nous vivons ? La recherche du bien, qui englobe celle de l'intérêt commun, appartient-elle à la sphère politique ?

« La plupart des dirigeants politiques réagissent à la pression, c'est pourquoi les scientifiques, les influenceurs et les citoyens doivent insister pour que leurs gouvernements prennent des mesures immédiates en tant qu'impératif moral pour les générations actuelles et futures. »<sup>1</sup> Cet *Avertissement à l'humanité* a été publié en novembre dernier par 184 scientifiques dans la revue *Bioscience*<sup>2</sup> afin d'interpeller spécialistes, décideurs et grand public sur le péril qui menace l'avenir de la vie sur Terre.

Outre une nécessaire action au niveau politique, « il est également temps de réexaminer nos comportements individuels », écrivent-ils, « en limitant notre

propre reproduction » et en « diminuant drastiquement notre consommation de combustibles fossiles, de viande et d'autres ressources ». Le rapport pointe à la fois l'augmentation de la population mondiale et notre consommation effrénée de ressources non-renouvelables comme préjudiciables à la survie de notre écosystème.

Implicitement, l'avertissement postule que le bien de notre humanité dépend des mesures précitées, qui doivent être considérées comme « un impératif moral » vis-à-vis des générations actuelles et futures. Or la tendance actuelle dans nos sociétés est plutôt de dire que le bien relève de la sphère privée ; que le discours politique peut à la rigueur parler de bien-être, mais qu'il n'a pas à se prononcer sur le bien. Alors, faire usage de ce type d'arguments dans le champ politique, serait-ce glisser vers une forme de pensée totalitaire ? Pas sûr, car il apparaît aussi que la société ne remplit pas uniquement une fonction utilitaire, mais une fonction que l'on pourrait quasiment qualifier d'ontologique, dans la mesure où l'être humain est avant tout un animal social.<sup>3</sup>

### Le soi et la société

De fait, il y a souvent là une confusion. L'expression de *l'intérêt général* s'est progressivement substituée à celle de *bien commun* ; les deux notions sont même souvent considérées comme équivalentes. Comment les distinguer, et pourquoi ?

Très schématiquement, Aristote affirmait que l'Homme n'est pas un Homme en dehors de toute société. Thomas d'Aquin intégra cette conception à la *Somme théologique* ; il considérait que l'individu arrive toujours au monde dans une société qui l'a précédé, d'où le lien entre le bien de chacun et le bien commun.

Mais à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, des philosophes et juristes comme Hobbes, Locke, Rawls et Nozick, en passant par Rousseau, ont contribué à légitimer la souveraineté populaire et à forger la conception occidentale de l'individu. Leur présupposé anthropologique ? Les hommes sont des individus auto existants et antérieurs à la société, et ils ne s'associent que dans un but utilitaire. Une telle conception de l'être humain conduit à renforcer la valeur des droits individuels, avec pour corollaire un système social fondé sur un engagement réduit aux limites du contrat négocié. La notion de bien commun s'est ainsi peu à peu estompée, pour laisser place à celle d'intérêt général.

En ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, on observe un second renversement. Les sciences s'accordent à dire que l'état de nature de l'homme est l'état social. Coexister précède donc l'existence de soi. Chacun de nous ne peut se déployer pleinement qu'au sein d'une vie sociale et d'une culture et, en tant que citoyens, nous devons nous soucier de ce qui contribue au maintien de notre monde commun. Nous revenons donc, par la petite porte, à l'idée d'une articulation entre le bien des individus et le bien commun.<sup>4</sup>

### Un noyau universel

C'est ainsi que le bien commun est considéré aujourd'hui comme un complément nécessaire aux Droits humains. Ces derniers, en effet, ne disent pas ce qu'est la finalité de la société humaine au-delà de sa fonction utilitaire ; ils n'expliquent pas ce qui relie les membres de la société entre eux.

Pour Jean-Jacques Friboulet, professeur émérite d'histoire économique et d'économie du développement à l'Université de Fribourg, la dignité serait au centre de cette finalité. « Accroître la dignité de chacun ne prive personne d'autre de quelque chose. Dès qu'elle est renfor-

cée, on favorise le bien commun, et inversement, dès qu'on la contrarie, on affaiblit ce bien commun. »

Interrogé à propos de ces distinctions, Thierry Collaud, médecin et professeur d'éthique sociale chrétienne à l'Université de Fribourg, affirme pour sa part qu'« il n'y a pas d'opposition entre le bien du tout et la liberté des parties ». La modernité a survalorisé une forme restreinte de la liberté, dite de préférence, argumente-t-il, or celle-ci en fait n'en est pas vraiment une : « Elle doit être contenue par l'artifice du contrat social pour créer du vivre ensemble, et ce vivre ensemble, plutôt individualiste, ne favorise pas le bien commun. Le bien commun doit être recherché pour que le maximum de vraies libertés soient respectées. C'est lorsque le tout atteint son bien commun, que l'individu est le plus libre. »

Encore faut-il s'accorder sur ce qui constitue le bien commun. La difficulté est renforcée par la mondialisation. Malgré ce qui semble être des fondamentaux à respecter, les débats sont inévitables.

### Écologie et justice

Les questions de régulation démographique illustrent bien cette difficulté. La population mondiale s'élève actuellement à 7,6 milliards et devrait atteindre 8,6 milliards en 2030, 9,8 milliards en 2050 et 11,2 milliards en 2100.<sup>5</sup> Même si l'ONU n'est plus autant portée sur les politiques de réduction démographique, cet accroissement reste dans ses préoccupations. La question de la natalité dans un monde fini se pose clairement : combien d'êtres humains peuvent vivre dignement sur notre planète sans mettre en péril l'écosystème et compromettre l'existence des générations futures ? En d'autres termes, est-il possible de concilier un bien commun universel, la survie de la planète, avec la liberté individuelle de chacun de créer ou pas ?

# Démographie

## L'enfant, un bien commun ?

Dans son encyclique *Laudato si'*, le pape François affirme que la croissance démographique pourrait être compatible avec un développement intégral et solidaire, ce qui lui vaut des critiques. Jean-Jacques Friboulet nuance : « Si on se place d'un point de vue global, l'Occident est en baisse démographique et le seul continent qui croît est l'Afrique. Or l'Église africaine ne veut pas entendre parler de régulation démographique, elle vit cela comme un résidu du colonialisme. Du coup, le Vatican suit cette position. » Thierry Collaud abonde dans son sens : « La forte période de croissance démographique de l'Occident s'est produite au début du XX<sup>e</sup> siècle. L'Afrique est en train de passer par le même stade et lui dire que sa transition démographique n'est pas assez rapide provoque inévitablement un sentiment d'injustice. Il faut être prudent pour ne pas accentuer cette tension. »

L'Occident peut-il parler de maîtrise de la population mondiale sans être suspecté de vouloir détourner l'attention de la remise en cause de son mode de vie et de consommation ? Mais est-il seulement possible de stabiliser la population mondiale sans faire surgir des tensions éthiques ?

### Domaine de l'intime

Pour Thierry Collaud, « faire des enfants est une affaire privée et lorsque l'État vous dit combien d'enfants mettre au monde, c'est comme s'il s'immisçait dans votre chambre à coucher ». En termes d'éthique sociale chrétienne,

ajoute le professeur, toute politique coercitive venant d'en haut contredit le principe de subsidiarité. Celui-ci impose de laisser aux communautés intermédiaires du corps social (dans notre cas la famille) le maximum de liberté décisionnelle pour en respecter la dignité et la fonction. Ce qui fait de ce principe un principe moral et non un instrument de gestion. « Que l'État vienne réguler un processus intrafamilial pose donc un gros problème éthique. »

Jean-Jacques Friboulet le confirme : « La démographie est un mystère, elle touche à l'intimité des individus et la réguler ne doit être le fait que de ces mêmes personnes. Cela n'a aucun sens qu'une institution internationale régente les comportements individuels, c'est une ingérence inacceptable. D'ailleurs, savons-nous exactement pourquoi les gens décident de faire des enfants ? » Le professeur d'histoire économique considère que la remise en cause doit se faire au niveau du mode de vie et que « pour des raisons éthiques évidentes, seules les personnes peuvent agir sur la démographie. Au niveau politique, on voit clairement que le seul levier capable d'endiguer une explosion démographique se situe au niveau de l'âge du mariage et de l'éducation des filles. »

Reste que la démographie doit faire partie de la compréhension du bien commun, déclare Thierry Collaud. « Par exemple, lorsqu'on déplore la baisse démographique, c'est toute la société qui est concernée par quelque chose qui relève du domaine privé. » Considérer la naissance d'un enfant comme un bien commun pour la communauté (survie d'un peuple, financement des retraites...) n'est donc pas sans ambiguïté. « C'est au couple seul de décider de donner la vie et l'État n'a pas à pénétrer cette sphère, mais en même temps on réalise que cette nouvelle vie n'appartient pas qu'aux parents. »

Le débat doit avoir lieu, car une société atteint son plein déploiement aussi par la circulation de la parole et des idées. « La démographie est quelque chose de négocié. L'État n'est pas le bien commun, mais il est au service de ce dernier. » Une société qui se comporte comme un corps, avec la circulation de différents éléments, casse le totalitarisme de l'État. « C'est en brisant les corps intermédiaires, dont la famille, que l'État arrive à régenter la vie des individus. »

### Les non-nés ne comptent pas

La question du développement durable et du droit des générations futures élargit encore le champ de ce débat. « Si on raisonne en termes de dignité humaine, donc de droit des personnes, tous les individus actuels ou à naître ont la même dignité et donc les mêmes droits, avance le professeur d'histoire. Ce qui complique les choses, c'est que les individus à naître n'existent pas encore et ne peuvent pas intervenir dans le processus décisionnel ! Dans la pratique, ces non-nés ne comptent pas. »

L'erreur ne serait donc pas de faire des prévisions démographiques, mais de se focaliser uniquement sur les chiffres, explique-t-il encore. « Il est très difficile à l'esprit humain de se projeter au-delà de cinq ou dix ans, car cela demande d'intégrer des variables du futur que pour le moment nous ne connaissons pas. Par contre, les calculs démographiques restent des valeurs sûres, en tout cas sur deux générations. Essayer de prédire plus loin, c'est de la divination dans du marc de café. »

### Une gouvernance mondiale ?

Face à la complexité de la question démographique, certains militent pour une gouvernance mondiale. Pour Thierry Collaud, celle-ci aurait les mêmes limites que l'État national : « Le bien commun est fondamentalement différent de l'intérêt général, il est de l'ordre du désirable. L'intérêt général est plus restrictif, il

se situe plutôt du côté de l'économicité et de la quantifiabilité, il est une sorte de bénéfice pour une société. Seul l'intérêt est décidable, le bien, lui, se cherche à tâtons. »

Certes, il existe différentes visions locales du bien commun, mais elles doivent avoir un point de convergence : « On doit viser un bien commun qui s'emboîte, un peu comme des poupées russes. Si nos biens communs entrent en collision, cela signifie que nous ne nous situons pas au niveau du bien mais uniquement des intérêts. » Se garder d'agiter l'épouvantail d'un débordement démographique, tout en cherchant le bien commun, signifie donc reconnaître une de ses fragilités : celle de la réduction de ce bien au rang de simple intérêt général.

« Nos communautés d'appartenance sont d'abord régionales, et la question de la gestion politique se pose en premier à ce niveau-là. » L'intérêt général s'articule d'abord en fonction d'une communauté de personnes qui ont une histoire, une culture, une tradition, un futur imaginable en commun. Puis, peu à peu, il évolue, il s'élargit vers le bien. Mais cela exige une maturation, un temps de réflexion. Ainsi ceux qui le recherchent doivent être animés d'humilité, d'imagination, d'une capacité d'espoir et d'un effort de dialogue sans s'embarrasser de chiffres, ni de courbes. ■

<sup>1</sup> Cf. <https://academic.oup.com/bioscience/article/67/12/1026/4605229>

<sup>2</sup> <https://academic.oup.com/bioscience/article/67/12/1026/46052>

<sup>3</sup> **Flahault François**, « Pour une conception renouvelée du bien commun », in *Études*, Paris, juin 2013, pp. 773-783.

<sup>4</sup> *Idem*.

<sup>5</sup> Rapport publié en juin 2017 par le Département des affaires économiques et sociales de l'ONU.

# Démographie

## Le Vatican et la maîtrise de la fécondité

Grégoire Catta sj et Bruno Saintôt sj, Paris

### ÉGLISE

La position de l'Église sur la pilule et le préservatif lui a valu bien des critiques et bien des divisions en son propre sein. Mais, progressivement, elle évolue du point de vue pastoral. Surtout, ce contentieux moral ne saurait résumer le discours catholique qui fait aussi de la démographie un enjeu d'éthique sociale.

L'Église catholique serait-elle toujours en conflit avec le reste du monde sur les questions de démographie et de fécondité? Opiniâtement nataliste malgré les questions que pose l'ampleur de la population au regard des défis de la pauvreté et de l'écologie? Le seul paragraphe de *Laudato si'* qui évoque cette question semble conforter cette opinion: «S'il est vrai que la répartition inégale de la population et des ressources disponibles crée des obstacles au développement et à l'utilisation durable de l'environnement, il faut reconnaître que la croissance démographique est pleinement compatible avec un développement intégral et solidaire.»<sup>1</sup>

Grégoire Catta sj est membre du Centre de recherche et d'action sociales (Ceras). Bruno Saintôt sj est responsable du département Éthique biomédicale du Centre Sèvres. Cet article est paru dans la revue jésuite *Projet* (n° 359, Paris, été 2017), dans leur dossier *Fécondité : un enjeu pour la planète*? À consulter pour prolonger la réflexion.

En outre, l'Église paraît elle-même divisée sur la contraception depuis que les avis majoritaires de la commission d'experts chargés de conseiller Paul VI n'ont pas été suivis<sup>2</sup> et que l'encyclique *Humanae vitae* (1968) a été publiée. Connaîtra-t-elle toujours cette tension entre certains groupes pour qui la promotion exclusive des méthodes naturelles reste un marqueur identitaire de leur orthodoxie et la plupart des couples catholiques pour qui l'utilisation de la pilule ne constitue pas un problème moral majeur?

### Une inclination nataliste ... mais

L'Église a incontestablement une inclination nataliste. Depuis Vatican II, elle invite à une procréation responsable, mais généreuse et ouverte. Selon le *Catéchisme* de 1992 (n° 2373), «la Sainte Écriture et la pratique traditionnelle de l'Église voient dans les familles nombreuses un signe de la bénédiction divine et de la générosité des parents». Ainsi l'Église s'est-elle régulièrement opposée aux approches néo-malthusiennes<sup>3</sup> développées au XX<sup>e</sup> siècle avec l'explosion démographique. Elles entraînent, selon elle, des politiques de contrôle de la population moralement inacceptables.

Cette inclination cependant ne l'empêche pas de prendre conscience des défis posés par la question de la population. Ainsi les Pères du concile Vatican II évoquaient, dans *Gaudium et Spes* (1965, GS n° 87), les peuples «qui, assez souvent aujourd'hui en plus de tant d'autres difficultés, souffrent particulièrement de celles qui proviennent de la croissance rapide de la population». Et Paul VI soulignait dans *Populorum progressio* (1967, PP n° 37) que «trop fréquemment, une croissance démographique accélérée ajoute ses difficultés aux problèmes du développement: le volume de la population s'accroît plus rapidement que les ressources disponibles et l'on se trouve ap-

paremment enfermé dans une impasse ». Plus récemment encore, Benoît XVI rappelait « qu'il demeure évidemment nécessaire de prêter l'attention due à une procréation responsable qui constitue, entre autres, une contribution efficace au développement humain intégral » (*Caritas in veritate*, 2009, n° 44).

### Au révélateur des conférences mondiales

Les trois conférences mondiales relatives à la population (Bucarest en 1974, Mexico en 1984, Le Caire en 1994) sont révélatrices à la fois des positions de l'Église et des sujets de controverses. Le Saint-Siège y était présent en raison de son statut d'observateur permanent à l'ONU.

Apparues au grand jour lors de la conférence du Caire, les divergences entre le Vatican et la plupart des 179 pays participants ne sont pourtant pas nouvelles. En fait, ses positions sont restées relativement constantes, mais selon les circonstances politiques internationales, l'accent a été mis tantôt sur les points d'accord avec les orientations des Nations Unies, tantôt sur les désaccords.<sup>4</sup>

**La forte croissance de la population est davantage une conséquence de la pauvreté que sa cause.**

L'Église insiste sur la nécessité d'aborder la question démographique dans le contexte plus global du développement économique, mais aussi social et humain, et de la lutte contre la pauvreté, les inégalités et les injustices dans les relations internationales. Sans nier que la taille de la population joue un rôle sur le développement d'un pays, elle est surtout sensible à ce que certains appellent la théorie de « la boucle à l'envers » : la forte croissance de la population est davantage une conséquence de la pauvreté que sa cause.

En 1974, à Bucarest, les pays du Sud et du bloc de l'Est s'opposaient au plan d'action proposé par les Nations Unies qui envisageait, dans une perspective très néo-malthusienne et avec le soutien des pays occidentaux, l'imposition d'une planification familiale en préalable à l'aide au développement. Le Saint-Siège était sur une autre ligne, qui a conduit à une profonde restructuration du plan d'action finalement adopté.

Et en 1984, dans un contexte qui était toujours celui de la guerre froide, l'avis prévalut que « la question démographique ne [pouvait] être traitée indépendamment d'un ensemble de problèmes socio-économiques » et que si les politiques visant à espacer les naissances n'avaient pas eu les résultats escomptés, « [c'était] essentiellement parce qu'on avait trop isolé la démographie de son environnement culturel, social, économique, politique ».<sup>5</sup>

Si le Saint-Siège ne s'associe pas aux recommandations finales des conférences de Bucarest et Mexico, malgré tous les points d'accord, c'est par crainte que des éléments des programmes envisagés ne conduisent à l'acceptation de fait de la pratique de l'avortement, de la stérilisation et de méthodes contraceptives incompatibles, à ses yeux, avec l'éthique chrétienne. C'est pourquoi, en 1984, il souligne qu'il « ne peut donner ni son accord, ni son appréciation aux sections du texte où sont revendiqués pour les individus, notamment pour les adolescents non mariés, des droits en matière de rapports sexuels et de procréation qui sont la prérogative des seuls couples mariés ».<sup>6</sup>

À la Conférence du Caire en 1994, ce sont ces questions d'éthique sexuelle et familiale, notamment celle de l'avortement, qui occupent la majeure partie des débats. Le Saint-Siège, qui a déployé une grande énergie<sup>7</sup> et mobilisé tous ses réseaux d'influence, se trouve en première ligne. Il approuve partielle-

# Démographie

## Le Vatican et la maîtrise de la fécondité

ment le rapport final, qu'il qualifie de « remarquable dans la mesure où il s'élève contre toute forme de coercition en matière de politiques démographiques »,<sup>8</sup> tout en précisant que « rien ne doit donner à penser que le Saint-Siège (...) a, d'une façon ou d'une autre, modifié sa position morale concernant l'avortement, la contraception, la stérilisation ou l'utilisation de préservatifs dans les programmes de prévention du VIH/sida ». <sup>9</sup> Certains ont alors vu dans le rapport « une malheureuse capitulation face aux intégrismes religieux ». <sup>10</sup>

### Éthique sexuelle et familiale

Pour comprendre les conflits internes et externes à propos de l'éthique sexuelle, il faudrait retracer l'histoire des interprétations théologiques de la sexualité et de sa finalité. Jusqu'à Vatican II, la perspective énoncée par le droit canonique de 1917 est que « la fin première du mariage est la procréation et l'éducation des enfants; la fin secondaire est l'aide mutuelle et le remède à la concupiscence » (n° 1013). En revanche, Vatican II, héritier du renouveau biblique de la théologie morale et du personnalisme, fonde la relation conjugale sur l'alliance, la communauté de vie, la donation mutuelle, l'ouverture à la vie comprise comme un don de Dieu. La sexualité conjugale elle-même peut alors être pensée comme « communion des personnes ». <sup>11</sup>

Cependant, cette nouvelle théologie morale peine à renouveler l'éthique de la procréation, qui est bousculée par la

Bénin  
© Philippe Lissac/  
Godong

**Le bonheur se planifie.**

**Les méthodes modernes d'espacement des naissances**

**Parlez-en avec votre femme.**

Renseignements au **7344**  
APPELS GRATUITS (MTN, MOOV ET BBCom)

Ministère de la Santé, République de Bénin, Ministère de la Famille et de la Solidarité Nationale, Royaume des Pays-Bas, USAID, INFP, CEBAC-STP, PSI

mise au point de la pilule contraceptive (1956) et sa diffusion (1961). Les méthodes naturelles de régulation des naissances avaient été admises positivement par Pie XII. En 1965, le concile Vatican II valorise la liberté, la conscience et la responsabilité des parents dans la décision du nombre d'enfants. Les parents sont invités à prendre en compte « leur bien et celui des enfants déjà nés ou à naître » (*GS*, n° 50), mais aussi ceux de la société » et « les conditions aussi bien matérielles que spirituelles de leur époque et de leur situation ». Le choix, « ce sont en dernier ressort les époux eux-mêmes qui doivent l'arrêter devant Dieu » et pour cela « ils ont l'obligation de toujours suivre leur conscience ».

Ce n'est donc ni à l'Église et ses pasteurs, ni à l'État, ni aux experts d'imposer le nombre d'enfants ! Aussi l'Église dénonce-t-elle avec force les programmes de planification des naissances ouvertement coercitifs (politique de l'enfant unique en Chine) ainsi que la conditionnalité, parfois imposée par les pourvoyeurs d'aide, à la mise en œuvre de politiques de limitation des naissances (cf. Jean Paul II, *Sollicitudo rei socialis*, 1987, n° 25). Les programmes pédagogiques des pouvoirs publics sont acceptés, mais à certaines conditions (*PP*, n° 37).

**Ce n'est donc ni à l'Église et ses pasteurs, ni à l'État, ni aux experts d'imposer le nombre d'enfants !**

Si le Concile a valorisé la décision en conscience, Paul VI a refusé que l'usage des méthodes contraceptives dites non naturelles (pilule, stérilet, préservatif...) y soit discuté. En 1968, *Humanae vitae* oppose à cette conscience le fait que les actes utilisant ces méthodes sont « intrinsèquement déshonnêtes » (*HV*, n° 14). Cette qualification, mise en avant même face aux demandes des femmes estimant qu'elles ne peuvent ni accueillir

de nouveaux enfants ni pratiquer les méthodes naturelles, demeure source de conflits entre théologiens, mais aussi entre l'Église et la plupart des médecins et infirmières catholiques accompagnant les couples.

### Une approche systémique

En liant la question démographique à la lutte contre la pauvreté et à la préservation du caractère habitable de notre planète, l'Église contribue à en faire une question d'éthique sociale. Une analyse qui est plutôt bien reçue, notamment par les pays les plus pauvres. Le constat fait d'ailleurs consensus parmi les chercheurs : les politiques de régulation des naissances ne peuvent être efficaces que si elles sont une composante d'une politique globale comprenant la lutte contre la mortalité infantile, la scolarisation des enfants, la promotion de la femme, son accès à l'éducation et la mise en place de systèmes de protection sociale.<sup>12</sup>

Au lieu de se laisser obnubiler par le contentieux sur la morale sexuelle et familiale, ne faudrait-il pas davantage souligner ce discours social de l'Église ? Et celle-ci ne devrait-elle pas valoriser davantage son approche systémique ? La notion d'« écologie intégrale » promue dans *Laudato si'* complète celle, plus traditionnelle, de « développement intégral », et souligne avec force qu'il n'y a pas une pluralité de crises indépendantes, mais bien une seule crise socio-environnementale dont les racines sont culturelles et spirituelles. (*LS*, n° 139) L'attention à porter aux pauvres n'est pas dissociable de celle portée à l'embryon, à la personne handicapée, à la personne âgée ou en fin de vie, ni de celle portée à la « maison commune » qui nous abrite tous (*LS* n° 117 et 120).

Le blocage sur le caractère intrinsèquement mauvais des méthodes non naturelles a été, du point de vue pastoral, desserré par le pape François, sans que les conséquences doctrinales aient été

# Démographie

## Le Vatican et la maîtrise de la fécondité

vraiment prises en compte. Certes Jean Paul II avait déjà souligné que « la méthode « naturelle » (...) est naturelle au niveau de la personne. On ne peut donc penser à une application mécanique des lois biologiques ». <sup>13</sup> Mais il n'avait cessé d'œuvrer pour justifier *Humanae vitae* par une théologie personaliste.

Dans la récente exhortation apostolique *Amoris laetitia* (2016, AL n° 222), François valorise la décision en conscience des époux selon l'héritage du Concile, mais ne considère plus les méthodes naturelles comme impératives : elles sont *encouragées* en raison d'une lecture personaliste valorisant l'intégration des dimensions physiques, psychiques et spirituelles des personnes.

Du point de vue pastoral, dans le cadre d'un couple fidèle et ouvert à la vie, la régulation des naissances par la pilule non abortive pourrait donc être estimée compatible avec le respect du corps, la tendresse, la liberté authentique. C'est cette qualité relationnelle qu'il importe de promouvoir.

### Les risques de dérives

Le défi éthique actuel est plutôt de soutenir et de respecter la prise de décision en conscience en résistant à des dérives culturelles (sélection du sexe, avec déficit important de femmes dans certains pays) ou à des formes d'eugénisme libéral par l'utilisation croissante du diagnostic prénatal non invasif. La question n'est plus seulement démographique (combien d'humains peuvent naître ?) mais aussi eugénique (quelles conditions pour pouvoir naître ?).

Le risque de dérives néocoloniales est d'ailleurs toujours présent : les zones d'explosion démographique se trouvent principalement en Afrique, mais ceux qui s'en inquiètent vivent le plus souvent dans des pays dont le niveau de vie pèse le plus sur les ressources de la planète. ■

<sup>1</sup> **Conseil pontifical Justice et paix**, *Compendium de la Doctrine sociale de l'Église*, n° 483, cité in **Pape François**, *Laudato si'*, Rome 2015, n° 50.

<sup>2</sup> Cf. **Jean-Marie Paupert (dir.)**, *Contrôle des naissances et théologie : le dossier de Rome*, Paris, Seuil 1967, 190 p. ; **Robert McClory**, *Rome et la contraception : histoire secrète de l'encyclique Humanae vitae*, Ivry-sur-Seine, L'Atelier 1998, 206 p.

<sup>3</sup> Doctrines politiques prônant la restriction de la fécondité, reposant sur les thèses de Thomas Malthus (1766-1834). Cet économiste et prêtre anglican a prédit l'augmentation exponentielle de la population humaine. (n.d.l.r.)

<sup>4</sup> Cf. **René Valette**, *Le catholicisme et la démographie, Église, population mondiale, contrôle des naissances*, Ivry-sur-Seine, L'Atelier 1997, pp. 129-133.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 91

<sup>6</sup> **ONU**, *Rapport de la conférence internationale sur la population et le développement, Mexico, 6-14 août 1984*, UN publications, no f.84.XIII.8.E/conf.76/19.

<sup>7</sup> Cf. **Jean Paul II**, *Aux chefs des États membres de l'ONU, à propos de la prochaine Conférence internationale sur la population et le développement*, Vatican, 19 mars 1994.

<sup>8</sup> **ONU**, *Rapport de la Conférence internationale sur la population et le développement, Le Caire, 5-13 septembre 1994*, New-York 1995, p. 140.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 142.

<sup>10</sup> **René Valette**, *op. cit.*, p. 136.

<sup>11</sup> **Jean Paul II**, *Lettre aux familles*, 2 février 1994, n° 7, reprenant *Gaudium et Spes*, n° 12,4.

<sup>12</sup> **René Valette**, *op. cit.*, p. 95.

<sup>13</sup> **Jean Paul II**, *La théologie du corps*, Paris, Cerf 2014, p. 574.

**« Il y a assez de tout dans le monde  
pour satisfaire aux besoins de l'homme,  
mais pas assez pour assouvir son avidité. »**

Gandhi

**« Venus de tous les continents,  
croyants et non-croyants, nous appartenons tous  
à la même planète, à la communauté des hommes.  
Nous devons être vigilants, et la défendre  
non seulement contre les forces de la nature  
qui la menacent, mais encore davantage  
contre la folie des hommes. »**

Simone Veil (*Une vie*, 2007)

**« Ce qui résulte clairement aussi de l'examen des faits,  
c'est qu'il est difficile et peut-être impossible  
pour un État dont la population est trop nombreuse  
d'être régi par de bonnes lois. En tout cas,  
parmi les États ayant la réputation d'être sagement gouvernés,  
nous n'en voyons aucun se relâcher de sa vigilance  
en ce qui touche le chiffre de sa population. »**

Aristote (*La Politique*, IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.)

**« Si la démographie dicte le destin de l'histoire,  
les mouvements de population en sont le moteur. »**

Samuel Huntington (*Le choc des civilisations*, 1996)

# Religions

## Musulmans en Europe Vers un nouveau modèle

**Yasemin El-Menouar**, Gütersloh (D)  
sociologue des religions

### POLITIQUE

La présence des musulmans en Europe est une source d'inquiétude. D'aucuns craignent de se faire « coloniser » et de perdre leur identité. La réalité des chiffres est moins alarmante, et sur le plan culturel, un mouvement inverse s'observe : l'installation en Europe fournit aux musulmans la possibilité de discuter de leur foi en toute liberté. Un nouveau modèle pour le monde islamique pourrait émerger.

Les musulmans constituent une minorité relativement petite en Europe, mais dont le nombre est souvent surestimé. Une recherche de 2017 du *Pew Research Center*<sup>1</sup> estime que 25,8 millions de musulmans vivent actuellement dans les 28 pays de l'Union européenne (UE), en Suisse et en Norvège. Cela correspond à 4,9 % de la population. Ces résultats sont basés sur les déclarations des personnes interrogées. Il est difficile de déterminer des chiffres précis, parce que la religion musulmane n'est pas comptabilisée dans les registres officiels.

La part musulmane de la population varie considérablement selon les pays. En Pologne, en Hongrie, en Slovaquie,

en République tchèque, dans les pays baltes, en Roumanie et au Portugal, elle est inférieure à 0,5 %. En revanche, ce pourcentage se situe nettement au-dessus de la moyenne en France (8,8 %), en Suède (8,1 %), en Belgique (7,9 %), aux Pays-Bas (7,1 %), en Autriche (6,9 %), en Grande-Bretagne (6,3 %), en Allemagne (6,1 %) et en Suisse (6,1 %).

### Paysage musulman en Europe

Cette répartition des musulmans en Europe reflète les différences dans l'histoire des migrations. En France et en Grande-Bretagne, l'immigration musulmane est étroitement liée au passé colonial. En revanche, l'Allemagne, la Belgique, les Pays-Bas et la Suède ont été les principales destinations des travailleurs migrants turcs dans les années 60 et 70. En Autriche, la proximité des Balkans joue un rôle supplémentaire ; cela concerne la migration de la main-d'œuvre, mais aussi l'accueil de réfugiés de guerre dans les années 90. En Suisse, la proportion de musulmans a doublé suite à l'accueil des réfugiés des guerres balkaniques.

Selon ces différents modèles d'immigration, l'origine des musulmans varie dans les pays. En France, selon les résultats du *Religionsmonitor* (observateur des religions) de la Fondation Bertelsmann,<sup>2</sup> 81 % des musulmans proviennent d'Afrique du Nord. En Grande-Bretagne, 70 % d'entre eux sont originaires d'Asie du Sud. En Suisse, 55 % des musulmans viennent de l'Europe du Sud-est. En Allemagne, les travailleurs migrants originaires de Turquie forment toujours le groupe le plus important ; toutefois, en raison de l'augmentation récente de la migration de réfugiés, ils ne représentent actuellement plus que 59 % des musulmans du pays contre 74 % auparavant.

La présence de l'islam en Europe ne résulte cependant pas uniquement de la décolonisation, de la migration de la main-d'œuvre et des réfugiés. Nous ou-

Les recherches de Yasemin El-Menouar portent sur la perception des musulmans en Europe. Elle dirige le projet international *Religionsmonitor*, de la Fondation Bertelsmann, pour lequel 14 000 personnes de 13 pays ont été interviewées. Cette étude analyse les interactions entre la religion, les valeurs et la cohésion dans la société.



Manifestation organisée par l'institut Civitas, Paris 2013  
© Philippe Lissac / Godong

blions trop facilement qu'il y a aussi une « Europe musulmane ». En font partie ces pays à majorité musulmane que sont l'Albanie, le Kosovo et la Bosnie-Herzégovine, mais aussi Chypre, qui est membre de l'UE. Les 300 000 musulmans de cet État représentent environ un quart de la population de l'île et sont, pour la plupart, des Chypriotes turcs. Il faut également citer les pays transcontinentaux, tels que la Turquie, l'Azerbaïdjan et le Kazakhstan, ainsi que la Russie dans le Caucase du Nord. Dans tous ces pays européens, l'islam est présent depuis des siècles.

**Nous oublions qu'il y a aussi une « Europe musulmane ». En font partie ces pays à majorité musulmane que sont l'Albanie, le Kosovo et la Bosnie-Herzégovine, mais aussi Chypre, qui est membre de l'UE.**

### Évolutions possibles

Selon les projections établies par le *Pew Research Center*, la proportion musulmane en Europe va continuer de croître dans les décennies à venir. Entre 2010 et 2016, elle est déjà passée dans l'UE,

plus la Suisse et la Norvège, de 3,8 % à 4,9 % (de 19,5 à 25,8 millions). D'ici 2050, cette proportion pourrait plus que doubler, pour passer à 11,2 % voire plus selon le volume de migration qui aura lieu vers l'Europe. Même pour le cas improbable où il n'y aurait plus aucune immigration de musulmans, la proportion de la population musulmane passerait à 7,4 %.

Alors, l'Europe deviendrait-elle réellement plus islamique ? De tels calculs modélisés sont assortis de nombreuses incertitudes. Le fait est que depuis 2010, la migration a été le facteur de croissance le plus important de la population musulmane en Europe. Environ 2,5 millions de musulmans sont arrivés et 250 000 ont quitté l'Europe ; 1,3 million de musulmans supplémentaires ont obtenu ou devraient se voir accorder le statut de réfugiés. En raison de l'afflux de réfugiés et de migrants du monde arabe, en particulier de Syrie (710 000 personnes), l'islam en Europe devrait à l'avenir être moins marqué par la Turquie et devenir plus arabe. En Allemagne, où 580 000 réfugiés musulmans et

# Religions

## Musulmans en Europe Vers un nouveau modèle

270 000 immigrants musulmans ont été accueillis entre 2010 et 2016, ce changement est déjà nettement perceptible. Toutefois il est impossible de prévoir comment l'immigration se développera à l'avenir. Les calculs modélisés ne peuvent mettre à jour que les évolutions passées, mais ne permettent pas de faire des pronostics.

Cela est également valable pour la croissance naturelle. Aujourd'hui, les musulmans d'Europe ont plus d'enfants. Selon *Pew Research*, le nombre moyen d'enfants par femme musulmane est de 2,6 contre 1,6 pour les non-musulmanes. Cependant, ces différences varient considérablement selon les pays. Alors qu'au Royaume-Uni et en France les femmes musulmanes ont un enfant de plus, la différence n'est que de 0,5 en Allemagne. Des études montrent aussi qu'avec le temps le nombre d'enfants des familles musulmanes s'approche de la moyenne nationale.<sup>3</sup>

Il faut également songer que la population musulmane en Europe est nettement plus jeune que la non-musulmane : 30,4 ans en moyenne contre 43,8 ans ; et 50 % des musulmans ont moins de 30 ans, contre 32 % de la population non-musulmane.

Si l'on tient compte de tous ces facteurs, les indications sont claires. Elles montrent que la situation démographique de la population musulmane - de manière analogue à sa situation socio-économique - se rapproche des conditions exis-

tantes dans les pays européens concernés.<sup>4</sup>

### Attitudes de rejet

La récente augmentation de l'afflux de réfugiés en provenance de pays musulmans a entraîné des réactions de rejet de la part de certaines parties de la population européenne. Il y a eu des manifestations de masse contre une prétendue « islamisation de l'Europe » émanant de groupes anti-islamiques. Les partis de droite qui ont diffamé les musulmans en les présentant, lors de campagnes électorales, comme une menace sérieuse ont progressé dans toute l'Europe, y compris dans des pays dont la politique est favorable aux migrations. Ainsi, au Danemark, le *Dänische Volkspartei* (Parti populaire danois) est devenu, avec 21,1 % des votes, la seconde puissance politique depuis les élections parlementaires de 2015. Le parti *Alternative für Deutschland* (Alternative pour l'Allemagne) a obtenu 12,6 % des voix aux élections du Bundestag allemand en 2017. Et, selon de récentes enquêtes, les *Schwedendemokraten* (Démocrates de Suède) ont plus que doublé le nombre de leurs sympathisants en 2018 par rapport à 2014. En Pologne, en Hongrie et dans la République tchèque, les gouvernements nationaux refusent ouvertement d'accueillir des réfugiés musulmans.

Si l'islamophobie fait fermement partie de l'inventaire des positions affichées par certains partis de droite, elle s'étend au-delà, débordant très largement jusqu'au centre de la société. Ainsi la majorité des Allemands non-musulmans rejettent aujourd'hui l'islam : 57 % des personnes interrogées par le *Religionsmonitor* en 2015 ont indiqué percevoir l'islam comme une menace, et 61 % sont d'avis que l'islam ne va pas avec le monde occidental.<sup>5</sup> L'islam souvent n'est plus perçu comme une religion, mais comme une idéologie à tendance anti-démocratique et extrémiste.

## Européanisation de l'islam

Le fait est que cette attitude de rejet envers les musulmans et leur religion est surtout basée sur une distorsion de la perception. Cela est particulièrement bien démontré par les résultats d'un sondage *Ipsos Mori* (2016). Dans tous les pays européens, les personnes interrogées surestiment considérablement la proportion de la population musulmane dans leur propre pays : en France de 24 points, en Allemagne de 16 points, au Royaume-Uni de 11 et en Norvège de 8. Ce fossé entre la perception personnelle et la réalité a pour conséquence que les développements positifs du monde musulman dans son processus d'intégration dans la culture d'accueil concernée sont à peine enregistrés.

Association « Une chorba pour tous » (Paris). Une société civile musulmane s'établit en Europe.  
© P. Deliss / GODONG



Or une telle européanisation peut être démontrée empiriquement. En Allemagne, par exemple, en termes de valeurs de base, les attitudes et les perspectives des musulmans diffèrent peu de celles de la société majoritaire. Les musulmans interrogés par le *Religionsmonitor* 2015 se disent attachés à la démocratie (90 %), à l'ouverture aux autres religions (93 %), à l'égalité des droits (83 %), et 90 % d'entre eux passent régulièrement leur temps libre avec des personnes d'autres confessions.<sup>6</sup> Dans les domaines du foyer, de la famille et du travail, on constate aussi chez les musulmans un net éloignement par rapport aux rôles traditionnels dévolus aux deux sexes, ce qui se répercute sur la hausse de l'âge du mariage, le nombre en baisse d'enfants, ainsi que sur l'augmentation des taux de divorce.<sup>7</sup>

Les résultats du *Religionsmonitor* actuel montrent en sus que l'intégration des immigrés musulmans et de leurs descendants a fait des progrès significatifs non seulement en Allemagne, mais aussi en Autriche, en Suisse, en France et au Royaume-Uni.

Au final, ne serait-ce pas alors plutôt l'islam qui deviendrait plus européen ? Les musulmans ont bel et bien trouvé en Europe des chemins pragmatiques indépendants pour concilier leur religion avec la vie dans une société majoritairement non-musulmane. Plus encore, ils utilisent leur religion comme une ressource pour trouver leur place dans la société concernée. Sans que le grand public s'en aperçoive, une société civile musulmane s'est établie à travers l'Europe, qui revendique une participation à droits égaux dans la vie quotidienne.<sup>8</sup>

## Une opportunité de débat

D'un point de vue empirique, l'islam est sur le chemin de l'européanisation, mais beaucoup de personnes réagissent avec inquiétude et par des réflexes défensifs. Que l'islam soit incompatible avec les

# Religions

## Musulmans en Europe Vers un nouveau modèle

valeurs européennes est une critique standard. Or, précisément, des débats internes à l'islam ont lieu sur cette même question. Les érudits musulmans discutent très activement de la manière dont les valeurs islamiques peuvent être définies dans la liberté des sociétés européennes.<sup>9</sup>

À la différence de nombreux États musulmans, où la liberté religieuse et les droits de l'homme sont en difficulté, l'Europe offre aux musulmans la possibilité d'une réflexion ouverte sur leur propre foi. Et parce que des musulmans de tous les courants islamiques vivent sur le continent, le débat peut y donner lieu à des controverses. (Parmi ces courants, le salafisme propose une interprétation de l'islam particulièrement radicale.)

À la différence de nombreux États musulmans, où la liberté religieuse et les droits de l'homme sont en difficulté, l'Europe offre aux musulmans la possibilité d'une réflexion ouverte sur leur propre foi.

Cette diversité d'approches constitue aujourd'hui le caractère européen de l'islam. Il y a là une occasion historique d'ouvrir la voie à un islam contemporain qui non seulement rejeterait les positions radicales, mais qui exercerait une influence dans le monde islamique au-delà de l'Europe.<sup>10</sup>

Un tel débat ouvert exige du courage de la part des musulmans pour, d'une part, réfléchir de manière critique à leurs racines religieuses et, d'autre part, rendre ce questionnement visible. Cependant cette réflexion ne peut réussir que dans une société où les musulmans se sentent en sécurité et acceptés. Les États européens sont donc mis au défi de mettre en œuvre concrètement leur prétention à l'ouverture d'esprit et au pluralisme. L'Europe a besoin, à tous les niveaux, de plus de dialogues directs avec les musulmans et de moins d'exagérations et de scandales dans les médias. Seuls des échanges interreligieux et interculturels pourront effacer les craintes mutuelles et construire la confiance. Toute l'Europe y gagnera. Car un islam «acclimaté» n'est pas une menace mais, à l'instar de toute autre foi, un enrichissement pour la diversité vécue en Europe. ■

<sup>1</sup> Le *Pew Research Center* est un centre de recherche américain, basé à Washington, connu pour ses statistiques démographiques religieuses mondiales. Cette étude s'intitule *Europe's Growing Muslim Population*.

<sup>2</sup> **Dirk Halm et Martina Sauer**, *Muslims in Europa. Integriert, aber nicht akzeptiert?* Gütersloh, Fondation Bertelsmann 2017, pp. 22 s.

<sup>3</sup> **Naika Foroutan**, *Muslimbilder in Deutschland. Wahrnehmungen und Ausgrenzungen in der Integrationsdebatte*, Bonn, Friedrich-Ebert-Stiftung 2012, p. 32.

<sup>4</sup> **Dirk Halm et Martina Sauer**, *op. cit.*

<sup>5</sup> **Yasemin El-Menouar**, « Muslimische Religiosität. Problem oder Ressource ? » in **Peter Antes, Rauf Ceylan (éd.)**, *Muslims in Deutschland. Historische Bestandsaufnahme, aktuelle Entwicklungen und zukünftige Forschungsfragen*, Wiesbaden, Springer-Verlag 2017, pp. 225-264.

<sup>6</sup> *Idem.*

<sup>7</sup> **Inna Becher et Yasemin El-Menouar**, *Geschlechterrollen bei Deutschen und Zuwanderern christlicher und muslimischer Religionszugehörigkeit*, Nürnberg, Bundesamt für Migration und Flüchtlinge 2014.

<sup>8</sup> **Nilüfer Göle**, *Europäischer Islam. Muslime im Alltag*, Berlin, Wagenbach 2016.

<sup>9</sup> **Sarah Albrecht**, *Wie islamisch ist Europa? Muslimische Perspektiven auf die Vereinbarkeit islamischer Normen mit dem Leben in westlichen Gesellschaften*, Gütersloh, Bertelsmann Stiftung 2016, pp. 49 s.

<sup>10</sup> **Julia Gerlach**, *Auf dem Weg zu einem Europäischen Islam. Oder ist dieser längst Realität?* Gütersloh, Fondation Bertelsmann 2016.

# Démographie

## Du suicide japonais

**Annick Chevillot**, Lausanne  
journaliste

### POLITIQUE

**Le Japon est en train de courir à sa perte. Même si la mort y sera aussi lente que le vieillissement inexorable de ses habitants, la catastrophe semble inévitable. Pour corriger le tir, c'est rien moins que la culture nippone qu'il faudrait changer !**

Le suicide a été érigé en art par les Japonais. Le *seppuku*, apparu au Moyen Âge, a perduré jusqu'en 1970. Le 25 novembre de cette année-là, le célèbre écrivain Yukio Mishima s'éventrait pour, espérait-il, sauver l'honneur de son pays. Car pratiquer le *seppuku* permet de laver son honneur chez les samourais. Les femmes et les hommes du peuple n'avaient pas droit à cette forme de mise à mort très ritualisée. Seuls les porteurs de sabres étaient autorisés à mourir en s'éventrant. Le ventre étant le siège de l'âme (le *hara*) pour les Japonais, ils libéraient ainsi leur âme, qui pouvaient s'élever et se libérer du poids des péchés (réels ou supposés) du suicidé.

Le *seppuku* ou *hara-kiri* a érigé le Japon en « pays du suicide », même si les statistiques contredisent en partie ce cliché. En 2015, l'OMS classait l'archipel au 26<sup>e</sup> rang du nombre de suicides par 100 000 habitants, loin derrière le Sri Lanka, la Corée du Sud, la Russie, la Pologne ou encore la Belgique. Reste que parmi les pays membres du club des sept grands (le G7), le Japon est le leader en matière de suicide, ce qui préoccupe son gouvernement.<sup>1</sup> À tel point que celui-ci a pris des mesures en juillet 2017. Dans son rapport *Dispositions générales contre le suicide*, l'État prévoit tout un arsenal de moyens préventifs pour réduire le taux de suicide de 30 % d'ici 2025.

### Grève des ventres

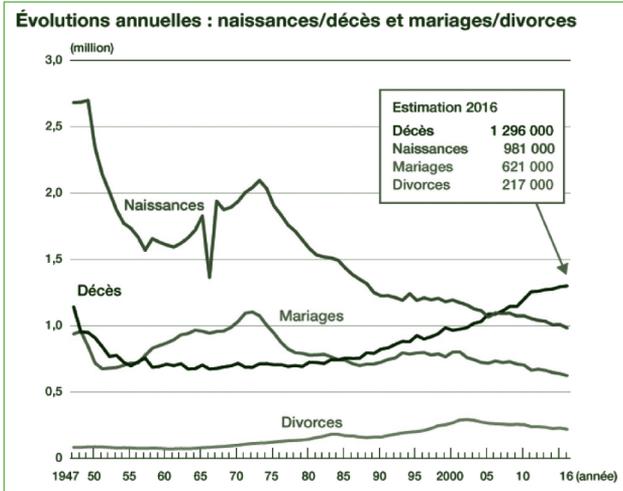
Si le Japon ne souffrait que d'un haut taux de suicide individuel, il ne serait pas en train de courir à sa perte. Aujourd'hui, c'est l'ensemble de sa population qui est en voie de disparition, pratiquant un « suicide collectif » à l'échelle nationale. Car les Japonais font des enfants au compte-goutte.

Le National Institute of Population and Security Research de Tokyo dresse chaque année un tableau de plus en plus sombre de la situation démographique du pays. Le taux de natalité varie entre 1,35 et 1,44 enfant par femme. Pour assurer le renouvellement de la population, il devrait s'élever à plus de 2 enfants par femme.

La grève des ventres a commencé il y a plusieurs décennies. Mise au régime sec, la démographie nippone est officiellement entrée en décroissance en 2005. Depuis, on compte annuellement plus de décès que de naissances au pays du soleil... de plus en plus mourant. En 2016, le Japon a même enregistré sa plus forte baisse de population depuis 117 ans ! Et pour la première fois depuis 1899, moins d'un million d'enfants y sont nés, alors que plus de 1,3 million de personnes y sont décédées. En un an

# Démographie

## Du suicide japonais



Données tirées de l'enquête du Ministère de la santé, du travail et des affaires sociales du Japon  
© nippon.com

seulement, la population a baissé de 330 786 personnes, selon le calcul du Ministère de la santé. Ce qui porte le nombre total de Japonais à 126,7 millions d'individus en 2016.

Deux statistiques, presque humoristiques, donnent l'ampleur de la gérontocroissance du pays, selon le terme développé par Gérard-François Dumont, professeur à l'Université de Paris IV Sorbonne : en 2012, il s'est vendu plus de couches destinées aux aînés qu'aux bébés ; et en 2040, le Japon devrait compter un centenaire par nouveau-né.<sup>2</sup> Le nombre de centenaires est déjà tellement important que le gouvernement a décidé il y a trois ans de renoncer au *sakazuki*, cette cérémonie traditionnelle qui consiste à remettre un vase d'argent aux personnes atteignant un siècle d'existence. Le précieux cadeau a été remplacé par un présent moins coûteux.

## Péril national

La mort annoncée de la nation semble inéluctable. Au bout des statistiques, la société nipponne est en train de mettre en scène son suicide collectif de manière aussi raffinée que la cérémonie du *seppuku*. La crise d'identité majeure que traverse le pays renforce encore la dénatalité.

Le modèle traditionnel familial consistant à voir les femmes mariées rester à la maison pour s'occuper des enfants pendant que monsieur se voue corps et âme à son entreprise a vécu. L'émancipation féminine a gagné les mentalités.<sup>3</sup> Les Japonaises travaillent, veulent leur indépendance et leur autonomie. Elles ne se marient plus non plus avec un homme choisi pour elles par leur famille. Du coup, les mariages ont chuté de 30 % en 30 ans. Ainsi 70 % des hommes et 60 % des femmes de 18 à 34 ans sont actuellement célibataires. Pour autant, il n'est toujours pas concevable d'avoir un enfant sans être au préalable marié. Dès lors, le taux de naissance hors mariage n'est que de 2 % (contre 58 % en France par exemple).<sup>4</sup> Ces constats alarmants sont confirmés par les prévisions de l'Institut de recherche de la population et de la sécurité sociale du pays. L'institution parle d'une baisse globale de 30 % (quelque 40 millions de personnes en moins) d'ici 2065. On ne parle plus de décroissance, mais carrément de péril national !

Pour prévenir cette catastrophe démographique, tout en encourageant les femmes à travailler et à rester en poste après leur premier enfant (pour compenser la perte de 500 000 actifs par an), de nombreuses mesures ont été mises en place par le gouvernement. Une des plus spectaculaires est la création de 320 000 places de crèches à travers le pays d'ici 2025, assortie de la gratuité des garderies et de l'école maternelle (cadeau financé par la hausse de la TVA prévue en octobre 2019).

## Qui pour contempler les cerisiers ?

Pour obtenir les dernières statistiques, il faut attendre le mois d'avril. Les mauvaises nouvelles démographiques tombent traditionnellement au printemps au Japon. Au moment où les cerisiers en fleurs embellissent l'archipel tout entier. Combien de Japonais seront encore là pour voir ce spectacle séculaire dans un siècle ? Si on en croit les démographes et que l'on part du principe que la grève des ventres va perdurer, il n'y aura plus grand monde pour ce faire. À moins que les touristes étrangers comblent ce vide. Mais ouvrir ses frontières a toujours posé problème au Japon. Les touristes sont les bienvenus et sont bien accueillis... tant qu'ils repartent chez eux après un séjour maximal de 90 jours. Ne s'y installent que les plus persévérants et les plus imperméables à la pression sociale japonaise.

Très codifiée et hiérarchisée, la société nipponne ne sait pas vraiment où, ni comment, caser les *gaijin* (littéralement *personnes de l'extérieur*, soit les étrangers). La culture collectiviste nipponne classe les individus selon un système appelé *Uchi-soto*, qui les distingue en fonction de leur niveau social et de leur intégration dans le monde des affaires (hiérarchie). La traduction littérale de ce mot est *dedans-dehors*. L'étranger perturbe cet équilibre complexe et, dès lors, est perçu comme un intrus. Cela explique certainement le très faible taux de visas de travail valables cinq ans délivrés aux étrangers. En octobre 2016, seuls 1,08 million de personnes en bénéficiaient (sur une population de 127 millions).

## Petits effets positifs

La perte de plus de 300 000 habitants par an a néanmoins quelques effets positifs à court terme. Ainsi, le taux de chômage est très bas dans l'archipel (moins de 3 %) ; le Japon est même dans une situation de *sur-emploi*, selon une étude récente du FMI. Les maisons

abandonnées se multiplient à Tokyo, avec 190 000 demeures inhabitées dans la capitale ; le pays, lui, compte quelque 7,5 millions de maisons vides. La robotique y est également en pleine expansion et est censée compenser le manque de main d'œuvre dans les maisons de retraite.

Ces rares effets positifs sont trompeurs : « Petit à petit, mais inéluctablement, le Japon évolue vers un type de société dont les contours et les rouages ont seulement été envisagés dans la science-fiction », écrivait en 2012 le démographe Nick Eberstadt.<sup>5</sup>

## Grande catastrophe

Toujours aussi frileux à accueillir des étrangers sur son sol, peinant à offrir une véritable politique familiale donnant envie, et surtout les moyens, aux femmes de se projeter comme mère-travaillant, le Japon court à la catastrophe et, selon certaines études, à sa disparition pure et simple. Surtout qu'à côté, le grand voisin chinois vient d'en finir avec la politique de l'enfant unique.

Pour qu'à l'avenir plus de couches enfantines que gériatriques soient vendues, il faudra peut-être passer par une politique véritablement incitative, comme payer chaque couple acceptant d'enfanter et ériger les familles comptant plus de quatre membres comme des héros nationaux. Quelle que soit la recette choisie, le Japon ne fera pas l'économie d'une crise démographique profonde. ■

1 Même si le nombre de jeunes hommes qui passent à l'acte a diminué, passant de 30 000 cas par an en 2010 à 21 897 en 2016.

2 **Gérard-François Dumont**, « Japon, les enjeux géopolitiques d'un Soleil démographique couchant », in *Géostratégiques* n° 26, Paris 2010, pp. 17-44.

3 Cf. **Annick Chevillot**, « Femmes japonaises, la force montante de l'économie », in *choisir* n° 660, décembre 2014, pp. 17-20.

4 Cf. **Mizuho Aoki**, « In sexless Japan, almost half of single young men and women are virgins: survey », in *The Japan Times*, Tokyo, 16.09.2016.

5 **Nicholas Eberstadt**, « Japan Shrinks », in *Wilson Quarterly*, Washington, printemps 2012, pp. 30-37.

# Démographie

## Purification ethnique

**Lucienne Bittar**, Genève  
rédactrice en chef

### POLITIQUE

Une des grandes préoccupations de tout gouvernement est le contrôle démographique de sa population (taille, croissance, composition, répartition spatiale) via toutes sortes de mesures politiques agissant sur la fécondité, la mortalité et les migrations. L'éventail des leviers est très large : politique fiscale, planning familial, amélioration de la santé et de l'éducation, promotion de la femme, permis de travail, citoyenneté, etc. Ces mesures sont révélatrices des valeurs portées par une société.

Il arrive cependant que l'inconcevable se cache sous l'appellation de *politique de population*, prenant le visage des génocides et de l'eugénisme. Comment ne pas évoquer le Troisième Reich et sa politique visant à améliorer la « race » aryenne ? Un ensemble de lois et de décrets avait été promulgué à partir de 1934 pour éliminer les groupes humains dits inférieurs, les malades mentaux et les handicapés, les Roms, les juifs... L'Allemagne avait notamment durci sa législation contre l'avortement pour les femmes « supérieures », tout en établissant l'avortement et la stérili-

sation forcés pour les femmes « inférieures ». Une politique de planning familial raciale qui a aussi été appliquée, dans une certaine mesure, en France (voir nos pages 35-39).

Une constante demeure dans la plupart des crimes d'épuration ethnique : la volonté de s'en prendre en premier lieu aux femmes, porteuses de l'avenir d'une population. Dans certains conflits armés - au Rwanda, en ex-Yougoslavie, en République démocratique du Congo, etc. - les violences sexuelles ont été ou sont systématiquement utilisées.

Le dur reportage qui suit dénonce les sévices commis par l'armée birmane contre les Rohingya du Rakhine. Selon les Nations Unies, les musulmans rohingya sont « la minorité ethnique la plus persécutée au monde ». Ils sont privés de tous les droits, y compris la citoyenneté, par le gouvernement birman qui ne reconnaît pas leur existence en tant qu'ethnie. La situation des Rohingya a gravement empiré en août 2017, après l'attaque d'une trentaine de postes de police par des autonomistes de ARSA Rohingya. L'armée birmane a répondu en brûlant 288 villages, en violant les femmes et en assassinant plus de 6700 civils, dont 730 enfants de moins de 5 ans, dans le mois suivant.

L'utilisation par les assaillants du viol comme arme de guerre répond partout aux mêmes objectifs : détruire les communautés en les terrorisant et en brisant les liens sociaux (au-delà de leurs traumatismes, les femmes violées sont susceptibles d'être abandonnées et stigmatisées par leurs proches) ; changer la composition ethnique d'une région, les femmes mettant au monde les enfants des violeurs ; pousser à l'exode les civils pour s'emparer de leurs territoires. À cet égard, c'est une réussite pour l'armée birmane. Plus de 655 000 Rohingya (deux tiers de la population) ont fui au Bangladesh... ■

# Démographie

## Myanmar, le viol comme arme

**Eleonora Vio**  
journaliste, *Nawart Press*

### REPORTAGE

En décembre 2017, la journaliste Eleonora Viot et le photographe Gabriel Berretta se sont rendus au Bangladesh à la rencontre des réfugiés rohingya. Brisant le silence dans lequel leurs souffrances les avaient emmurées, certaines femmes se sont confiées, parfois pour la première fois.

Chaque fois qu'un avion survole le camp, Layla Begum (Begum est un nom honorifique pour les femmes rohingya), 20 ans, se souvient de cette nuit-là et prie pour qu'on la laisse tranquille. C'était en octobre dernier, et elle était avec sa famille dans le village de Monnàma, près de la ville de Maungdaw, dans l'ouest du Myanmar.

Au début, elle a entendu des pas, puis des gens qui couraient frénétiquement, puis des tirs et des cris étouffés. Elle a à peine eu le temps de réaliser ce qui se passait que les soldats ont entouré sa hutte et enlevé son mari. « Depuis, je n'ai pas de nouvelles de lui, mais je suis

sûre qu'il a été tué comme tous les autres », raconte la jeune femme, pendant que son fils gigote sur ses genoux.

Quelques heures plus tard, deux soldats sont revenus et ont abusé d'elle, l'un après l'autre. « Pendant qu'ils me molestaient, ils criaient que j'étais une terroriste musulmane et que je le méritais », dit Layla en fixant la caméra. Finalement, ils se sont retournés vers ses parents qui pleuraient silencieusement dans le coin et ont pointé leurs fusils dans leur direction. Ils ont appuyé sur la gâchette et les ont tués. Puis ils ont déplié un couteau et ont découpé les corps en morceaux. Ils ont allumé un feu et ont trainé Layla et les corps de ses parents à l'extérieur. La hutte s'est rapidement effondrée et les soldats ont jeté les restes de ses parents dans le feu. « J'avais mes enfants, je ne pouvais abandonner », explique Layla. « C'est pour eux que j'ai supplié les soldats et que je les ai convaincus de nous laisser partir. »

Dix jours plus tard, Layla est arrivé au camp de Kutapalong, au Bangladesh, une énorme « ville » délabrée, hébergeant 547 000 Rohingya. Avec elle, deux de ses cinq enfants. « Les trois autres ont été abattus le jour où nous nous sommes enfuis », dit-elle sèchement.

### Violence en crescendo

Les récits s'enchaînent. Rosin, 15 ans, et sa sœur sont arrivées en octobre au camp de Leda, une des plus anciennes et des plus petites « colonies » informelles de Rohingya au Bangladesh. « À partir d'octobre 2016, les militaires birmanes visitaient nos villages quotidiennement », chuchotent-elles par peur d'être entendues des voisins. « Au début, ils tuaient nos animaux et battaient nos hommes, mais rapidement ils ont commencé à tuer les hommes et à harceler les femmes. » Un matin, après que le père de Rosin ait disparu et que le corps déchiqueté de sa mère ait été retrouvé non loin de sa maison, 200 soldats ont en-

# Démographie

## Myanmar, le viol comme arme

touré son village. Quatre d'entre eux ont enlevé Rosin et l'ont violée jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse. « Pendant qu'ils abusaient de moi, ils me tapaient avec la crosse et des bâtons en bambou », raconte la jeune fille. « J'ai encore mal dans tout le corps. » À la fin, les troupes ont mis le feu à sa maison, avec son petit frère à l'intérieur, et l'ont obligée à regarder.

« Comparés à d'autres cas de viols en période de conflits, ces histoires sont beaucoup plus brutales », affirme Skye Wheeler, chercheur auprès de Human Rights Watch et spécialisé dans les cas de viols dits de purification ethnique. « Les femmes rohingya ont subi des viols collectifs, et comme si cela ne suffisait pas, elles ont dû marcher dans les collines avec des organes génitaux enflés, portant leurs enfants, sans eau et sans nourriture. Aujourd'hui encore, elles ne savent pas si elles sont en sécurité dans les camps du Bangladesh ou si elles seront forcées de retourner au Myanmar. »

### De lourds silences

Les autorités birmanes nient toute violence commise par les militaires et ont interdit aux journalistes étrangers d'entrer dans le Rakhine (État à l'ouest de la Birmanie où vivent les Rohingyas). Mais les histoires collectées au Bangladesh confirment le fait que le viol est systématiquement utilisé contre les Rohingyas, dans un but de terreur et d'extermination. « Nous avons observé beaucoup de cas au Myanmar, même avant 2016. C'est une tactique commune de l'armée

birmane ; ni le gouvernement civil birman ni les commandants des armées ne font quoi que ce soit pour y mettre un terme », précise Skye Wheeler. « Les femmes Rohingyas ont une peur de longue date des militaires en uniforme. Ce qui est vraiment inquiétant, c'est que leurs blessures dépassent les viols en tant que tels : elles se sentent ignorées, humiliées, sans valeur. »

L'Organisation internationale pour les migrations (OIM) procure activement des soins physiques et psychologiques aux femmes rohingyas réfugiées dans les camps. « Mais nous pensons que la centaine de cas de viol répertoriée par notre organisation ne représente qu'une petite partie des cas perpétrés », déclare Olivia Headon, collaboratrice de l'OIM au Bangladesh. « Beaucoup de femmes ont été tuées après avoir été violées. En outre, il est très difficile pour une Rohingya de reconnaître la violence sexuelle. »

Pendant qu'un énième avion survole la frontière Bangladesh-Myanmar, Layla Begum chuchote : « Chaque fois que je m'allonge, je me rappelle ce qui s'est passé au Myanmar et j'ai peur que cela puisse arriver ici aussi. » Selon un accord signé entre les gouvernements du Bangladesh et du Myanmar, les Rohingyas vont bientôt devoir retourner au Rakhine. « On ne sait pas pourquoi ils nous font cela », dit Layla, « mais nous n'y retournerons que s'ils nous promettent la paix et qu'ils reconnaissent notre identité. » ■

Les photos des pages suivantes sont du photographe de presse italien Gabriel Berretta.









# Démographie

## Natalité et colonialisme

### Le ventre des femmes

**Françoise Vergès**, Paris  
responsable de la chaire Global South(s) à la Maison des sciences de l'homme

#### HISTOIRE

Dans les années 60, des milliers de femmes de l'île de La Réunion ont subi à leur insu avortements et stérilisations. Le scandale a éclaté en 1970. Françoise Vergès analyse le déroulement et les causes de cette sombre page de la politique démographique française. Elle l'inscrit dans un contexte colonial global mais aussi, plus surprenant, dans celui d'une certaine idéologie tiers-mondiste et féministe.

Politologue, Françoise Vergès a consacré ses recherches et écrits aux questions féministes, à l'histoire de l'esclavage et des politiques coloniales. L'histoire de sa vie est ancrée à La Réunion. Elle a été présidente du Comité pour la mémoire et l'histoire de l'esclavage français de 2009 à 2012.  
Dernière publication : *Le ventre des femmes. Capitalisme, Racialisation, Féminisme* (Paris, Albin Michel 2017).

À partir de la fin des années 40, le gouvernement français mène en France une politique résolument nataliste, qui mêle mesures répressives (maintien de la loi criminalisant l'avortement et interdisant la pilule) et incitatives (congé maternel, crèches, allocations familiales, etc.). Mais au même moment, il encourage et soutient des politiques antinatalistes dans des départements d'outre-mer (ces anciennes colonies esclavagistes que sont la Guadeloupe, la Martinique et La Réunion).

#### Noire, pauvre... avortée

En juin 1970, éclate à La Réunion un scandale qui révèle que des milliers

d'avortements sans consentement, souvent suivis de stérilisations, ont été pratiqués par des médecins, hommes et blancs, sur des femmes, pauvres et de couleur. Ces médecins se sont ensuite fait rembourser ces actes par la Sécurité sociale en prétextant des opérations bénignes. Ils ont ainsi amassé des sommes considérables et enfreint deux lois : celle qui interdit l'avortement et criminalise ceux qui la pratiquent et celle qui encadre les remboursements d'actes médicaux.

L'enquête fait apparaître qu'entre 6000 et 8000 femmes ont été avortées et stérilisées chaque année depuis la moitié des années 60, dans une seule et même clinique de l'île. Son propriétaire est une figure de la droite pro-coloniale locale et est soutenu par de puissants représentants du gouvernement français, dont Michel Debré, ardent opposant à l'avortement (!) et à l'indépendance de l'Algérie...

Plusieurs femmes témoignent publiquement et portent plainte, ce qui leur demande un courage remarquable dans une société qui se trouve sous la domination de l'Église, fervente opposante à la contraception et à l'avortement, où le mépris de classe et de race régit les relations sociales, où la justice protège les puissants, où l'État réprime toute voix dissidente. Lors du procès, en février 1971, les plaignantes seront à peine entendues et les peines prononcées contre les médecins minimes ; une indulgence qui contraste avec la sévérité des peines infligées à des médecins et des militantes pour l'avortement en France.

Les médecins inculpés déclarent avoir été encouragés par les politiques antinatalistes agressives de l'État français dans les départements d'outre-mer (DOM). En effet, alors que la contraception et l'avortement sont toujours criminalisés et durement réprimés en France,<sup>1</sup> et qu'à cause de cette criminalisation un million de femmes risquent la mort

# Démographie

## Natalité et colonialisme

### Le ventre des femmes

chaque année en avortant dans des conditions déplorables, le gouvernement lance, dès le début des années 60, des grandes campagnes antinatalistes dans les départements d'outre-mer : propagande quotidienne à la radio, panneaux publicitaires dans les rues, les commissariats, les mairies et dans les bureaux du Planning familial et de la protection maternelle infantile, distribution libérale de la pilule (même aux mineures) et de stérilets (sans nécessité du consentement parental pour les mineures), avortements et stérilisations pratiqués sans consentement.

#### Raisons d'État

La contradiction n'est qu'apparente. C'est le contrôle du corps des femmes qui est visé tant en France que dans les DOM, mais il n'est pas pratiqué de la même manière dans les deux lieux. Dans les DOM, la longue histoire de la gestion du ventre des femmes répond aux besoins de politiques *racialisées*, à l'intersection entre genre, classe et race.

**N'ayant plus besoin d'une large main-d'œuvre locale, les experts proposent le contrôle des naissances et l'organisation de l'émigration par l'État.**

En France, l'État veut que les femmes fassent des enfants ; dans les DOM, au contraire, il vise le recul démographique grâce à une politique antinataliste agressive. Il y retarde en outre systématiquement les lois sociales de protection des femmes enceintes, et quand celles-ci sont appliquées, c'est sans le principe

d'égalité : le montant des allocations familiales y est moindre par exemple.

Dans les deux cas, le corps des femmes est instrumentalisé pour les intérêts de l'État, mais il existe une différence cruciale : dans les colonies devenues départements d'outre-mer, la reproduction a été intégrée dans la logique du capitalisme racial. Autrement dit, le ventre des femmes a été racialisé et les politiques de reproduction adaptées aux besoins de la ligne de couleur dans l'organisation de la main-d'œuvre.

Ces politiques françaises des années 60-70 sont le résultat d'un choix fondé en 1945. Dans les plans de reconstruction du pays que commande l'État à la sortie de la guerre, il n'est question, en ce qui concerne les DOM, ni de développer les industries locales ni de les diversifier. Une notion devient hégémonique, celle de surpopulation. Comment en est-on arrivé là alors que dans les années 20 des notables réunionnais déploraient la sous-population de l'île et les taux de mortalité infantile et des femmes en couche, créant même une école de sages-femmes et une protection maternelle infantile ?

N'ayant plus besoin d'une large main-d'œuvre locale et craignant des soulèvements dans le contexte de la décolonisation, les experts chargés du plan proposent deux politiques : le contrôle des naissances et l'organisation de l'émigration par l'État. Dès 1945, le rapport d'un expert gouvernemental chargé de définir la politique française outre-mer affirme que « la surpopulation de La Réunion (...) permanente et définitive » est un problème crucial puisque le développement de l'île est « impossible ». <sup>2</sup> Rapports, discours et études successifs confirment ce constat, avec comme inévitables mesures, le contrôle des naissances et l'organisation de l'émigration.

Ces objectifs s'affichent pleinement dans les années 60, après l'indépendance de l'Algérie. L'espace de la République est une nouvelle fois redessiné. Ce ne sont pas des ruptures qui s'opèrent mais des réaménagements, des choix dans le domaine économique, politique, culturel et social, dictés par de nouvelles formations et des enjeux inédits. Une nouvelle carte des territoires qui comptent ou ne comptent pas apparaît.

### D'une idéologie à une vérité

C'est ainsi qu'une opinion idéologique - les femmes non blanches font trop d'enfants et sont la cause du sous-développement et de la misère - devient une vérité. Le contrôle des naissances dans les DOM s'inscrit non seulement dans la politique de reconfiguration d'après-guerre, mais aussi dans les politiques internationales de contrôle des naissances que les grandes puissances lancent dans le tiers-monde. Il n'est donc pas surprenant qu'à La Réunion (et aux Antilles), des médecins, des assistants sociaux et des infirmiers se soient sentis encouragés, légitimés et pleinement soutenus dans leur activité d'avorteurs. La « surpopulation » des DOM étant devenue une cause d'État, cette dernière trouva des serviteurs zélés, cer-

tains convaincus de faire une bonne action, de sauver des femmes, d'autres attirés par l'appât du gain, et d'autres justifiant leur actes par un racisme misogyne.

Les déclarations des médecins inculpés lors du procès de 1971 en témoignent. L'un d'eux affirmait avoir vu une lettre du ministre des Travaux publics et des Transports de droite, Marc Jaquet, « déclarant que l'avortement pouvait être considéré comme un moyen d'arrêter la surpopulation à La Réunion »;<sup>3</sup> il devenait alors évident que « l'avortement est la seule solution valable au problème démographique tragique dans ce département »;<sup>4</sup> car La Réunion « est malade de démographie ».<sup>5</sup>

Ce discours fut mis en actes dans les politiques antinatalistes, dans l'organisation de la migration de la jeunesse réunionnaise et dans la répression brutale et la censure des mouvements anticoloniaux, syndicaux et culturels. Il donna naissance à de nouveaux métiers (travailleurs sociaux, psychiatres, médiateurs) et représentations (assistantat, pathologie) et à un nouveau maillage de la société pour mieux gérer les corps. Les métaphores *d'encombrement démographique* et de *démographie galo-*



Quand la question du planning familial de la France dépendait de la couleur du ventre  
© iMAGINE/Fotolia

# Démographie

## Natalité et colonialisme

### Le ventre des femmes

*pante* devinrent de formidables outils pour forger une association spontanée et émotionnelle de la natalité avec la misère.

#### Droits des femmes et progrès

Ce discours français sur la « surpopulation » dans les DOM s'inscrit dans une vision plus globale qui s'appuie sur deux grands récits de la modernisation : le droit des femmes et le progrès scientifique. Le constat que les femmes des parties du globe appelées *tiers-monde* font trop d'enfants et qu'elles font ainsi obstacle au développement et à la disparition de la misère devient bientôt dominant dans les réunions internationales et les programmes de développement, mais sans qu'une analyse des causes et des responsabilités (colonialisme, impérialisme) ne soit envisagée.

**La fertilité des femmes du tiers-monde est équivalente à une menace terroriste !**

Lors de la deuxième Conférence sur la population (Belgrade, 1965), les représentants des États-Unis tiennent un discours antinataliste qui vise explicitement le tiers-monde : « Un accroissement constant de population est générateur de troubles permanents, de révolutions mettant en cause les ordres établis et la sécurité des intérêts des grandes puissances industrielles et en particulier des États-Unis, les contraignant à des interventions de pacification. »<sup>6</sup> La fertilité des femmes du tiers-monde est équivalente à une menace terroriste !

Les États-Unis préconisent d'accélérer la mise en place de programmes de contraception dans le monde. Ils obtiennent le soutien du gouvernement de l'Inde, qui impose bientôt la stérilisation des hommes. La politique racialisée envers la natalité des femmes pauvres et non blanches que les États-Unis avaient appliquée sur leur sol est étendue au monde. Dès lors, le lien entre pauvreté, insécurité et démographie « inquiétante » devient un postulat idéologique.

#### Vues eurocentristes

À la Conférence internationale sur la population tenue à Bucarest en août 1974, les représentants de gouvernements de l'Ouest (dont l'Allemagne, le Royaume-Uni et les États-Unis) défendent à nouveau cette position. Elle est néanmoins contestée cette fois par certains pays du tiers-monde. Les représentants d'Argentine et d'Algérie leur répondent que le « problème » de la population est une *conséquence* et non une *cause* du sous-développement. Leur position est soutenue par des études de l'Organisation mondiale de la santé (OMS) qui montrent que dès qu'il y a des progrès dans l'éducation et la santé, accompagnés d'une plus grande autonomie, les femmes freinent leurs maternités.

Mais accepter cette corrélation serait donner aux causes de la pauvreté une autre explication, embarrassante pour le Nord, que celle du taux de naissance. Cela amènerait à analyser le capitalisme mondial, les inégalités du commerce international, le pouvoir des États du Nord sur les gouvernements du Sud et la nature du patriarcat racial. C'est ainsi que la démographie a pris une place de plus en plus importante dans les discussions internationales sur les migrations, le monde du travail et la sécurité internationale.

## Vues des féministes du Sud

Dans ce débat, les féministes du tiers-monde expriment une position opposée à la fois au patriarcat nationaliste et aux politiques occidentales sur la fertilité des femmes. Loin d'être opposées au « droit individuel des gens de couleu-r au contrôle des naissances », les féministes noires, chicanas ou indigènes critiquent la « stratégie raciste de contrôle des populations ». <sup>7</sup> « La publicité pour la contraception et la stérilisation comme méthode de contrôle des naissances a conduit à la conclusion que la surpopulation est la cause principale de la pauvreté dans les pays sous-développés », écrit l'Indienne Chandra Talpade Mohanty, professeur des études genre à l'Université de Syracuse (États-Unis). <sup>8</sup>

Leur histoire de la gestion du ventre des femmes fait apparaître non seulement l'assignation des femmes à la reproduction, mais la dimension *racialisée* de cette assignation.

Ces féministes prônent donc l'accès des femmes à l'éducation et à l'autonomie et militent pour qu'elles puissent exercer un contrôle sur leur corps; elles rejettent dans le même temps les politiques d'experts, décidées du haut vers le bas, qui servent l'impérialisme et le capitalisme. La force du discours sur la surpopulation réside, disent-elles, dans sa capacité à réunir les grands thèmes de la modernisation: femmes, sexualité, reproduction et progrès. Il fait des femmes *racialisées*, des femmes mineures, à sauver et à protéger. <sup>9</sup>

Ce féminisme du Sud révèle en miroir l'existence d'un féminisme dominant eurocentriste. Les femmes des DOM existent à peine dans les analyses féministes! Pourtant, esclaves, engagées, colonisées, leurs expériences et pratiques apportent un éclairage singulier aux luttes des femmes pour leur libération. Leur histoire de la gestion du ventre des femmes fait apparaître non

seulement l'assignation des femmes à la reproduction, mais la dimension *racialisée* de cette assignation. Elles méritent une vraie place dans la réflexion sur les inégalités et les processus de racialisation dans la République française. ■

1 La loi du 31 juillet 1920 réprime « la provocation à l'avortement et la propagande anticonceptionnelle ». La loi du 27 mars 1923 fait passer l'avortement de crime à délit.

2 Le rapport est publié in **Raoul Lucas et Mario Serviable**, *L'encastrement dans la France. Regards croisés sur la départementalisation de La Réunion*, St-Denis de La Réunion, ARS Terres Créoles 2016, pp. 23-72.

3 *Ibid.*

4 *Ibid.*

5 Voir le quotidien de La Réunion fondé en 1944 par le docteur Raymond Vergès, *Témoignages*, 4 février 1971, pp. 1-4.

6 **Pierre George et Michel Rochefort**, « L'ombre de Malthus à la Conférence mondiale de la population de Belgrade (septembre 1965) », in *Annales de Géographie*, 1966, t. 75, n° 411, p. 554. Cf. aussi les textes des déclarations des conférences mondiales sur la population de l'UNFPA, <http://www.unfpa.org>.

7 **Angela Davis**, *Femmes, race et classe*, Paris, Éditions des femmes 1983, p. 271.

8 **Chandra Talpade Mohanty**, « Cartographies of Struggle. Third World Women and the Politics of Feminism », in **Chandra Talpade Mohanty, Ann Russo et Lourdes Torres** (éd.), *Third World Women and the Politics of Feminism*, Bloomington, Indiana University Press 1991.

9 L'histoire des politiques *racialisées* de gestion du ventre des femmes remonte à la traite et à l'esclavage. L'analyse de ces politiques met à jour le rôle des États, des puissances impérialistes, du Capital, des autorités religieuses et médicales, des institutions internationales et du féminisme occidental à partir des années 50 dans cette gestion. Elle révèle des points de convergence entre ces différents groupes dont les idéologies, pourtant, s'opposent souvent.



APOCALYPSE



# Apocalypse

## N'ayez pas peur !

**Jean-Bernard Livio sj**, Villars-sur-Glâne (FR)  
bibliste et archéologue

Faut-il avoir peur de l'apocalypse ? Si l'on s'en tient au langage populaire, à l'emploi que font trop souvent les journalistes de ce mot, auquel ils donnent la signification de catastrophe, de fin du monde, la réponse est peut-être oui. Mais pour qui décode le livre de la Bible, c'est tout sauf ça !

Jean-Bernard Livio sj a longuement exploré l'*Apocalypse*, mettant au centre de certains de ses enseignements ce livre difficile. En 2000, il signait l'adaptation théâtrale de ce texte biblique, mis en scène par Pierre-Alexandre Jauffret, avec le comédien Richard Vachoux. Un spectacle joué aux Bâtiments des Forces motrices de Genève, qui rencontra un grand succès.

La fin de notre monde, dit-on, sera épouvantable. Les médias ne cessent de nous annoncer des événements catastrophiques et de nous distiller des suites aux conséquences funestes. De leur côté, depuis des siècles déjà, des sectes justifient leurs annonces de malheur en puisant dans la Bible des prophéties terribles, chargées de signes précurseurs d'une apocalypse dont elles se permettent de fixer la date. Et ce, entre autres, en fondant leurs propos sur certains passages du livre de Jean particulièrement hermétiques, mais dont elles prétendent détenir les clés d'interprétation. Car si l'*Apocalypse* est Parole de Dieu, cela doit donc être vrai !

Certes l'*Apocalypse* est tirée de la Bible, c'est le dernier livre du Nouveau Testament. Mais pour qui se donne la peine de lire attentivement ce message, il est évident qu'il ne s'agit pas d'un livre de malheurs : c'est une « bonne nouvelle » (litt. un évangile). Il s'ouvre du reste sur ce verset lumineux : « Heureux celui qui lit, heureux celui qui écoute ces paroles prophétiques, heureux celles et ceux qui en retiennent le contenu, car le temps est proche. »

### Une espérance inébranlable

Le cadre est donné, nous sommes dans un espace-temps précis. Toute notre vie, toute l'histoire du monde est concentrée vers son sens, qui nous est « dévoilé » dans ces quelques chapitres. Et la scène est réduite à un espace limité, celui d'une île, Patmos, où l'auteur est enfermé.

Historiquement, le livre est adressé à des chrétiens qui vivent au temps de l'empereur romain Domitien, vers l'an 90. Les premiers chrétiens, dans leur affirmation de foi « Le Christ est Seigneur ! », mettaient directement en cause la seigneurie impériale, au risque de leur liberté, voire de leur vie. L'île de Patmos était alors tristement célèbre en tant que bagne où l'empereur exilait à vie les opposants à son régime.

Dans ce contexte, cet écrit ne cherche pas à cacher les vicissitudes de la vie, mais il se veut surtout plein d'espérance pour toute personne qui est ou se sent menacée ; il s'adresse en particulier à celles et ceux qui pourraient perdre courage. C'est le thème récurrent de chacune des sept lettres que l'auteur adresse aux Églises : « Tenez bon ! » Dans ce sens, l'*Apocalypse* est une des pages les plus lumineuses de la littérature mondiale, rappelant à chaque époque le sens de la vie de l'être humain et l'espérance « malgré tout » qui la soutient. Une espérance qui ne peut être trouvée qu'en Celui par qui tout est possible, quel que soit le nom qu'on lui donne.

# Apocalypse

## N'ayez pas peur !

### Pour décoder le texte

Voici quelques pistes pour comprendre ce livre. Nous sommes dans un temps de persécution, mais l'auteur se garde bien de condamner à découvert l'opresseur ! Il veut ainsi protéger tout à la fois ceux auxquels il s'adresse et les messagers chargés de leur apporter la « bonne nouvelle ». Il emploie donc un langage codé, dont certaines clés nous échappent aujourd'hui, rendant la lecture de cet ouvrage difficile.

Jean de Patmos utilise un genre littéraire particulier, bien connu dans les écrits juifs et chrétiens de l'Antiquité, appelé « apocalyptique », du verbe grec *apocaluptein* qui signifie « dévoiler » ou « enlever un voile ». Cette manière de faire permet de relire en tout temps ces chapitres, de les appliquer à toute situation d'oppression ou de concurrence religieuse effrénée.

Toute l'architecture de l'œuvre est construite sur un rythme septénaire, le chiffre 7, symbole d'esprit, d'absolu, manifestant la perfection de l'œuvre de Dieu. Dans la littérature biblique, les chiffres, en effet, sont souvent employés selon leur valeur symbolique, ainsi 4 désigne l'univers limité aux « 4 coins de l'horizon », 6 [= 7 - 1] marque l'imperfection, 12 et son double 24 inscrivent le choix de Dieu dans l'humanité (cf. les 12 fils de Jacob, les 12 tribus d'Israël, les 12 apôtres), le tiers signifie qu'une partie seulement est prise en compte (1/3 est atteint!). De même, certaines durées prennent une valeur symbolique, ainsi des 3½ ans, soit la moitié de 7, que l'on

peut décompter en 42 mois ou 1260 jours - petit jeu qui veut faire comprendre qu'il s'agit d'un temps long, mais pas éternel. Ou mieux encore le chiffre 1000, qui signifie beaucoup, mais qui n'est rien à côté de l'infini de Dieu, comme le dit le Psalmiste : « 1000 ans sont à tes yeux comme hier, un jour passé » (Ps 89,4).

Il en va de même pour les couleurs, qui nous sont données dans leur signification symbolique : le blanc est la couleur divine par excellence, manifestant la plénitude de la lumière ; le noir, à l'inverse, nous renvoie aux ténèbres d'où nous sommes appelés à naître ; le rouge est chargé de violences et de guerres, rouge comme le sang qu'elles font couler ; le vert ou blême évoque la mort...

Il faut encore expliquer quelques-unes des expressions chères au langage biblique d'alors, telles que l'*Ange* (dont le mot grec signifie porteur de message), l'*Agneau* (toujours lié à l'immolation rituelle du jour où le peuple d'Israël traversa la Mer Rouge libéré de l'opresseur par la main de Dieu - et par extension repris dans le langage chrétien pour signifier la mort de Jésus), les *Anciens* (autrement dit ceux qui nous précèdent en Dieu), le *Christ* (à prendre au sens étymologique de *celui qui est consacré par Dieu*), devenu dans la tradition chrétienne *filis de Dieu*, figure type de ce que nous sommes appelés à devenir.

### Un texte à entendre et à voir

Ce langage symbolique ne devrait guère étonner le lecteur moderne, habitué aux langages publicitaire, onirique, cinématographique... Et les difficultés du code employé ne devraient surtout pas lui faire oublier les beautés du texte. Riche en images, en odeurs et en sons, il est l'œuvre d'un poète et d'un visionnaire au talent extraordinaire, qui nous fait partager son expérience spirituelle intime.

Au travers d'un récit à entendre et à voir plus qu'à lire (il s'agit de visions !), à se représenter plus qu'à raisonner, l'*Apocalypse* se risque à décrire le dialogue de l'être humain avec son Dieu. Or comment exprimer l'indicible avec des mots, si ce n'est par le langage poétique, qui laisse chacun libre de puiser dans sa propre sensibilité pour leur donner plus de sens. Ainsi, lorsque la théologie chrétienne confesse que la Parole s'est incarnée dans l'humanité, elle ne répugne pas à laisser vibrer les émotions les plus profondes du cœur humain pour exprimer combien l'éternité habite notre temps. Entre l'ici et l'au-delà, il n'y a parfois qu'une porte - et l'auteur de l'*Apocalypse* décrit qu'elle s'ouvre pour lui, avant de nous inviter à l'ouvrir nous aussi dans notre quotidien.

### De la mort à l'amour

Sans recourir pour autant à l'interprétation psychanalytique, nous pouvons nous risquer à dire que le lecteur moderne se retrouvera aisément dans ce climat oppressant propre à certains cauchemars, dont il est tellement soulagé de sortir en se réveillant. Derrière les images de son bestiaire, l'auteur de l'*Apocalypse* dénonce des réalités bien concrètes que chaque époque représente à sa façon. Ainsi des animaux des *Fables* de la Fontaine, dont les contemporains comprenaient fort bien le langage politiquement incorrect.

Mais s'il me fallait chercher des analogies auprès de poètes modernes, ce serait plutôt chez Brassens que je trouverais l'ambiance dramatique qui menace notre époque: on ne saurait analyser son œuvre sans relever l'omniprésence de la « faucheuse » et ses très nombreuses connexions entre l'Amour et la Mort. Ainsi, dans *Les copains d'abord*, aux nombreuses références bibliques, Brassens pense-t-il à l'*Apocalypse* lorsqu'il chante: « Quand l'un d'entre eux manquait à bord, c'est qu'il était mort; oui mais jamais, au grand jamais son trou dans l'eau n'se refermait. » Belle formule pour désigner ce que Jean de Patmos appelle, lui, « la mort de la mort ».

L'*Apocalypse* n'évite aucune question, les guerres, les épidémies, la violence, les passions destructrices, le mal, la mort, le péché, mais c'est toujours pour déboucher - après un certain temps - sur la vie, sur l'Amour. La tentation pour les lecteurs est de rester bloqués en route, dans l'oubli que toutes ces images sont celles d'un instant présent, qui débouchera nécessairement et « incessamment sous peu » (l'expression revient comme un refrain à chaque page) sur l'ouverture, cet au-delà de nos peurs qui nous fait éclater dans la lumière: « Je vis le ciel ouvert. » Nous sommes dans le langage biblique de la création: « Il y eut un soir, il y eut un



« Tapisserie de l'apocalypse » d'Angers (XIV<sup>e</sup> siècle)  
© Wikimedia,  
photo: Dennis Jarvis

# Apocalypse

## N'ayez pas peur !

matin. » Toute nuit débouche sur l'aube, même celles qui nous semblent n'avoir pas de fin.

### Des images, encore des images

Relire l'*Apocalypse*, c'est savoir qu'il n'y pas de tunnel sans sortie ! Et c'est un homme enfermé qui l'écrit : « Moi, Jean, retenu prisonnier dans l'île de Patmos parce que j'avais annoncé la Parole de Dieu et témoigné de Jésus... » Et pour bien matérialiser ses visions, il passe par l'encre, la plume, le rouleau ; il en a reçu l'ordre : « Écris ce que tu vois ! » De qui ? Là encore l'auteur est discret, presque emprunté.

Comment en effet décrire l'indicible, l'éclat de lumière ? Tout au long de son livre, Jean de Patmos privilégie des comparaisons : « je vis un homme, il est comme... il ressemble à ... » Non parce qu'il manquerait de moyens pour l'exprimer mais pour laisser son lecteur l'« imager » en puisant dans son propre imaginaire, afin de décoder à son tour les événements de son quotidien.

On retiendra ainsi quelques images fortes : celles de la femme du chapitre 12 qui met au monde, et dont l'enfant à peine né est déjà menacé ... mais que Dieu mettra à l'abri dans le désert ; celle de cette autre femme (au chapitre 17), nommée Babylone (on ne peut manquer d'y voir une allusion à la Rome impériale), mangeuse de fidélité, jouissant de sa corruption, croqueuse de diamants. Là encore s'enchaînent le bien et le mal, la vie et la mort, mais toujours pour déboucher sur l'Amour.

### Jusqu'à quand ?

L'auteur se risque même à évaluer le temps qui reste. Il l'annonce proche, mais en même temps il prévoit encore « mille ans » « et un temps ». D'où cette tentation de l'inscrire dans l'agenda... Régulièrement, à travers l'histoire de l'Église, des millénaristes reviennent prédire une catastrophe, des malheurs, une fin du monde. Mais c'est faire fi du texte qui annonce plutôt une immédiateté, que tout un chacun doit inscrire dans son vécu.

Certes, la question demeure, elle était déjà posée par Cicéron à l'agitateur Catilina, plus d'un siècle avant Jésus-Christ : « Jusqu'à quand ? Des siècles se sont passés et les abus continuent ; scandales, malhonnêtetés, indécidables se succèdent et polluent la vie politique... » Son émotion nous bouscule encore.

Le croyant est invité à reconnaître ses échecs, à nommer ses péchés, à les décoder parfois, à les avouer toujours ; ils sont nos tunnels, nos enfermements, desquels *Celui-là seul par qui tout est possible* peut nous faire sortir à la Lumière. Le péché est parmi nous : « que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit lui souffle », martèle Jean, jusqu'à l'aboutissement de cette Cité sainte qui descend parmi nous, de cette humanité resplendissante de la Présence qui efface définitivement toute obscurité. Idéaliste Jean ? Non, furieusement réaliste pour quiconque cherche à lire sa vie sous cet éclairage.

L'*Apocalypse* est un texte plein d'espérance puisque son message cherche à faire comprendre que si la mort fait partie intégrante de la vie, la vie alors a un sens. Au croyant, il dit qu'à la première parole que Dieu adressa à l'humanité en sa genèse : « Va ! », l'*Apocalypse* propose, comme en écho, sa réponse finale : « Viens, Seigneur ! » ■

# Apocalypse

## Tremblements et lueurs

**Monique Desthieux**, Genève  
théologienne

### LIVRES

À l'occasion de la publication du *Manuscrit de Namur*, œuvre d'un miniaturiste anonyme du XIV<sup>e</sup> siècle consacrée à l'*Apocalypse de Jean*, un colloque interdisciplinaire s'est tenu en 2016 à Namur. Il a donné des clefs pour aborder l'apocalypse. Un nom qui, hélas, est devenu synonyme de catastrophe, alors qu'il se veut porteur d'espérance.

Dans ces actes du colloque de Namur, se croisent les regards de l'exégèse, de la théologie, de la philosophie et de l'histoire de l'art sur l'*Apocalypse*. Des chercheurs de différentes disciplines montrent la grande actualité de cet écrit qui, en nos temps troublés, donne bien des raisons d'espérer et de se réjouir.

**Joël Rochette et  
Dominique Lambert**  
(éd.)  
*Lueurs  
d'Apocalypse*  
Imaginaire et  
recherche autour du  
manuscrit de Namur  
(XIV<sup>e</sup> siècle)  
Namur, Lessius 2017,  
224 p.

Une première partie est consacrée aux récits apocalyptiques de la Bible, apparus essentiellement entre le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le II<sup>e</sup> siècle. Cette littérature est une littérature de « révélation » du Royaume de Dieu et du salut promis. Ainsi le dévoilement est-il progressif dans le dernier livre de la Bible et con-

duit à plusieurs interprétations possibles. La plus courante affirme que le livre était une description codée de la situation périlleuse des chrétiens au I<sup>er</sup> siècle et une exhortation à tenir bon dans la foi. Une autre y voit une grande métaphore des combats de la vie spirituelle au cœur de l'existence de chaque croyant.

Pour Jean Roch, recteur du Grand Séminaire de Namur, la lecture la plus féconde met en relief l'accomplissement des prophéties en la personne de Jésus-Christ, tel le déploiement de l'Alliance dans toutes les périodes de l'histoire et dans chacune de nos vies. Car si l'*Apocalypse* a été écrite avant tout pour des communautés, en particulier pour les « sept Églises », afin qu'elles retrouvent une santé psycho-spirituelle nouvelle, le livre peut aussi s'adresser à des chrétiens individuels.

Une série impressionnante de malheurs accablant le monde et l'humanité sont décrits avec force détails. Le symbolisme animalier est d'un grand secours pour rendre la terrible violence dont l'homme est capable. Parallèlement à cette spirale « infernale », l'auteur déploie un contre-feu afin de désamorcer la peur dans le cœur du croyant. Il s'agit non pas de supprimer celle-ci, mais de la gérer, de l'assumer et de la dépasser, par un élan de persévérance et de confiance. Jean ne disait-il pas à ses lecteurs: « Moi, Jean, votre frère, en communion avec vous dans la tribulation, et la royauté, et la persévérance en Jésus » (1,9)? La foi en le Christ, roi et Seigneur vainqueur, permet aux croyants de garder l'espérance et de tenir dans l'épreuve.

L'*Apocalypse* de Jean a inspiré bien des artistes. Le livre, il est vrai, offre de nombreuses figures propices à l'iconographie: l'Agneau immolé, le Christ en gloire, la femme enrobée de soleil, saint Michel et le dragon, la Jérusalem céleste... *Lueurs d'Apocalypse*, du reste, est lui-même agréablement illustré. ■

# Apocalypse

## Entre Nouvel Âge et effondrement

Jean-François Mayer, Fribourg  
historien

### RELIGIONS

Notre monde actuel ne durera pas. Prendra-t-il fin brutalement ou tout en douceur grâce à une évolution des consciences? Les scénarios catastrophistes ou optimistes tendance Nouvel Âge ne manquent pas. Signeraient-ils le retour des mouvements millénaristes? Petit tour de piste pour y voir plus clair.

Jean-François Mayer étudie depuis de longues années les mouvements religieux dans le monde contemporain. Il dirige le site *Religioscope* ([www.religion.info](http://www.religion.info)). Auteur d'une dizaine de livres et de nombreux articles (voir [www.mayer.info](http://www.mayer.info)), il a publié plusieurs textes à propos des attentes millénaristes autour du 21 décembre 2012.

« Le Nouvel Âge, c'est pour quand ? » interrogeait en juin 2009 le magazine suisse romand *Recto-Verseau*, qui explore depuis 1986 des sujets allant des thérapies naturelles à la spiritualité. Ce « Nouvel Âge [ou New Age] prometteur, dont nous avons tant rêvé il y a 40 ans », paraissait se rapprocher : bien des attitudes jugées alors marginales s'étaient largement répandues entre-temps, soulignait l'éditorial. Les articles du dossier allaient d'auteurs convaincus de l'entrée proche dans un nouveau cycle à ceux voyant dans le Nouvel Âge un thème « fédérateur d'énergies et de motivations pour le changement ». <sup>1</sup>

À travers toutes ces initiatives, ce Nouvel Âge en voie d'avènement donne l'impression d'exister déjà un peu. Les cercles qui l'espèrent ne sont pas seuls à s'interroger sur les perspectives de notre planète. Dans le contexte mondialisé et postchrétien de l'Occident contemporain, des visions d'avenir optimistes ou pessimistes nous assurent que notre monde ne va pas durer. Assistons-nous à l'apparition de millénarismes sécularisés ?

### L'attente millénariste

Les millénarismes sont tendus vers un avenir bien plus désirable que la situation présente. Classé comme catégorie du christianisme, avec la référence au « règne de mille ans » de l'*Apocalypse*, le millénarisme a été appliqué par extension à des courants apparus dans tous les environnements culturels et religieux - également à des entreprises politiques. Dans ce sens générique, il désigne l'attente d'événements cruciaux qui conduiront à un retournement radical de situation, inaugurant un monde idéal, débarrassé des drames et épreuves qui marquent l'existence humaine.

Souvent, ce monde nouveau est introduit par un temps de troubles. Les fortes images de catastrophes purificatrices peuvent donner l'impression que les hérauts du millénarisme sont des « fanatiques de l'apocalypse », pour reprendre le titre de la traduction française du célèbre ouvrage de l'historien britannique Norman Cohn (1915-2007) sur les millénarismes médiévaux. <sup>2</sup>

Ce n'est pas toujours faux : les veilles de l'apocalypse accueillent les événements spectaculaires survenant dans le monde en y lisant autant de confirmations qu'approche le moment décisif. Mais leur motivation tient avant tout à un formidable espoir : la certitude que notre monde souffrant et injuste laissera la place à une ère de bonheur et d'équité. À l'inverse d'apocalypses sé-

culières, débouchant sur le néant ou sur un avenir dystopique pour d'éventuels survivants, l'après-catastrophe se pare de couleurs riantes pour les élus.

Plus d'un chercheur s'est efforcé de circonscrire les conditions propices à l'émergence de mouvements millénaristes. S'il est vrai que des circonstances difficiles peuvent les favoriser, aucune période de l'histoire humaine n'est exempte de crises plus ou moins fortes, à l'échelle collective ou individuelle. Nous savourons les petites et grandes joies de l'existence en ayant conscience de leur fragilité. Et les misères ne sont pas que matérielles. À toute époque, il y a donc une place pour les rêves de monde meilleur, mais les croyances, les conditions sociales et les environnements culturels différents aboutissent à des représentations variées de ce monde espéré.

### Du collectif à l'individuel

Le *New Age*, tel qu'il fleurissait dans les années 1970 et 1980, s'appuyait sur un héritage millénariste. Les aspects catastrophistes initiaux avaient cependant laissé la place à l'idée d'une transition plutôt douce vers une ère de paix et d'harmonie. L'idée centrale était celle d'un nouveau paradigme, s'appliquant

à tous les domaines de l'existence et susceptible d'inspirer une large palette d'initiatives sociales, comme le montrait Marilyn Ferguson dans son livre manifeste, *Les Enfants du Verseau*.<sup>3</sup>

Le succès de l'étiquette *New Age* et son intense commercialisation conduisirent à l'appliquer à tout et n'importe quoi. Elle devint une sorte de synonyme de la religiosité parallèle contemporaine. Les espoirs de transformation globale purent s'éteindre, au point que des chercheurs parlèrent d'un *Next Age*, orienté sur la transformation individuelle au lieu d'une grande évolution collective. Pourtant, la veine millénariste n'était pas tarie dans le conglomerat sans claire frontière recouvert par l'étiquette imprécise de *Nouvel Âge*.

### Calendrier maya et réveil du *New Age*

L'intérêt pour le « calendrier maya » et de possibles bouleversements planétaires autour du 21 décembre 2012 ont incarné un revivalisme *New Age* : il ne s'agissait plus du simple espoir de voir la société se transformer lentement, mais d'une date pivot. L'adhésion stricte au thème de 2012 était moins répandue que les médias ne le laissèrent penser : le plus souvent adoptée de façon non dogmatique, comme une impulsion et une possibilité, elle relançait la dynamique d'un changement imminent, sans hisser la date 2012 au rang d'article de foi. Faute d'instance unique d'interprétation, le champ était ouvert à une multitude de lectures et d'utilisations. Le sentiment commun était que, tôt ou tard, il allait se passer quelque chose, car le monde ne pouvait plus continuer sur cette voie (comme le soussigné l'entendit lors de séminaires dans les mois précédant le 21 décembre 2012).

« 2012 », quand les  
eaux recouvrent  
l'Himalaya  
© Roland Emmerich



# Apocalypse

## Entre Nouvel Âge et effondrement

Autour de ce phénomène, des scénarios fleurirent, allant de catastrophes à une transition douce vers un état de conscience plus élevé ou au passage dans de nouvelles dimensions pour ceux qui pourraient en supporter les « vibrations ». Grâce à Hollywood (avec le film *2012*), à Internet et au tambour médiatique, on assista à la propagation d'inquiétudes dans des cercles larges, nullement liés aux milieux *New Age* et plus attirés que ceux-ci par les scénarios catastrophes : une attente millénariste entra en résonance avec des craintes diffuses, dans un public oscillant entre jouer à se faire peur et de réelles inquiétudes pour l'avenir. Nous l'avions déjà vu avec les spéculations autour du « bug de l'an 2000 », révélatrices surtout des peurs d'un effondrement technologique affectant la vie quotidienne (ordinateurs, automates bancaires...). Ce sont là des traits de sensibilité apocalyptique et non une espérance millénariste.

Le millénarisme version *New Age* s'inscrit dans un contexte sécularisé, mais sa perspective n'est pas désenchantée : les mutations se libellent sur un fond d'énergies transformatrices traversant la planète. Les catastrophes éventuelles n'en sont pas absentes, mais relèvent avant tout de problèmes écologiques créés par l'humanité, qui exigent d'elle une réorientation intérieure, accompagnant une attitude plus responsable.

Après avoir cultivé un espoir de changement rapide, le constat que le Nouvel Âge n'est pas encore survenu replace un peu plus ces aspirations dans la perspective optimiste d'un « millénarisme progressif » : un monde meilleur adviendra dans un avenir indéterminé (bien que relativement proche), résultant, en partie au moins, des efforts humains.

### Transitionnistes...

Cette vision rencontre celles d'avenirs « transitionnistes » propagées notamment par le film *Demain* (2015). « Partout des hommes et des femmes inventent un autre monde, qui respecte la nature et les humains. (...) Ces personnes écrivent une nouvelle histoire. Elles nous disent qu'il n'est pas trop tard, mais qu'il faut nous bouger, maintenant. » Face aux risques de catastrophes, nulle raison de baisser les bras : une multitude de micro-initiatives vont, à leur petite échelle, amorcer un changement du cours des choses. « (...) des solutions sont là pour vous, individuelles, collectives, politiques pour réinventer le monde... »<sup>4</sup> Dans *Recto-Verseau*, François Tardin se dit convaincu que le film *Demain* a « libéré quantité d'énergies vectrices de changement », marquant « un tournant dans la prise de conscience de la nécessité pour chacun d'élaborer, à son niveau, le monde de demain ».<sup>5</sup>

### ...et survivalistes

Les visions d'avenir ne sont cependant pas toutes optimistes. On voit paraître des manuels de *collapsologie*, c'est-à-dire « l'étude de l'effondrement de notre civilisation industrielle et de ce qui pourrait lui succéder ». « Car aujourd'hui, l'utopie a changé de camp : est utopiste celui qui croit que tout peut continuer comme avant. L'effondrement est l'horizon de notre génération, c'est le début de son avenir », annonce la présentation du livre *Comment tout peut s'effondrer*.<sup>6</sup> Selon le sévère constat des auteurs, le point de non-retour a été atteint avec les mécanismes en-

clenchés par l'exploitation humaine de la planète: il trop tard pour rêver encore de construire un développement durable - mais pas pour se préparer à ce qui suivra, ce qui peut aussi prendre la voie d'initiatives communautaires à petite échelle.

La perspective d'un effondrement est partagée par les survivalistes, qui entendent ne pas se laisser englober dans le proche chaos à venir d'un monde implacable. Sous le pseudonyme de Piero San Giorgio, un auteur suisse a écrit plusieurs ouvrages, dont le premier et le plus connu, vendu à des dizaines de milliers d'exemplaires en dehors des circuits de libraires classiques, est intitulé *Survivre à l'effondrement économique*.<sup>7</sup>

Malgré des recoupements, il est difficile de qualifier de millénaristes les perspectives transitionnistes et survivalistes. La vision de *Demain* met l'accent sur la capacité des hommes à changer le cours des choses, même si le co-réalisateur du film, Cyril Dion, avoue être tarabulé par la « question spirituelle » et se montre familier avec une littérature que ne renierait pas le Nouvel Âge: « J'ai beaucoup lu sur les expériences de mort imminente, je m'intéresse à la méditation, à la physique quantique, à la relation entre la matière et la lumière... »<sup>8</sup> Quant au survivalisme, ce n'est pas l'établissement d'un monde meilleur qui est en vue, mais une époque dure, dans laquelle il faudra réussir à traverser les épreuves à la force du poignet.

### Du Nouvel Âge à ... l'Âge Nouveau

Les interactions sont néanmoins inévitables, d'autant plus que les uns et les autres puisent en partie à un imaginaire contemporain commun. Le *New Age* doit ainsi être mis en contexte et en lien avec des courants dont le développement est parallèle. En octobre 2016, *Recto-Verseau* publiait un numéro dont le titre était *Du Nouvel Âge à l'Âge Nou-*

*veau*. Difficile de mieux dire le changement dans la continuité ! De même que les thèmes du *New Age* des années 1970 et 1980 réapparaissent constamment, le rêve d'une grande mutation n'est pas mort, avec la certitude que le changement a déjà commencé: « Nous sommes en train d'inventer le Monde Nouveau. »<sup>9</sup> Une « nouvelle conscience (...) émerge maintenant partout dans le monde », affirme pour sa part le site annonçant la trentième édition de l'annuel rassemblement zurichois *Lebenskraft* autour de la conscience, de la santé et de la spiritualité.<sup>10</sup>

Rares sont ceux qui revendiquent aujourd'hui l'étiquette *New Age*. Pourtant, derrière les démarches de développement personnel et la prolifération des pratiques spirituelles et thérapeutiques, l'impulsion fondamentale au cœur de cette expression témoigne de l'attrait pérenne du rêve millénariste, sous des formes mouvantes. ■

<sup>1</sup> Yves-Alexandre Thalmann, « Le Nouvel Âge: une belle histoire à laquelle il faut croire! », in *Recto-Verseau*, n° 200, Romont juin 2009, p. 51.

<sup>2</sup> Norman Cohn, *Les fanatiques de l'apocalypse*, Paris, Julliard 1962.

<sup>3</sup> Marilyn Ferguson, *Les enfants du Verseau, Pour un nouveau paradigme*, Paris, Calmann-Lévy 1981.

<sup>4</sup> Extraits de la bande annonce du film, <https://www.demain-lefilm.com>.

<sup>5</sup> François Tardin, « Ils pensent un autre Demain », *Recto-Verseau*, n° 282, Romont février 2017, pp. 42-43.

<sup>6</sup> Paolo Servigne, Raphaël Stevens, *Comment tout peut s'effondrer*, Paris, Seuil 2015, 304 p.

<sup>7</sup> Piero San Giorgio, *Survivre à l'effondrement économique*, Paris, Le Retour aux Sources 2011, 422 p.

<sup>8</sup> Catherine Vincent, « Cyril Dion: « Le film *Demain* m'a permis de devenir enfin moi-même », in *Le Monde*, Paris 19 février 2017.

<sup>9</sup> « Du Nouvel Âge à l'Âge Nouveau, vu par Guy Corneau », in *Recto-Verseau*, n° 278, Romont octobre 2016, p. 21.

<sup>10</sup> <https://www.lebenskraft.ch> (consulté le 4 février 2018).

# Regard

## Tout va bien Pendant et après

Eugène, Lausanne  
écrivain

### APOCALYPSE

*Est-ce ta première fin de millénaire ?* demandait Hubert-Félix Thiefaine en 1993, une époque où on regardait l'An 2000 comme une date aussi extraordinaire qu'inquiétante. Et vous qui lisez ces lignes, est-ce votre première apocalypse ?

La perspective d'un cataclysme global vous effraie, voilà pourquoi vous vous précipitez au cinéma frissonner devant les *Mad Max*, *Terminator*, *Matrix* ou *Je suis une légende*. Grâce à vous, le genre post-apocalyptique rapporte des milliards de dollars. Yves Pacallet, ancien collaborateur du Commandant Cousteau et écologiste pur sucre, peut écrire un pamphlet au titre aussi stupéfiant que *L'Humanité disparaîtra, bon débarras* (2006) et rencontrer un joli succès.

Quel lecteur êtes-vous pour vous réjouir d'être morts ? Sans doute êtes-vous les mêmes qui payez vingt francs pour voir *La planète des singes : suprématie* (2017)

et applaudir devant la défaite finale des Hommes.

Certains d'entre-vous sont carrément paniqués. Et entassent du riz, de l'eau minérale et des TUC infectes en prévision du réchauffement climatique, d'un *blackout* d'Internet, d'une invasion de migrants ou de la hausse brutale du baril de pétrole. C'est là qu'entrent en scène Monsieur et Madame Routine. Eux, ils ne perdent jamais leur sang froid.

**« On vit très bien pendant et après une apocalypse, répètent-ils en haussant les épaules. Descendez à la cave et bouffez vos TUC : vous ne risquez rien. »**

Tenez, en ce moment, nous sommes en pleine apocalypse. Nous vivons la sixième extinction de masse. On n'a plus vu pareil massacre depuis qu'un astéroïde de la taille de Manhattan s'est écrasé dans le golf du Mexique il y a 65 millions d'années, faisant le malheur des dinosaures et la fortune de Spielberg. Selon l'Union internationale pour la conservation de la nature, environ 41 % des espèces d'amphibiens et 26 % des espèces de mammifères sont menacées d'extinction dans un avenir très proche. Si Monsieur et Madame Routine pensent que cette organisation exagère, ils n'ont qu'à toquer à leur porte : le siège est à Gland, dans le canton de Vaud. Mais du moment que Monsieur et Madame Routine peuvent acheter leur barquette de saumon pêché en Alaska et ramené en avion, puis en camion jusqu'à leur Migros de quartier, peu leur importe que 45 % des lions aient disparu depuis 1993 et qu'il n'en reste que 35 000 spécimens vivant aujourd'hui.

« On survit très bien après l'apocalypse aussi, expliquent Monsieur et Madame Routine. Un exemple ? La guerre de

Eugène Meiltz, de son nom de baptême, est un écrivain vaudois, parolier et animateur d'ateliers d'écriture.

14-18 avait déjà passablement moissonné d'âmes, dix millions de soldats et neuf millions de civils, ce qui dans l'Histoire humaine ne s'était encore jamais observé. À cela s'ajoutait la Révolution russe, avec l'exécution du tsar et de sa famille, la collectivisation forcée de tout un empire et la création de la Tchèque (police politique) dirigée par l'implacable Félix Dzerjinski. Pour couronner ces cataclysmes sociaux, la grippe espagnole a débarqué d'un coup. En France, elle a fauché 400 000 personnes : deux fois plus que la bataille de Verdun ! Plus largement, on lui octroie, selon des estimations récentes, un milliard de malades dans le monde et près de cent millions de morts. La pandémie la plus abominable jamais vue.

**Résultat ? La décennie suivante se surnomme elle-même *les années folles*, tant la joie de vivre et la culture explosent dans les rues de Paris... »**

Monsieur et Madame Routine sont allés manger à la Coupole en compagnie de Kiki de Montparnasse, ont lu le *Premier manifeste du surréalisme* signé André Breton, feuilleté *L'Esprit nouveau*, revue d'architecture lancée par le Corbusier, et visité la grande exposition des Arts décoratifs et industriels.

« Avouez que la France post-apocalyptique se portait bien ! sourient Monsieur et Madame Routine. D'ailleurs, comment s'appelle la période après la Seconde Guerre mondiale (qui a causé la mort de 25 millions de soldats et de près de 50 millions de civils) ? Le crépuscule de l'Homme ? Les plaies ouvertes ? Non : Les Trente glorieuses ! Période durant laquelle on invente une catégorie sociale, pleine de promesses et encore déterminante aujourd'hui : les jeunes. Des vêtements pour les jeunes, de la musique pour les jeunes, des divertissements pour les jeunes. » Monsieur et Madame Routine ont acheté le 45 tours *Heartbreak Hotel* d'Elvis Presley onze ans à peine après la reddition nazie dans les ruines fumantes de Berlin.



# Regard

## Tout va bien Pendant et après

« Et puis, enchaînent Monsieur et Madame Routine, on a tous appris à l'école qu'en 1350 l'Europe a failli disparaître. Tout bonnement. Sans métaphore. La peste noire décime près de la moitié de la population européenne. Certaines communautés religieuses perdent tous leurs membres, comme à Marseille ou Montpellier. Des villages entiers sont désertés par les populations paniquées et les bêtes abandonnées crèvent dans les enclos. De nombreux champs ne sont plus moissonnés plusieurs années de suite. Dans certaines villes italiennes, les rues sont encombrées de cadavres. Impossible de se relever après une telle hécatombe ? Allons donc ! La Renaissance commence moins d'un siècle plus tard. »

**Vous savez quoi ?  
Je déteste cette chronique.  
Parce que je l'écris du  
point de vue de Monsieur  
et Madame Routine, dont  
la nonchalance confine  
au cynisme.**

« Nous, cyniques ? rétorquent-ils en montant dans l'avion pour un week-end à Barcelone. Interrogez les experts ! Ils expliquent qu'au cours des derniers 500 millions d'années, la vie sur Terre a presque totalement disparu à cinq reprises. Si aujourd'hui, on parle de *sixième* extinction des espèces, c'est parce que les cinq précédentes n'ont pas réussi à tout annihiler... » - « Et si l'*homo sapiens sapiens* faisait partie des prochains mammifères condamnés à disparaître ? rétorqué-je. Après tout, il y

a 30 000 ans une autre espèce humaine, l'Homme de Néandertal, s'est éteinte. » - « Peut-être que ça arrivera, admettent-ils en sirotant leur vin chilien sur la terrasse d'un restaurant panoramique juché à 1800 mètres. Mais ce n'est ni pour demain ni pour dans dix ans. On a des siècles devant nous encore. »

Ils sont exaspérants. Cela dit, Monsieur et Madame Routine ignorent sans doute qu'il existe un peuple qui a vécu l'apocalypse, la vraie. Avec destruction des temples par des envahisseurs inconnus juchés sur des animaux inconnus utilisant des armes inconnues, autodafé des livres sacrés, massacres de population, épidémies meurtrières, mort de l'empereur, incendie de la capitale, interdiction d'exercer les cultes religieux et réduction en esclavage des survivants. Au XVI<sup>e</sup> siècle, les Aztèques ont subi l'apocalypse apportée par les Conquistadors.

« Mais même dans ce cas extrême, quelque chose subsiste, font remarquer Monsieur et Madame Routine. Cinq siècles plus tard, ce peuple, cette culture, qu'au nom de Dieu et de la conquête on a voulu éradiquer, sont plus vivants que jamais. En 1978, les archéologues ont retrouvé le Grand Temple au cœur de Mexico. Aztec (1980), le copieux roman historique de Gary Jennings publié en 1980 aux États-Unis, est un best-seller traduit dans de nombreuses langues. Les objets et œuvres d'art aztèques voyagent à travers le monde. En 2005, renversement historique, les Aztèques débarquent en Espagne, ou plus exactement au musée Guggenheim de Bilbao, à l'occasion de la plus grande rétrospective jamais organisée sur ce thème. »

Je reste bouche bée. « Rien ne meurt jamais complètement, rigolent Monsieur et Madame Routine en faisant le plein de diesel de leur 4x4 japonais. L'apocalypse n'aura jamais lieu. » ■

«Et je vis, de cette même lueur d'aurore,  
sortir une forme humaine splendide,

qui répandit sa clarté vers lesdites ténèbres, et fut reflétée par elles (...)

Et ainsi l'homme splendide, qui sortit de l'aurore, apparaissant dans une telle clarté que la langue humaine ne peut l'exprimer, monta vers une si haute gloire, qu'il rayonnait magnifiquement dans la plénitude de l'abondance et de la joie.»

Hildegard von Bingen (*Le Scivias*, XII<sup>e</sup> siècle)

«...Et ceux qui s'attendaient au tonnerre et aux éclairs  
sont déçus.

Et ceux qui s'attendaient aux signes  
et aux trompettes des Anges  
ne croient pas que le Jour soit venu.

Tant que le soleil et la lune sont là-haut,  
tant que le bourdon rend visite à la rose,  
tant que naissent des enfants roses,  
personne ne croit que le Jour soit venu.

Seul un petit vieux, qui serait un prophète  
s'il ne l'était pas, car il n'a pas le temps,  
rèpète en attachant ses tomates :

Il n'y aura pas d'autre fin du monde,  
il n'y aura pas d'autre fin du monde.»

Czeslaw Milosz (*Chanson de la fin du monde*, 1981)

# Apocalypse

## Des poissons dans nos salons

**Étienne Perrot sj**, Lyon  
économiste, professeur émérite à l'Université catholique de Paris

### IX<sup>e</sup> ART

Le mot y est, le spectacle aussi. Mais comme le Canada Dry qui a le goût de l'alcool sans être de l'alcool, l'apocalypse dans le neuvième art a un goût d'apocalypse sans en être. Exit l'espérance cachée dans le terme.

L'apocalypse se compose de trois éléments : une catastrophe qui signe la fin d'un monde ; la présence au cœur de ce tumulte d'une espérance cachée ; l'annonce de la manifestation prochaine de cette espérance dans une figure triomphante. La plus ancienne « bande-dessinée » (BD) inspirée par le dernier livre des Écritures, les *Tapisseries de l'apocalypse* d'Angers (XIV<sup>e</sup> siècle), traduit ces trois dimensions qui débouchent sur le triomphe du Christ Sauveur. Mais il n'en va plus de même dans les BD contemporaines. De ces trois éléments, elles n'en conservent que le premier - la catastrophe cosmique, reflet d'un monde sans espoir - et le dernier - le plus sou-

vent sous la forme de survivants plutôt que de sauveurs.

### Au commencement était un méchant

Dans les années cinquante, *L'énigme de l'Atlantide* d'Edgar Jacobs, le créateur de Blake et Mortimer, raconte une catastrophe qui conduit les Atlantes à fuir la Terre. Suivront, du même auteur et filant le thème apocalyptique, *Le secret de l'espadon*, *La marque jaune*, *S.O.S. météore*. Dans tous ces albums, un méchant repérable à sa mine patibulaire est à l'origine de la calamité.

À la fin des années 60, le maître de la BD apocalyptique est sans conteste Philippe Druillet. Dans un décor de *space opera* où se heurtent les étoiles et les galaxies, les mondes se décomposent, les univers explosent. Le dessin traduit ces déchirements cosmiques. Les petites cases craquent. Les méchants font éclater les lignes. Je pense aux *6 voyages de Lone Sloane* ou, mieux encore, à *Yragaël*. Dans une interview parue en 2016, le vieil auteur accordait moins de cent ans à vivre à l'espèce humaine !

Aujourd'hui, l'origine du drame n'est plus le fait d'un individu malfaisant, tel le professeur Septimus inventé par Jacobs, mais de groupes d'intérêts, de politiciens véreux, de capitalistes sans âme, de militaires sadiques et sans culture. Ces responsables sont désignés de loin, instillant chez le lecteur une idée de complot.

### Un monde sans espoir

À partir des années 80 - reflet de la crise pétrolière, de la menace écologique ou de la crainte des effets pervers produits par les technologies naissantes -, les petits dessins brossent le tableau d'un monde asphyxié par manque de pétrole, devenu inhabitable du fait de la pollution ou fou d'une technologie devenue autonome...

Dans *The Private Eye*, la BD américaine de Brian K. Vaughan traduite en français en 2017, le *Cloud* (littéralement le nuage, qui désigne le stockage des données informatiques mondialisées) explose, dispersant les secrets des uns et des autres au hasard et créant un désordre titanesque. L'origine de la catastrophe est encore moins repérable dans une série éditée au cours des années 2000, *Apocalypse Mania*, rendue difficilement crédible par le scénario embrouillé de Laurent-Frédéric Bollée.

Les albums de ces toutes dernières années sont les plus morbides. La série *Walking Dead*, de Robert Kirkman, montre des morts purulents qui survivent en mangeant les vivants. Belle métaphore d'une société sans cœur, cannibalisée par l'irresponsabilité des générations précédentes...

### Illusions

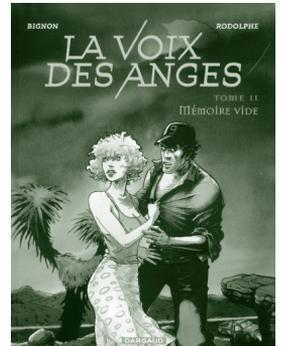
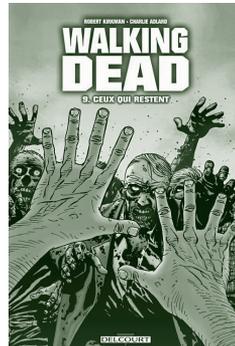
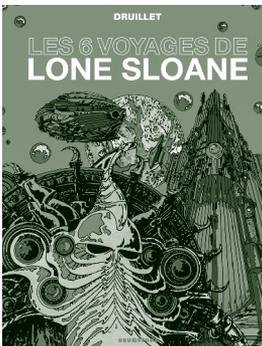
La manipulation de l'information (élément majeur de ces derniers temps) fait naître des mondes en trompe-l'œil. Le héros ne peut se raccrocher à aucun point fixe, et souvent le lecteur non plus. La série des *Cités obscures*, des Belges Benoît Peeters et François Schuiten, mérite une mention particulière. Dans *Les murailles de Samaris* (1983), le héros se perd dans un monde de faux fuyants en formes de décors de théâtre. Des mêmes auteurs, *Revoir Paris* (2014 et 2016) montrent la capitale française

devenue capitale planétaire figée dans une bulle qui la protège tant bien que mal d'une planète en décomposition.

Voici quelques années, *La voix des anges*, de Rodolphe et Alain Bignon, mettait en scène un monde déshumanisé par quelques manipulateurs tout-puissants, qui avaient placé auprès de chaque individu de la planète un ange gardien virtuel, capable d'asservir leur volonté, tout cela, bien sûr, au nom du plus grand bien de tous. Même ressort dans *Blood-Shot USA*, de Jeff Lemire, paru l'automne passé : un virus est répandu par les appareils militaro-industriels pour annihiler les volontés. Comme quoi, fin du monde et fin de la liberté individuelle coïncident.

### Résistant plutôt que sauveur

Mais là n'est peut-être pas le dernier mot. Dans *Le reste du monde*, dont le volume initial est paru en 2015, la catastrophe est d'ordre tellurique : les éléments se déchaînent en tornades, tremblements de terre, effondrements qui déboussolent les êtres humains, sans pouvoir anéantir l'héroïne, institutrice pugnace quittée par son mari, ni ses deux enfants. Deux ans plus tard, c'est *Résilience* : la terre se meurt d'une politique aux mains des firmes agro-industrielles, mais un groupe de résistants distribue sous le manteau des semences naturelles.



# Apocalypse

## Des poissons dans nos salons

Le plus souvent, même si le héros se reconnaît impuissant devant le cataclysme, il survit. Ainsi d'Adam Sanders, le héros d'*Extrémum* affronté à un faisceau de rayons apocalyptiques, ou encore de *Jeremiah* qui, dans une série déjà ancienne, surnage avec son ami Kurdy Malloy dans un environnement devenu une gigantesque poubelle. La *Trilogie Nikopol*, d'Enki Bilal, décrit un monde décomposé par la guerre et l'idéologie religieuse. Paru en 2014, *La couleur de l'air*, du même auteur, fait plonger le lecteur dans une fantasmagorie pourrie par la pollution, où des maisons flottent dans l'air, où des poissons monstrueux s'invitent dans les salons. Par on ne sait quel sortilège, émergent quand même des héros pétris d'un humour noir ancré dans une morale libertaire.

Dans la même coulée, est présenté un salut individuel plutôt qu'un sauveur de la multitude - c'est une marque de notre société postmoderne où la liberté se vit seul, au milieu du chaos. Ce titre de 2017 résume tout, *Last American* : rescapé du dernier conflit nucléaire, seul au milieu des décombres, le héros des scénaristes John Wagner et Alan Grant triomphe les armes à la main.

L'univers désespéré de ces BD laisse résonner la froide lucidité des adultes d'aujourd'hui. En contrepoint, celles pour les adolescents se raccrochent encore à des héros positifs. Le plus célèbre reste sans conteste Valérian, agent spatio-temporel, dont le premier tome, *La cité des mille planètes*, a été mis en film par Luc Besson. Aidé par son espigle et

maligne compagne Laureline, Valérian possède d'extravagants pouvoirs, qui ne se heurtent à la résistance des méchants que pour souligner que le bien triomphe toujours. Batman l'homme chauve-souris, Thor, Spiderman, Wonderwoman présentent des figures semblables. Toyo Harada et son pupille Darpán, dans une BD de 2017, *Imperium*, sont plus ambigus : ils veulent apporter la paix dans le monde, mais par tous les moyens, y compris le meurtre et la manipulation mentale. La confusion entre apocalypse et catastrophe définitive a encore frappé !

### L'apocalypse retournée

Dans une tout autre perspective, se déploie en France depuis les années 90 une série très particulière, qui connaît un réel succès, *Le Troisième Testament*. Elle peut s'interpréter comme le retournement de l'apocalypse chrétienne. L'histoire se nourrit de l'hypothèse qui a fait le succès du *Da Vinci Code* (de Dan Brown) : l'Église catholique romaine cache un secret, source de son pouvoir. Pour le conserver, elle est prête à sacrifier le monde et mobilise sbires, complots, manipulations, ésotérisme, assassinats, voire empoisonnements de masse. Le nom de l'arme fatale, *Lacrima Christi* (*sic*), un virus puissant, est révélé dans les dernières livraisons. Au départ, Jésus ne serait pas mort sur la croix ; ce serait un sosie, laissant ainsi vivant le vrai Jésus qui aurait créé ... la première loge maçonnique. Avant même que l'auteur n'explique son inspiration anticléricale, le lecteur aura compris.

Laissons finalement résonner ce point d'orgue. Que manque-t-il aux trois principales valeurs maçonniques pour remplacer, dans un monde désenchanté, l'espérance chrétienne dévoilée dans *l'Apocalypse de Jean* ? Pas grand-chose : pousser le respect des autres et de soi-même jusqu'à l'amour du prochain, la liberté de conscience jusqu'au témoignage public de ses croyances, et la tolérance mutuelle jusqu'au pardon. ■

# Apocalypse

## Le sacrifice

### Récit d'un miracle

**Patrick Bittar**, Paris  
réalisateur de film

#### CINÉMA

La fin du monde inspire les cinéastes. Catastrophes naturelles, conflits meurtriers immergent civilisations, communautés et individus, dans des scénarios propices aux effets spéciaux et à la dramaturgie. Cette thématique compose le fil rouge des quatrièmes *Rendez-vous cinéma de l'ECR* (Église de Genève). Parmi les films projetés et débattus, *choisir* parraine une œuvre plus intérieure, *Le sacrifice* d'Andreï Tarkovski.

Alexander (Erland Josephson) vit retiré sur une île suédoise, dans une spacieuse demeure, avec son épouse anglaise Adelaïde, leur fils, une gouvernante et une bonne. Alexander est un intellectuel qui a renoncé à une brillante carrière d'acteur de théâtre et qui rumine des idées sombres sur le déclin de la civilisation occidentale: « Nous sommes arrivés à une disharmonie entre le développement matériel et spirituel. Notre civilisation est vraiment malade. Je pense qu'on pourrait étudier le problème et trouver peut-être une solution, s'il n'était pas si tard ... trop tard. »

À l'occasion de son anniversaire, il reçoit la visite de sa fille aînée Marta, de Victor, un médecin matérialiste et ami de la famille, et d'Otto, le facteur de l'île, un original qui s'intéresse à la philosophie nietzschéenne et aux phénomènes paranormaux. Tout ce petit monde déjà passablement déprimé apprend soudain par la télévision qu'un conflit nucléaire vient d'éclater. Adelaïde fait une crise de nerfs, Victor lui fait une injection et Alexander s'isole pour prier. Il promet à Dieu de renoncer à tout ce qui lui est cher, même à la parole, si tout redevient comme avant.

Otto lui enjoint ensuite de se rendre chez Maria, la bonne islandaise: « Il faut que vous alliez la trouver et que vous couchiez avec elle. C'est une sorcière dans le bon sens. » Le film suit alors son axe essentiel: le récit poétique d'un miracle.

#### Des rêves prophétiques

Les films-catastrophes ou de science-fiction à grand spectacle, qualifiés à tort d'apocalyptiques, sont légions et traitent généralement de la menace imminente de la fin du monde; quant aux films post-apocalyptiques, ce sont en réalité des films post-catastrophe planétaire. À ma connaissance, aucun cinéaste n'a tenté d'adapter *l'Apocalypse de Jean*, en traitant par exemple des thèmes eschatologiques, comme le combat contre Satan et ses armées, la persécution de la communauté des croyants, le retour du Christ en gloire, le Jugement divin, etc. Tout en prenant des libertés par rapport à la tradition chrétienne, *Le Sacrifice* (1986) d'Andreï Tarkovski est un de ceux qui s'en inspire le plus.

Le grec *apokalypsis* signifie « dévoilement ». *L'Apocalypse* dévoile la face cachée des choses. Les rêves prophétiques qu'a eus Jean sur l'île de Patmos et qu'il a retranscrits révèlent la façon dont Dieu prépare nos âmes en vue de ce qui va arriver « à la fin », le Jour du Seigneur:

Chroniqueur cinéma pour *choisir* depuis 2012, Patrick Bittar est aussi directeur de l'Association suisse des amis de Sœur Emmanuelle (ASASE).

# Apocalypse

## Le sacrifice

### Récit d'un miracle

le don de la grâce, le retour du Christ et l'entrée en vision béatifique (nous verrons la Trinité « face à face »). Il est donc bon de rappeler qu'au-delà des épreuves, des phénomènes effrayants et des catastrophes, les visions du disciple du Christ véhiculent un message d'espérance : l'Amour sera définitivement victorieux du Mal et de la mort. Comme le dit Tarkovski lors d'une intervention sur l'*Apocalypse* en 1984, dans l'église Saint-James de Piccadilly<sup>1</sup> : « L'Apocalypse est effrayante pour chacun pris séparément, mais pour tous ensemble, elle contient un espoir. Et c'est en cela que réside le sens de la Révélation. »

Cependant Jean n'a pas donné les clefs d'interprétation de cette Révélation. On peut voir là une proximité avec le style

du cinéaste russe, qui a toujours préféré à la dramaturgie traditionnelle la liaison poétique propice aux interprétations multiples. Dans son livre *Le Temps scellé* (1986), il cite Goethe : « Plus l'œuvre est insaisissable, meilleure elle est. » Ainsi ne force-t-il pas le spectateur du *Sacrifice* à adhérer à ses convictions : assiste-t-on à un miracle ou au délire d'un vieil homme angoissé ? Le réalisateur a souvent fait la distinction entre le symbole, univoque, et l'image, équivoque. Dans son intervention sur l'*Apocalypse*, il dit : « Nous sommes habitués à ce que la révélation soit commentée, à ce qu'on l'interprète. C'est justement ce que, de mon point de vue, il ne convient pas de faire, parce que (...) dans l'*Apocalypse*, il n'y a pas de symbole. C'est une image. »<sup>2</sup>

### Conversions

En réalité, Tarkovski interprète tout de même l'*Apocalypse*. Si l'on se réfère aux quatre niveaux de lecture<sup>3</sup> des Écritures définis par saint Thomas d'Aquin dans sa *Somme théologique*, le cinéaste se concentre sur le sens moral, qui indique le comportement à avoir pour être sauvé : « Et maintenant, je me pose une question : que dois-je faire si j'ai lu la Révélation ? Il est tout à fait clair que

Erland Josephson  
dans « Le sacrifice »



je ne peux plus être le même qu'avant (...): sachant ce que j'ai appris, je suis obligé de changer.»<sup>4</sup>

Dans *Le Sacrifice*, l'annonce de la catastrophe nucléaire produit des révélations personnelles chez certains personnages. Pour Adelaïde, le choc entraîne une sorte d'illumination: elle revoit sa vie avec lucidité et dit avoir «l'impression de sortir d'un rêve». La gouvernante Julia se révèle lorsqu'elle refuse, probablement pour la première fois, d'obéir à un ordre d'Adelaïde: elle ne veut pas réveiller l'enfant qui dort à l'étage, pour ne pas l'effrayer inutilement. Mais c'est surtout sur le destin d'Alexander que la révélation opère: «Cet homme a compris que, pour se sauver, il est indispensable de s'oublier soi-même, dit Tarkovski.<sup>5</sup> Mon héros ne peut plus vivre comme avant et il accomplit un acte, peut-être désespéré mais qui lui montre qu'il est libre. De tels actes peuvent avoir une résonance absurde sur le plan matériel, mais sur le plan spirituel ils sont magnifiques, car ils ouvrent la voie d'une renaissance.»

La prière adressée par Alexander à Dieu l'amène à prendre un engagement radical, qui le décentre complètement de lui-même. Ses actes, qui semblent relever du délire, inscrivent le personnage dans la mouvance spirituelle typiquement russe des «fols-en-Christ».

### Des distorsions

S'il s'inspire, plus que d'autres films, du livre de la Bible, *Le Sacrifice* s'en écarte sur de nombreux plans, notamment sur la conception du temps. *L'Apocalypse*, c'est la révélation du sens de l'Histoire par sa fin. Le livre de Jean confirme l'histoire chrétienne de l'humanité comme une aventure divino-humaine, avec un commencement et une fin. Or, dans son dernier film, Tarkovski semble lorgner vers une autre compréhension du temps.

Il y a d'abord, au début, les propos du facteur sur Nietzsche et «son fameux *éternel* retour (...) Au fond, rien ne change jamais! C'est toujours le même désespoir et la même absurdité.» Mais surtout, Tarkovski introduit ensuite une autre idée, qu'il a longuement mûrie dans son œuvre: celle de la réversibilité du temps. À la fin, laissant tout derrière lui - sa maison en feu, ses proches et son fils qu'il aime tant -, Alexander monte de lui-même dans l'ambulance. Jusqu'où son acte individuel a-t-il influé sur le destin collectif? La catastrophe semble avoir été effacée, mais pour combien de temps? Seul Alexander semble avoir changé.

Cette distorsion se retrouve encore plus empreinte de néo-paganisme dans le personnage de Maria: c'est par la fornication avec cette «sorcière» qu'Alexander sauve le monde. Il y a donc une référence antinomique à la Vierge Marie et à son rôle éminent dans le projet divin: c'est elle qui viendra vaincre définitivement Satan, le Corrupteur d'Eve.

Enfin, le choix de rendre muet le fils d'Alexander pourrait avoir été inspiré d'une réflexion sur la symbolique du chiffre 7, présent 40 fois dans *L'Apocalypse*. On comprend au début du film que le garçon a subi une intervention chirurgicale à la gorge. Alexander s'adresse longuement à lui dans des soliloques, notamment sur la mort, qui soulignent son rapport ambigu à la parole, qu'il juge oiseuse. Mais le mutisme de l'enfant cache peut-être aussi le lien paradoxal qui l'unit au vieil homme. Jamais nommé, *Petit garçon* - comme l'appellent tous les personnages - fait penser à *l'enfant de sept jours* du logion 4 de l'évangile apocryphe de Thomas: «Jésus disait: «Le vieillard n'hésitera pas à interroger *l'enfant de sept jours* à propos du Lieu de la Vie, et il vivra. Beaucoup de premiers se feront derniers et ils seront Un.» Selon Jean-Yves Leloup,<sup>6</sup> l'enfant de sept jours représente l'initié, celui sur qui reposent

# Apocalypse

## Le sacrifice

### Récit d'un miracle

les sept dons de l'Esprit, et qui a réalisé en lui l'union des contraires (cf. le signe du Yin et du Yang qui orne la robe de chambre d'Alexander lorsqu'il met le feu à sa maison). C'est à l'âge de huit jours que le garçon est circoncis chez les juifs et qu'il reçoit son nom. La circoncision est ainsi un rite d'entrée dans le champ du langage et de la parole. L'enfant de sept jours, *l'infans*, représente l'esprit d'enfance des saints.

C'est au cours du montage du film que Tarkovski a appris qu'il avait un cancer. *Le Sacrifice* est son septième et dernier film. Dans sa jeunesse, à Moscou, lors d'une séance de spiritisme, l'esprit de Boris Pasternak lui avait prédit qu'il en réaliserait sept. « Seulement sept ? » s'était écrié le cinéaste - « Oui, seulement. Mais des bons. » ■

<sup>1-2-4</sup> Intervention d'Andreï Tarkovski, à l'occasion d'une rétrospective de ses films, Londres, 1984.

<sup>3</sup> Les sens littéral, moral, métaphorique et eschatologique.

<sup>5</sup> Entretien paru dans la revue *Positif*, Paris, mai 1986.

<sup>6</sup> **Jean-Yves Leloup**, *L'Évangile de Thomas*, Paris, Albin Michel 1990, 254 p.

## IL EST UNE FOI ET CHOISIR

vous proposent  
de voir ou revoir  
le dimanche 6 mai, à 17h,  
*Le sacrifice*, d'Andreï Tarkovski,  
aux Cinéma du Grütli, à Genève.

La projection du film sera suivie  
d'un débat sur  
*Le sacrifice et le livre de  
l'Apocalypse*

avec deux intervenants bien connus  
de nos lecteurs :

**Jean-Bernard Livio sj**, bibliste  
**Patrick Bittar**, chroniqueur  
cinéma à *choisir*

Venez nombreux !



LES RENDEZ-VOUS CINÉMA DE L'ECR  
PROPOSENT D'AUTRES FILMS ET DÉBATS  
AUTOUR DE :

### *Apocalypse Now*, de Francis Ford Coppola

Invités : Ghislain Waterlot, Faculté de  
théologie (UNIGE),  
Bertrand Bacqué, enseignant HEAD  
Modérateur : Patrice Favre

### *Heimatland*, de 10 réalisateurs suisses

Invités : Jan Gassman, réalisateur  
Cindy Jacquier, réalisatrice  
Modérateur : Bertrand Bacqué

### *Les derniers jours du monde, des frères Larrieu*

Modérateur : Emmanuel Tagnard

### *Soleil vert*, de Richard Fleischer

Invités : Michel-Maxime Egger, sociologue  
(UNINEU)  
Modérateur : Bertrand Bacqué

### *La dernière vague*, de Peter Weir

Invités : Roberta Colombo, conservatrice MEG,  
Youri Volokhine, historien des religions (UNIGE)  
Modérateur : Emmanuel Tagnard

### *Melancholia*, de Lars von Trier

Invités : Dominique Radrizzani  
Modérateur : Emmanuel Tagnard

### *Le septième sceau*, d'Ingmar Bergman

Invités : Philippe Sers, philosophe  
Modérateur : Bertrand Bacqué

### *Docteur Folamour*, de Stanley Kubrick

Invités : Serge Margel, philosophe  
Modérateur : Bertrand Bacqué

Renseignements : ecr-ge.ch

# IL EST UNE FOI

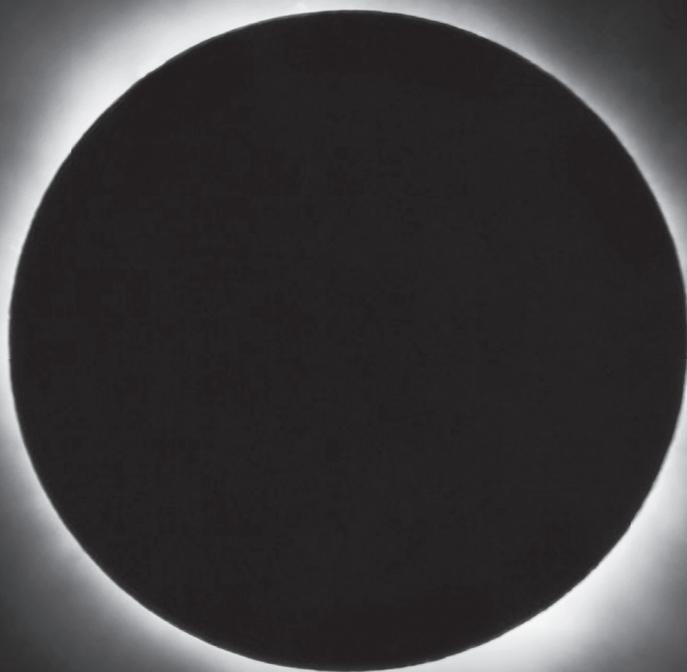
ECR

les rendez-vous cinéma

# APOCALYPSES

ÉDITION 2018

2-6 MAI



20 FILMS  
DÉBATS EN PRÉSENCE  
DE NOMBREUX INVITÉS  
ILESTUNEFOI.CH



**ECR** EGLISE CATHOLIQUE  
ROMAINE - GENEVE

**FLORIMONT**  
Chaque jour les meilleures  
chances pour demain

partenaire principal

**ATAR**  
MULTIMÉDIAS

partenaires secondaires

92.2  
**Radio@Geneve**  
www.radio@ge.ch

FONDATION  
BENEDICTINE  
**BARBOUR**

DOMAINE DE BEAUVENT



**LOTÉRIE  
ROMANDE**

FONDATION  
ALTHEIA



**ECHO**  
MAGAZINE

partenaire presse

CULTURE



# Expositions

## Ferdinand Hodler Méditation sur le temps

**Geneviève Nevejan**, Paris  
historienne d'art

En mars 1918, âgé de soixante-cinq ans, Ferdinand Hodler devient bourgeois d'honneur de Genève, son canton d'adoption. Une reconnaissance qui arrive bien tardivement. Deux mois plus tard, en effet, l'artiste décède. Aujourd'hui, quatre institutions genevoises célèbrent le centenaire de sa disparition et présentent les différentes facettes de son œuvre singulière.

Rien ne prédisposait ce fils de charpentier, né en 1853 d'une mère issue d'une famille de paysans, à une carrière artistique. Ses premières années dans l'un des quartiers les plus pauvres de Berne sont obscurcies par la disparition de son père, de sa mère et de son jeune frère frappés par la tuberculose. D'abord élevé par un beau-père, peintre décorateur, Ferdinand Hodler entre en apprentissage chez l'artiste Ferdinand Sommer (1812-1901), à Thoune. Haut lieu du tourisme suisse, le site est providentiel. Un commerce de vues pittoresques prises par les voyageurs venus de toute l'Europe y prospère. « Enivré » par cette nature, Hodler s'abîme dans l'art du

paysage, qui ne cessera plus de hanter son œuvre.

Poussé par son admiration pour Alexandre Calame (1810-1864) et François Diday (1802-1877), principaux représentants de l'école suisse, le peintre de village quitte en 1872 ce cadre rustique pour Genève, alors capitale artistique du pays. Il n'y connaît personne et parle mal le français.

À la faveur d'une rencontre providentielle avec Barthélémy Menn (1815-1893) - dont le Cabinet d'arts graphiques de Genève rétablit la place déterminante - celui-ci lui suggère d'abandonner le travail de copies « qui ne peuvent rien vous apprendre ». Du propre aveu d'Hodler, l'ancien élève d'Ingres et ami de Corot le libéra « d'une manière conventionnelle. Ce fut le travail de Menn de me rendre apte à voir ». Grâce à lui, le jeune artiste découvre Delacroix, l'école de Barbizon et surtout Courbet, auquel Barthélémy Menn avait consacré une exposition totalement inconnue. Inspiré par le parangon du naturalisme en France, il « place la vérité, disait-il, au-dessus de la beauté - que cela plaise ou non ». Hodler s'inspirera ainsi de la vie et des traditions populaires, défiant le goût d'un public qui demeurera longtemps rétif à son réalisme.

### La notion de parallélisme

Sous la houlette de Menn, Hodler s'adonne à la peinture de plein-air à la confluence de l'Arve et du Rhône, lieu fréquenté par d'autres peintres qui forment une communauté considérée alors comme le « Barbizon genevois ». Mais la comparaison de ses peintures avec celles de ses contemporains révèle d'emblée sa différence par sa réinterprétation synthétique et, on le verra, symbolique de la nature.

Autour de 1890, il représente souvent le mont Salève, dont il détaille l'alternance de verdure et le plissement géo-

La journaliste Geneviève Nevejan est aussi enseignante à l'École du Louvre. Retrouvez ses articles sur [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch), rubrique *expositions*.

# Expositions

## Ferdinand Hodler

### Méditation sur le temps

logique escarpé de ses versants. Il oppose l'immuable pointe abrupte du Salève à la fragilité éphémère des plantes saisonnières. La collision est délibérée et démonstrative, afin de mettre picturalement en évidence l'ordre auquel la nature obéit. Ce qu'il nomme « parallélisme » résume ce qui relève à ses yeux d'une pensée morale et philosophique. Hodler l'érige en principe absolu à Fribourg, en 1897, lors d'une conférence intitulée *Mission de l'artiste*, qui prend la forme d'une profession de foi.

Fil d'Ariane de l'exposition du musée Rath (reprise en automne au Kunstmuseum de Berne), cette notion a dicté l'accrochage et le dialogue entre les œuvres. Les montagnes jumelles du *Lac de Thoune aux reflets symétriques* qui dessinent d'identiques pyramides, le ciel et la lumière qui se reflètent dans l'eau par le truchement des reflets, composent autant de rimes formelles et chromatiques par lesquelles Hodler prétend révéler les lois de la nature.

Son esthétique en quête d'harmonie visuelle n'en est pas pour autant exempte de contenu expressif. On songe à la dimension menaçante des pentes du Salève, sciemment saisies en contre-plongée. La connotation spirituelle, voire chrétienne, est clairement signifiée dans ses carnets de croquis où il multiplie les sentiers et les routes aboutissant, comme dans *Le chemin des âmes exceptionnelles* (1893), à une croix.

### Du symbolisme à l'expressionnisme

Hodler considérait *La nuit* comme un « grand symbole de la mort et sa première œuvre sur le plan de l'idée et de la mise en scène ». Il ne s'agit plus simplement de décrire un instant, mais de figurer au travers de métaphores visuelles les thèmes, très « fin de siècle », du rêve, de la peur et de la mort.

Tristement ranimée par les épisodes tragiques de la fin de son existence, sa méditation sur le temps envahit son œuvre. Hodler revit le deuil qui a ponctué sa jeunesse. Au cœur de l'été 1909, Augustine Dupin, sa maîtresse et muse, également mère de son fils Hector, tombe gravement malade, avant de mourir l'automne suivant. Le drame frappe de nouveau sa nouvelle compagne et modèle Valentine Godé-Darel, rencontrée en 1908. Rongée par un cancer diagnostiqué en 1911, elle donne cependant naissance à une fille.

Ferdinand Hodler,  
*La Nuit* (1889-1890)  
© Kunstmuseum Bern





Ferdinand Hodler,  
*Guerrier à la hallebarde* (1895-1896)  
© MAH Genève,  
photo: F. Bevilacqua

Hodler enregistre la métamorphose du corps et du visage de celle qu'il représente assise, puis de plus en plus fréquemment figée dans une attitude de gisante. Ce sont près de 200 dessins et peintures qui, peut-être pour la première fois dans l'histoire de l'art, saisissent autant la vie finissante que la mort imminente. Avec une énergie déconcertante, il dépeint chaque jour l'épuisement physique, le visage qui se détourne. Les couleurs désertent ses œuvres déchirantes, dans lesquelles le visage émacié se réduit, dans un ultime portrait, à quelques traits dérisoires, frustes et sensibles. L'artiste dépasse le symbolisme pour atteindre un véritable expressionnisme.

### Peintre de la Suisse

La singularité de son œuvre repose sur son double rattachement aux avant-gardes européennes, d'une part, et au patrimoine helvétique, d'autre part. C'est à ce deuxième aspect que sera consacrée en automne l'exposition du Musée d'art et d'histoire de Genève, *Hodler et le mercenaire suisse: du mythe à la réalité*.

Le peintre, incité par le contexte de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle qui encourage la célébration du passé héroïque des mercenaires suisses, produit nombre de scènes illustrant les origines légendaires et historiques de la Confédération. Le MAH s'est plus particulièrement attaché aux commandes pour le palais des beaux-arts de l'Exposition nationale de Genève de 1896 et à celles destinées à la salle des armures du Landmuseum de Zurich.

La polémique déclenchée par *La Retraite de Marignan* (1898-1900) destinée à l'institution zurichoise révèle l'approche profondément moderne du peintre face aux défenseurs de la tradition. Il renonce à un héroïsme grandiloquent et à une narration descriptive. Si son œuvre a bien le sens de l'histoire, elle n'adhère pas pour autant à un nationalisme fer-

mé et intolérant. Son message relève d'une autre ambition: celle de libérer la peinture suisse de la tutelle étrangère. Il l'exprime déjà dans les années 1883-1884 avec le *Guerrier furieux*, où il donne à sa colère l'apparence d'un lansquenet typiquement helvétique.

### Artisan de la modernité

Cette réaffirmation de la liberté créative est la marque de la modernité de Hodler, comme l'est plastiquement son œuvre ultime, libre de toute convention historique ou morale. Dans ses vues du lac Léman des années 1910, il synthétise une réalité dont il ne retient que les lignes et formes élémentaires. Le *Coucher de soleil sur le lac Léman*, exécuté en 1914 au lendemain de la mort de Valentine, exprime par sa synthèse quasi abstraite l'absence de l'être aimé.

Hodler résume le monde. Il se rapproche d'une conception qui privilégie la peinture sur la réalité visible. Ses ultimes tableaux ne sont guère éloignés de l'ellipse des paysages de mer et de dunes de Mondrian, qui posa à cette date les bases de l'abstraction. Hodler n'a pas inventé l'abstraction, il n'en est pas moins l'artisan d'une modernité que prolongera plus tard un autre Suisse, Giacometti. ■

#### À Genève

*Barthélemy Menn*, Cabinet d'arts graphiques, du 2 mars au 8 juillet

*Hodler/Parallélisme*, Musée Rath, du 20 avril au 19 août

*L'esprit de Hodler dans la peinture genevoise*, Maison Tavel, du 28 septembre au 24 février 2019

*Hodler et le mercenaire suisse: du mythe à la réalité*, Musée d'art et d'histoire, à partir du 28 septembre

*Ferdinand Hodler dans les livres et sur Internet*, Bibliothèque d'art et d'archéologie, du 5 novembre au 26 mai 2019



« **Moi,**  
**je donne**  
**un legs**  
**en faveur**  
**de mon**  
**Eglise** »

L'Eglise est votre famille. Son avenir dépend de vous. En recevant un legs, elle poursuivra sa mission d'Espérance.

**ECR** EGLISE CATHOLIQUE  
ROMAINE - GENEVE

EN MARCHE À VOS CÔTÉS!

Contact : M. de Clavière 022 319 43 46

Geoffroy.declaviere@ecr-ge.ch

www.ecr-ge.ch

# Lettres

## Écrivain, un métier

### La fin du poète maudit

**Céline Zufferey**, Lyon  
écrivain

#### CULTURE

Peut-on apprendre à devenir écrivain ? C'est la question que soulèvent les formations à la création littéraire, encore rares dans le milieu francophone. En Suisse, l'Institut littéraire de Bienne existe depuis douze ans et dispense un bachelor en écriture littéraire ; pour le master, que j'ai suivi, c'est à la Haute école d'art de Berne que l'on s'adresse. Alors, écrire, ça s'apprend ou pas ?

On ne reproche pas au peintre d'avoir fréquenté les Beaux-Arts, dès lors pourquoi une formation destinée aux écrivains serait-elle disqualifiée ? Bien que le médium soit autre, l'acte créatif du peintre ou de l'auteur ne diffère pas. L'élaboration du statut particulier de l'écrivain est une piste pour comprendre cette différence de perception.

Il faut remonter à la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : c'est le règne de la bourgeoisie et son idéologie du profit. Au niveau littéraire, les journaux à grande échelle apparaissent, avec les feuilletons publiés sous forme d'épisodes. Les rois n'existent plus, c'est donc la bour-

geoisie, empreinte d'une culture humaniste classique, qui se lance dans le mécénat des artistes. Il y a alors deux « types » d'écrivains : ceux qui se conforment au goût du grand public et des bourgeois, financés par eux, et ceux qui poursuivent la logique de l'art pour l'art et qui manquent d'argent. Ces derniers ont un puissant désir d'autonomisation par rapport aux instances de consécration bourgeoises.

#### La précarité, un plus

C'est ainsi que se forme le champ littéraire,<sup>1</sup> qui possède sa propre organisation, en opposition au système bourgeois : l'écrivain cherche un art d'avant-garde qui, par définition, n'est pas compris du grand public, donc ne lui rapporte que peu d'argent. Le mythe du poète maudit se crée : la conséquence (la pauvreté) devient l'assurance de la valeur de l'œuvre ; donc si nous sommes incompris, et par là démunis, notre œuvre est de qualité et répond aux critères de l'art pour l'art.

Ce rapport entre pauvreté et marginalité perçu comme une preuve de talent s'appuie sur des notions encore plus anciennes : depuis le Romantisme, le malheur et le désespoir sont réputés comme sources d'inspiration authentique, la maladie et la persécution associées à la créativité, et la religion chrétienne présente la souffrance comme un bienfait, un moyen d'élévation spirituelle et morale.<sup>2</sup>

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, de moins en moins d'écrivains sont rentiers, ils souffrent véritablement de précarité. Ils réagissent en valorisant leurs conditions de vie, construisant ainsi une image positive, orientée à leur avantage : ils ne sont plus exclus du marché et de la société, ce sont eux qui s'excluent volontairement, en prônant des principes supérieurs.

À la suite de son master à la Haute école d'art de Berne, Céline Zufferey a réalisé l'an passé un de ses rêves : publier chez Gallimard. *Sauver les meubles* est le premier roman de la jeune valaisanne.

# Lettres

## Écrivain, un métier

### La fin du poète maudit

Notre conception contemporaine de l'écrivain et de l'écriture est l'héritière de ce mythe du poète maudit. L'écriture est une fin en soi, la pauvreté de l'auteur atteste qu'il s'agit d'œuvres de qualité, et le bien-être matériel n'est pas souhaitable car l'inspiration authentique prend sa source dans la souffrance et le malheur. Poète maudit, mais par qui ? Par la malédiction de l'inspiration littéraire, ce génie dont on dit qu'il s'abat sur l'écrivain, qui agite sa plume et qui trace des mots à sa place.

#### Une pratique qui s'exerce

Les formations en création littéraire malmènent cette idée: l'auteur n'a plus à souffrir ni à se sacrifier car l'écriture n'est plus sacrée; elle n'est pas le fruit de l'inspiration, c'est une pratique qui s'exerce et elle mérite d'être rémunérée, car c'est un travail.

**L'écriture, ce n'est pas qu'écrire: c'est douter, supprimer, remplacer, évaluer. Ces réflexes s'acquièrent lentement lorsqu'on ne peut compter que sur sa propre appréciation.**

L'écriture s'entraîne, comme un trait de crayon ou un instrument de musique. Dans le master que j'ai suivi, cet exercice se pratique en atelier et en mentorat. En atelier, on écrit avec une thématique ou des contraintes imposées, les textes sont discutés à chaque session. Ainsi, j'ai pu expérimenter certaines formes littéraires qui ont enrichi mon écriture et diversifié mon expérience. Avec le mentorat, un(e) écrivain(e) nous accompagne dans notre travail personnel qui constitue notre mémoire de master: il ou elle nous lit au fur et à mesure, et questionne notre tra-

vail. Ces deux formats, collectif et individuel, m'ont permis d'éprouver mon écriture, car l'échange y est au centre.

Avoir son écrit commenté et commenter celui des autres, dans une atmosphère bienveillante et constructive, permet de développer un esprit critique et une humilité indispensables à la qualité de l'écriture: retravailler son texte plusieurs fois, remettre en question ses choix, persévérer jusqu'à la version finale. L'écriture, ce n'est pas qu'écrire: c'est douter, supprimer, remplacer, évaluer. Ces réflexes s'acquièrent lentement lorsqu'on ne peut compter que sur sa propre appréciation. Seul, on manque de distance, avec les retours de lecteurs avisés, l'écriture progresse plus rapidement. Nous sommes tous dans une démarche d'apprentissage, heureux de briser la solitude de l'écrivain là où elle n'a pas lieu d'être. Car en tant qu'écrivain qui «débute», de qui peut-on espérer des retours lorsqu'on n'a pas encore d'éditeur ?

#### Technique et art

«Compétence», «outil»: ces mots sonnent faux pour certains lorsqu'on parle de littérature. Mais l'écriture, ce n'est pas un texte dicté par une muse, c'est une maîtrise qui s'éprouve, se pratique, se perfectionne. Au Conservatoire ou aux Beaux-Arts, on enseigne une série de techniques que les élèves répètent avant de trouver la leur. Pendant mon master, j'ai exercé mon écriture pour affiner mon style, mon regard, et trouver ma propre technique. Les retours de mes collègues et de mes mentors m'ont amenée à situer mon écriture, à la préciser et à l'affirmer: pourquoi j'écris de cette manière? qu'est-ce que je cherche à faire? et comment le faire au mieux?

Les formations en création littéraire n'apportent pas de solutions toutes faites, de recettes pour écrire un best-seller en dix étapes; elles questionnent, poussent à approfondir, accompagnent. Jamais elles n'obligent ni n'imposent.

C'est à nous de trouver nos réponses. Car ce qui est au cœur des ateliers et du mentorat, c'est toujours l'écriture et la sensibilité d'un individu. Le nombre d'élèves du bachelor et du master est limité : l'admission se fait sur concours (par une sélection de textes, puis un entretien), ainsi les personnes acceptées le sont pour leur univers et leur potentiel d'écriture. La formation fonctionne comme un incubateur qui permet à cette créativité et à cette écriture de se développer.

### Le don du temps

De nos jours, être écrivain est contraignant : pour subvenir à ses besoins, il est indispensable d'exercer un second emploi. Le roman qu'on porte en soi s'écrit seul, dans les interstices qu'on dérobe aux contraintes de la vie quotidienne. Les formations en création littéraire donnent du temps, et avoir le temps, c'est bénéficier d'une liberté d'esprit fertile pour la création, c'est avoir la possibilité d'aller jusqu'au bout.

**Un diplôme n'atteste pas l'écrivain. D'ailleurs l'intitulé est clair : formation de création littéraire, et non formation d'écrivain.**

Pour moi, écrire *Sauver les meubles* dans le cadre de ce master a été très important. Pendant mon bachelor, je n'avais écrit que des nouvelles, par manque de temps. Une fois l'université terminée, j'ai voulu me donner la chance d'écrire un roman, de voir si j'en étais capable. Si cette formation n'avait pas existé, je n'aurais pas eu l'audace de prendre deux années sabbatiques pour écrire. Bien que le statut de l'écrivain et de l'artiste soit valorisé dans notre société, il reste non légitime. Un roman, c'est une obsession qu'on poursuit souvent seul ; ce master m'a permis d'être entourée et soutenue dans mon face-à-face avec l'écriture.

Ces formations n'ont pas pour objectif de mener à une institutionnalisation du statut d'écrivain. Un diplôme n'atteste pas l'écrivain. D'ailleurs l'intitulé est clair : formation en création littéraire, et non formation d'écrivain. En revanche, ces écoles contribuent à affirmer l'écriture en tant que travail, et l'écrivain en tant que professionnel.

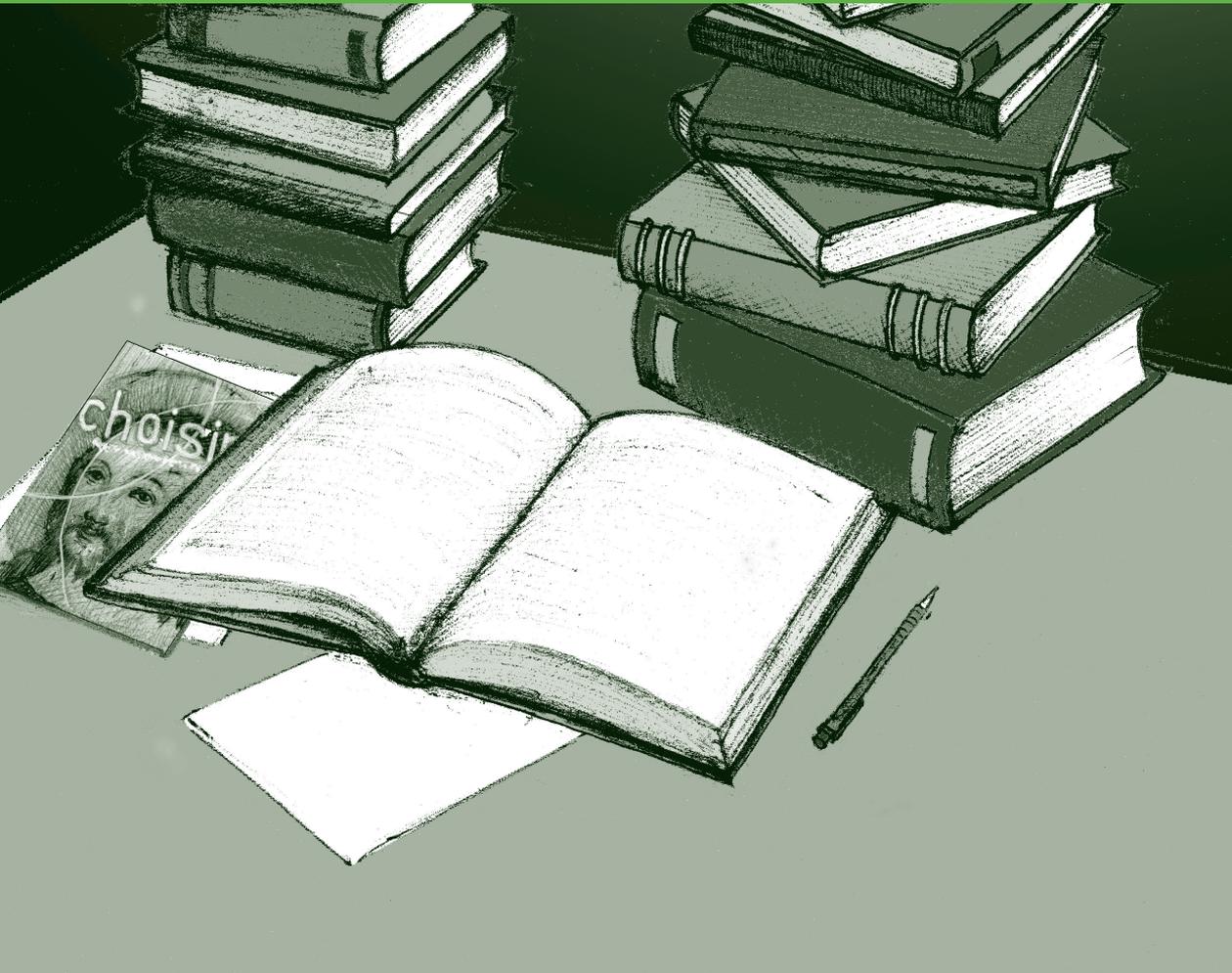
En luttant contre le mythe du poète maudit, ces formations rappellent que la majorité de l'écriture n'a rien à voir avec le don, ce qui a des conséquences économiques appréciables pour un auteur : l'inné (le don) n'a pas à être rétribué, alors qu'un travail mérite rémunération. Ces formations ne peuvent être que bénéfiques aux écrivains, pour qu'ils cessent de souffrir et que l'écriture perdure, renouvelée et contemporaine. ■

<sup>1</sup> **Pierre Bourdieu**, *Les règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil 2009.

<sup>2</sup> Pour nuancer le propos, on peut se souvenir qu'Ignace de Loyola explique dans « Principe et fondement » des *Exercices spirituels*, que la santé, la richesse et la longue vie peuvent, aussi bien que la pauvreté, la maladie ou la vie courte, être la voie du bonheur. (n.d.l.r.)



LIVRES OUVERTS



# Livres ouverts

Riche en données et en réflexions stimulantes, *La mobilité en questions* démontre la pertinence d'un péage urbain dans une logique de vérité des prix, mais aussi en fonction de ses effets d'orientation sur la demande en transports. Combiné à des parkings périphériques bien desservis en transports publics et en mobilité douce, il peut réellement éviter l'asphyxie des centres villes.

On apprend aussi qu'auto-partage et covoiturage réduisent les besoins en stationnement, mais enlèvent des clients potentiels aux transports publics, notamment sur les longues distances. Et que la garantie d'une place de stationnement proche de son travail augmente d'un facteur important le choix de l'automobile. Au niveau de la fluidité du trafic, les zones 30 n'ont pas d'effet négatif. Et l'amélioration de la vitesse des transports publics conduit à un allongement de leurs parcours, rendant accessible en peu de temps de nouveaux territoires.

Bref, la demande en transports ne tient pas de la fatalité. Construire de nouvelles routes relève d'une réponse linéaire et unidimensionnelle à un enjeu clairement systémique et holistique.

René Longet

## SOCIÉTÉ

**Michel Bierlaire,  
Vincent Kaufmann, Patrick Rérat**  
*La mobilité en questions*  
Lausanne, PPUR 2017, 210 p.



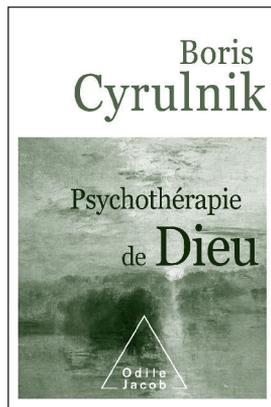
Nous sommes confrontés à une croissance rapide de la mobilité, tant obligée (trajets entre le domicile et le travail) que choisie (40 % de nos déplacements sont dus aux loisirs). Or les coûts environnementaux (les transports sont le plus gros poste de notre facture pétrolière) et financiers exigent aujourd'hui une analyse des priorités.

# Livres ouverts

**Boris Cyrulnik**

***Psychothérapie de Dieu***

*Histoire et intelligence du dogme*  
Paris, Odile Jacob 2017, 320 p.



Connu pour ses recherches sur la résilience, Boris Cyrulnik s'attaque à un vaste sujet. On ne peut ignorer que des milliards d'êtres humains s'adressent à Dieu tous les jours. Clinicien psychanalyste, neuropsychiatre, éthologue, il a été confronté à la détresse des enfants-soldats. Il partage ses réflexions sur les croyances religieuses dans le monde, et sur la foi en tant que facteur de résilience selon le contexte familial et culturel. « On aime Dieu comme on aime les hommes (...) on rencontre Dieu comme on a appris à aimer (...) Ceux qui ont acquis un attachement rigide se soumettront à un Dieu totalitaire, alors que ceux qui bénéficient d'un attachement sûr se sentiront suffisamment en confiance avec leur Dieu pour tolérer que d'autres en aiment un autre que lui. » Pour lui, « quand la religion orga-

nise le contexte culturel, elle a un effet thérapeutique. Les neurosciences confirment l'effet thérapeutique de Jésus et nous expliquent comment ça marche. »

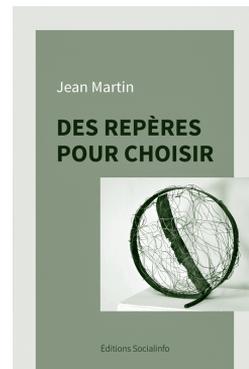
Ce livre m'a laissée sur ma faim. Les dualités « Dieu de bonheur ou Dieu de terreur » et « croyant ou sans Dieu » ne me semblent pas toujours pertinentes. Il y a mille façons de croire en Dieu, à l'intérieur même de chaque religion. Les réactions chimiques du cerveau ne suffisent pas à expliquer la foi. A-t-on besoin de Dieu pour exercer la solidarité ? La religion calme-t-elle la peur de vivre ? Les religions sont-elles nécessaires pour socialiser les âmes ? Toutes questions auxquelles l'auteur répond par l'affirmative. On peut en douter ! La spiritualité est laissée de côté, ainsi que l'évolution intérieure de chaque croyant tout au long de sa vie. Les nombreuses références en bas de page inciteront les lecteurs curieux à poursuivre le dialogue.

Marie-Thérèse Bouchardy

**Jean Martin**

***Des repères pour choisir***

Lausanne, Socialinfo 2017, 150 p.



L'ouvrage contient 35 chroniques de l'ancien médecin cantonal vaudois Jean Martin, souvent publiées dans le *Bulletin des médecins suisses*. Il traite essentiellement des problèmes éthiques auxquels sont confrontés les professionnels de la santé publique.

Selon son auteur, il a été publié pour mettre à disposition des lecteurs des éléments de réflexion solides pour faire les bons choix dans ce domaine complexe. Hélas, il faut le dire, cette promesse n'est pas vraiment tenue. C'est comme si Jean Martin, qui se dit lui-même « d'extrême-centre », avait peur de ne pas être de son temps. Aussi se range-t-il discrètement du côté des partisans de l'aide au suicide, en défendant les responsables de l'association *Exit* et en ne présentant pas les arguments des adversaires de cette pratique. Aussi re-  
cense-t-il de nombreux ouvrages d'auteurs dans le vent comme Michel Serres. Aussi se dit-il surpris par une affirmation comme celle-ci : « On a besoin de limites pour bien fonctionner. »

Aveu significatif, tout à son honneur, il reconnaît qu'il a pu manquer de sens critique, qu'il est aujourd'hui inquiet devant « la montée des intolérances et des extrémismes », lui qui avait défendu une forme de multiculturalisme. On aurait attendu plus d'engagement de la part d'un ancien membre de la Commission nationale d'éthique.

Yvan Mudry

Dans une vie, on a toujours à pardonner. Mais le pardon peut avoir des tas de couleurs. Il y a les pardons égoïstes, d'autres faits par intérêt ou calcul politique. Il y a aussi le pardon chrétien mû par l'amour.

L'auteur a écrit quatre nouvelles pour montrer les différentes facettes du pardon. Avec un talent incontestable, il analyse en l'être la véracité des sentiments, en des pages où prennent place aussi des descriptions savoureuses du monde végétal ou animal. Par son scalpel au cœur de l'âme humaine, on est amené à prendre conscience qu'il faut savoir pardonner avec discernement ; un pardon accordé sans aucun sens pédagogique peut entraîner en celui qui le reçoit de la révolte, de la haine. C'est le cas chez cette femme qui inonde sa jumelle de multiples pardons que sa sœur reçoit si mal...

Il y a le pardon d'origine émotionnelle et le pardon plus volontaire, comme celui d'une mère dont la fille a été assassinée et qui veut amener son violeur à retrouver un chemin d'humanité afin qu'il puisse enfin détester ses crimes.

Le pardon le plus parfait est bien sûr le pardon chrétien : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Il est magnifiquement illustré dans ce livre à travers les pardons donnés par une mère aimante au père de son enfant qui les a abandonnés. La suite de l'histoire est très émouvante tant elle est tragique et belle.

Ouvrage délectable, chaque épisode est passionnant. Ils cherchent avec justesse à remettre le pardon au cœur de la société.

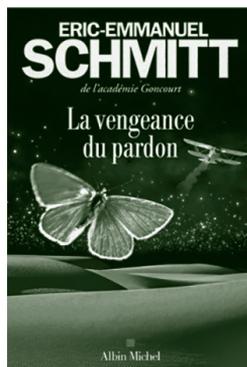
Monique Desthieux

## LITTÉRATURE

**Éric-Emmanuel Schmitt**

***La vengeance du pardon***

Paris, Albin Michel 2017, 326 p.

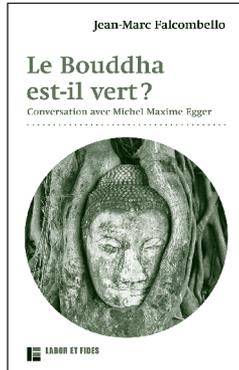


# Livres ouverts

## RELIGIONS

**Jean-Marc Falcombello**  
**Le Bouddha est-il vert ?**

*Conversation avec  
Michel Maxime Egger*  
Genève, Labor et Fides 2017, 104 p.



L'écobouddhisme, qui a fleuri depuis une trentaine d'années en Occident, laisse entendre qu'on peut se baser sur les enseignements du Bouddha pour justifier l'engagement écologique - du fait notamment de la vision de l'interdépendance de toutes choses. Mais n'allons pas trop vite! Rien dans les textes ne peut accréditer une telle interprétation, dit Jean-Marc Falcombello (journaliste, proche de Lama Teunsang et coresponsable du centre bouddhiste de Montchardon en France).

« L'enjeu fondamental de la pensée et de la démarche spirituelle bouddhistes n'est pas de mieux se sentir relié à l'univers afin de développer une attitude responsable et respectueuse à l'égard de l'environnement et des ressources

naturelles, comme si c'était une fin en soi, mais bien de se déconditionner (...) Tout cela, bien évidemment, ne veut pas dire que l'on ne doit pas se relier à l'univers, ni prendre soin de la nature et assumer ses responsabilités. Il faut juste savoir de quoi on parle (...) Rien, dans les sources textuelles les plus anciennes (...) ne permet d'attester une telle éthique. »

Michel Maxime Egger (sociologue et écothéologien) se fait « l'avocat du diable » dans les arcanes complexes du bouddhisme. « Le but du bouddhisme est donc d'approcher la nature fondamentale de l'esprit (vacuité), pas la nature qui nous entoure. »

Conclusion: « Agir pour le monde n'est pas une fin en soi, car le monde est illusoire. Mais ne pas agir, sous prétexte que tout est illusion, est un écueil. » Chercher une troisième voie et trouver d'autres raisons de respecter le Terre: c'est ce que ce livre très intéressant nous invite à faire, sous le regard du Bouddha.

Marie-Thérèse Bouchardy

**Yadh Ben Achour,**  
**François Dermange**  
**Quel islam pour l'Europe ?**

Genève, Labor et Fides 2017, 132 p.



Deux auteurs, un juriste et ancien doyen de la Faculté des sciences juridiques de

Tunis, membre du Comité des droits de l'Homme des Nations Unies, et un professeur d'éthique à l'Université de Genève, ancien doyen de la Faculté de théologie, prennent le risque de parler de l'islam en Europe. Dans le tourbillon des passions et des grandes peurs, ils proposent de réaliser quatre petits pas vers la sagesse.

L'un de ces pas est de faire face au parcours historique de l'islam, de ses relations dès le VIII<sup>e</sup> siècle avec l'Europe (confrontations mais aussi échanges). La radicalisation, nous dit Ben Achour, n'est pas interne à la religion mais la conséquence d'autres facteurs: nationalisme, sous-développement, victimisation, sentiment d'injustice, jeux d'influences des grandes puissances.

Pourtant, plus l'immigré se sent chez lui en Europe, plus il est tenté par son autre chez soi ... celui de son origine. Un dialogue interconfessionnel doit s'instaurer. Travail sans doute de longue haleine mais indispensable. Il s'agit de développer et d'encourager l'islam libéral, tout en saluant les tentatives accomplies par les Églises chrétiennes depuis Vatican II et *Nostra Aetate* en 1965. L'islam en Europe doit s'adapter aux différentes évolutions religieuses, et il revient à l'Europe de reconnaître les pratiques d'un certain islam (celles-ci devant demeurer dans les limites de l'ordre public européen).

Si François Dermange relève le courage de son interlocuteur face à l'ouverture de l'islam à l'Europe, il pose aussi la question dans l'autre sens: quelle attitude l'Europe doit-elle avoir face aux musulmans (ramadan, viande halal, voile)? Il relève que chaque fois que l'avenir politique et économique se montre incertain, on s'alerte de la présence de « barbares » dont le vêtement est souvent ressenti comme un affront au monde civilisé. Il s'applique à étudier ces questions et il le fait admirablement

bien, relisant l'histoire avec ses guerres de religion.

Comment, dit-il encore, s'entendre sur des normes de vie publique, dans un monde pluraliste où les visions morales, philosophiques et religieuses divisent? Le principe de « tel prince, telle religion » ne tient plus depuis longtemps. Une religion se choisit, ce qui implique qu'on peut soit la quitter soit en changer. Karl Barth nous mettait en garde: il ne faut pas confondre religion et philosophie. À travers ses propos, il nous dit que ce que Dieu veut nous dire et ce qu'Il nous dit, c'est en réalité qu'Il nous veut libres.

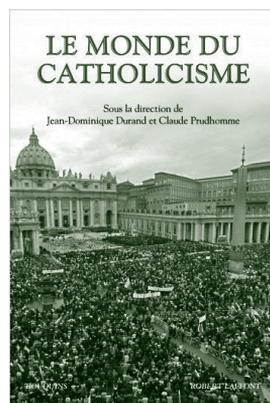
La lecture de ces pages exige une grande attention, mais l'intérêt est tel que l'effort en vaut la peine.

Marie-Luce Dayer

Sous la direction de  
**Jean-Dominique Durand et  
Claude Prudhomme**

***Le monde du catholicisme***

Paris, Robert Laffont 2017, 1536 p.



On identifie habituellement le catholicisme à l'Église catholique romaine, à ses dogmes, ses institutions et ses préceptes; on ajoute que les catholiques sont « des chrétiens qui reconnaissent l'autorité du pape, successeur de Pierre, et des évêques qui sont en communion avec lui »; et que les origines de cette

# Livres ouverts

religion remontent à la prédication de Jésus.

Mais c'est bien plus que cela. Il est d'une importance capitale de lier à cette définition « le sentiment de participer à une culture forgée dans une histoire qui a progressivement fait émerger des manières de penser et de vivre, des modes particuliers d'expression de la foi, des principes moraux et des valeurs ». Au fil du temps se sont diffusées « des sensibilités et des formes artistiques qui ont durablement marqué les fidèles, par exemple par la place accordée à l'image et aux rites, et qui constituent aujourd'hui un patrimoine largement partagé ». En somme, le catholicisme est aussi une culture, un rapport au monde.

Après avoir déterminé le champ sémantique du mot *catholicisme*, les directeurs de ce dictionnaire s'expriment, dans l'introduction, sur les raisons et les défis d'un tel dictionnaire. Les auteurs s'efforcent d'inscrire le catholicisme dans son histoire et de montrer à partir de quand « les faits et les hommes sélectionnés sont de manière indiscutable caractéristiques du catholicisme, et pas seulement du christianisme en général ». Ils y arrivent remarquablement bien.

L'ouvrage se compose de trois grandes unités. La première englobe l'introduction, des abréviations et des itinéraires thématiques, ce dernier listant les articles relatifs aux 81 grands thèmes proposés, tels *Afrique*, *Animal*, *Bible*, *Biographies*, *Cinéma*, *Environnement*, *Finances de l'Église*, *Sport*, etc.

La deuxième partie, la principale, propose plus de 2000 articles. De longueurs variables, ils renvoient à d'autres entrées traitant de notions ou de faits similaires et parfois à de très utiles indications bibliographiques. Les entrées couvrent tous les continents. Néanmoins, la majorité des contributeurs étant français, cela limite un peu l'approche globale de l'ouvrage.

La troisième et dernière partie (les annexes) propose des repères statistiques chronologiques et bibliographiques du monde catholique, ainsi que les listes des papes, des collaborateurs et des articles.

En somme, ce dictionnaire est une mine d'informations. Face à un certain « analphabétisme religieux », c'est un outil de travail précieux pour les étudiants et les chercheurs en théologie ou en sciences sociales des religions, mais aussi pour tous ceux qui voudraient mieux connaître le monde du catholicisme dans toutes ses dimensions et expressions : historiques, spirituelles, artistiques, culturelles, politiques, sociologiques.

Ce livre n'est donc pas un outil de catéchèse. Les auteurs n'ont pas la prétention d'être exhaustifs, ni de proposer l'essence d'un catholicisme idéal. Pour eux, il s'agit surtout de donner à un très large public - pas forcément croyant - les bases nécessaires pour comprendre une immense partie de la culture des nations occidentales. On n'y oublie pas les débats et les polémiques autour de la place du catholicisme et de sa confrontation avec la laïcité.

Stjepan Kusar

## PHILOSOPHIE

**Robert Redeker**  
**L'éclipse de la mort**

Paris, Desclée de Brouwer 2017, 224 p.



Le titre de l'ouvrage en résume parfaitement le contenu (éclipse n'étant pas synonyme de disparition). Partant de ce que nous constatons tous dans les vies publique et personnelle de la majorité de nos contemporains, souvent avec désolation, l'auteur, philosophe et écrivain fécond, montre magistralement l'importance que la mort a dans notre culture depuis plus de deux mille ans. Nous pourrions dire *avait*, puisque nous vivons aujourd'hui sans y penser.

Dans le premier chapitre, passionnant, *Les paradoxes de la mort*, il convoque les philosophes, d'Héraclite à Nietzsche en passant par St Augustin, Tertullien, Leibniz, Pascal ou Bossuet, pour démontrer la puissance de l'affirmation de Platon, reprise par Montaigne: «Philosophe c'est apprendre à mourir.» Puis il essaie de répondre à la question: «Mais alors, qu'est-ce que la mort?»

Il analyse ensuite la perte du sens symbolique de la mort, qui a des causes - «Quand la Transcendance vient à déclarer forfait, la symbolisation ne peut s'effectuer» - et de graves conséquences - «La désymbolisation de la mort la rend insupportable». On voit apparaître alors des «parodies d'immortalité»,

une recherche scientifique effrénée et pas toujours désintéressée, ou encore le transhumanisme.

La fin du livre discute des pratiques et des croyances à la mode - crémation à la place des cimetières, fantômes, dialogue avec les morts, etc. - et pose honnêtement cette question très actuelle (liée à l'assistance au suicide): «La mort a-t-elle des avantages?»

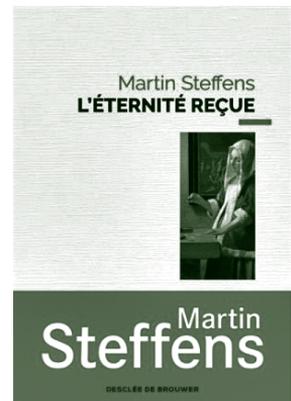
Cet ouvrage est l'œuvre d'un philosophe chez qui on devine des convictions chrétiennes, et qui parle surtout en historien de la philosophie. Même si certains pourraient préférer les philosophes qui ont cherché en eux, patiemment et souvent dans la douleur, le sens de leur propre mort et donc de leur vie (Kierkegaard, Cioran, ou bien encore Levinas dans *Totalité et infini*), ce livre propose une réflexion très riche, bien documentée, limpide et agréable à lire.

Jacques Petite

## SPIRITUALITÉ

**Martin Steffens**  
**L'éternité reçue**

Paris, Desclée de Brouwer 2017, 252 p.



Sans esquives et en toute probité, l'auteur prend à bras le corps la question de la mort. Excluant d'emblée les paix morbides, «tout ce qui inocule à la vie

# Livres ouverts

les paroles doucereuses qui l'aident à mourir », « ces sagesse de camomille » comme il les nomme, il épingle dans un premier chapitre aussi bien l'indifférence stoïque, la tentation rampante de la mort contrôlée (suicide assisté, euthanasie), qu'une certaine conception occidentale de la posture bouddhiste qui voit notre désir comme une illusion et notre attachement à la vie terrestre comme une entrave.

Pour autant, il n'adopte pas la posture du tragique. De manière intelligente et fine, il met en évidence combien la mort est quotidiennement dans la vie à travers la confrontation à nos limites. Vivre ces dernières, c'est apprendre à mourir et découvrir que les blessures à notre toute-puissance sont autant de bénédictions par l'acceptation du réel qui nous structure et nous ouvre à un au-delà de nous-mêmes. Sortir de l'imaginaire tout-puissant, c'est-à-dire sortir « d'une vie qui ne rencontre qu'elle-même », est un exercice spirituel que l'auteur, à la suite de Simone Weil, préconise en de très belles pages qui ne font l'impasse ni sur les douleurs physiques et morales, ni sur les questions métaphysiques.

Ces chemins de dépossession - qui sont chemins de plénitude - préparent et initient alors, troisième partie du livre, à la grande épreuve que signifiera la réalité même de notre mort. Devenir pauvre, totalement dépossédé de soi, c'est vivre cette épreuve en renonçant radicalement à ce trésor dont Dieu est la promesse et que l'on nomme la vie éternelle ! Dans une disponibilité radicale à

la volonté de Dieu, surgira alors l'inouï d'une vie absolument redonnée, car nous n'aurons plus de prise sur elle.

L'auteur écrit des pages lumineuses sur la beauté et la résurrection surgies de cet espace inimaginable, et pourtant si réel, que la tradition mystique rhénane nomme « Dieu au-delà de Dieu ».

L'écriture de Martin Steffens est d'une pertinence capitale en ces temps où le désir, l'amour et la mort, expériences ô combien humanisantes, sont si souvent travestis, avilis ou déconsidérés. Provocatrice et tonique, sa pensée ouvre à l'expérience consolatrice qui ne peut être vraie que du moment où elle ne vient pas de nous-même.

Luc Ruedin sj

## Frère John de Taizé

### *Terre de passage*

*Le Samedi saint*

*et la redécouverte de l'au-delà*

Taizé, Les Presses de Taizé 2017, 288 p.



Pour les chrétiens, deux événements majeurs structurent leur cycle du temps et orientent leur piété : la mort du Christ et sa résurrection. Deux jours importants en font mémoire et les réactualisent : le Vendredi saint et le dimanche de Pâques. Entre les deux, le Samedi saint fait figure de temps mort, tel un grand vide engendré par le silence de

Dieu. Tout y est accompli, mais rien n'apparaît en surface.

Et pourtant, c'est bien là que se trouve le cœur de ce processus de rédemption que l'on appelle le « mystère pascal ». La fin, la mort sur la croix, le moment où tout est accompli, et le début d'un monde nouveau, la Résurrection, s'y donnent la main. Le Samedi saint n'est ni la mort du Christ ni sa résurrection, mais le point où les deux se rencontrent, le moment du passage de la mort à la vie. Seule la foi est capable de découvrir le lien intrinsèque qui lie les deux événements : un passage, une Pâque ou un baptême, un dynamisme, un élan que l'on appelle la bonne nouvelle du salut.

Telle est la thèse de l'auteur, qui propose une réflexion approfondie sur le Samedi saint perçu comme une terre de passage, l'espace où le temps et l'éternité ont rendez-vous, le biotope qui permet aux chrétiens de vivre leur marginalité entre mort et résurrection (Jean), chair et esprit (Paul).

À partir de cette conviction, l'auteur développe une ample théologie du temps qui passe et ne revient jamais, mais dont l'instant présent, le *kairos*, est le point où tout bascule vers l'au-delà. Le Samedi saint est parabole de ce point du temps où l'on meurt et ressuscite dans un mouvement qui nous entraîne toujours plus avant, sans s'appesantir sur la croix pour glorifier la souffrance, et sans rêver pour échapper au monde réel. D'où le sous-titre du livre : *Le Samedi saint et la redécouverte de l'au-delà*.

La dernière section de l'ouvrage intitulée *Vivre le Samedi saint de l'histoire* propose de très beaux développements sur l'inscription du *kairos* dans l'histoire contemporaine, préludes à une spiritualité du temps de l'attente, quand tout est déjà là mais pas encore manifeste en surface. Ce livre très original ouvrira de stimulants horizons au lec-

teur qui aura la patience de le lire jusqu'au bout sans se laisser impatienter par quelques longueurs.

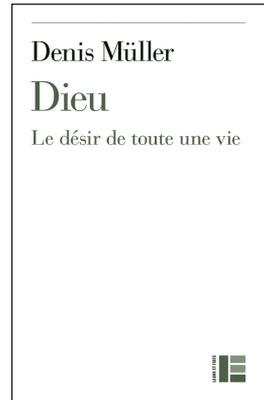
Pierre Emonet sj

## THÉOLOGIE

**Denis Müller**

**Dieu**

*Le désir de toute une vie*  
Paris, Labor et Fidès 2017, 158 p.



Premier chapitre : Dieu fait question. Et cette question est au cœur de toute théologie, de toute expérience de vie, de toute action, de toute compréhension de la réalité. L'auteur, après 50 ans d'interrogations, reprend la question en reconnaissant qu'il n'y a pas de fossé entre la réflexion intellectuelle et le vécu personnel.

Dieu n'est jamais saisi qu'en paraboles ou en métaphores (et là le Christ ex-celle) ; il n'y a pas de discours direct sur lui. *Dieu*, un mot de notre langage, semble demeurer un mot-barrage que l'intelligence humaine ne parvient pas à comprendre. Donc, selon l'auteur, pour parler de Dieu, il faut oser parler d'athéisme. Un grand chapitre va y être consacré, passant par Nietzsche, Bergerson, Feuerbach, Ferry et Tillich.

Dans une deuxième partie, Denis Müller reconnaît qu'il est apparemment plus

# Livres ouverts

**Luc Devillers**

***L'évangile de Jean***

*Mon ABC de la Bible*

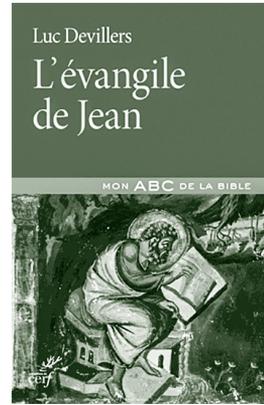
Paris, Cerf 2017, 176 p.

facile de prouver l'inexistence de Dieu que son existence. Comment affronter la brutalité de la mort, assumer les extrémités de l'injustice ? De nombreux philosophes et théologiens se sont appliqués à le faire (Thomas d'Aquin, Anselme de Cantorbéry, Barth, Kant, Eckhart, Hegel, Pascal, Heidegger, Dworkin).

Marx nous dit que l'homme, sujet autonome, est à lui-même son propre soleil... Quelle place reste-t-il alors pour Dieu ? L'homme pourtant est bien en quête de Dieu, même l'athée est engagé dans semblable recherche. Mais Dieu peut très vite être instrumentalisé, pour une domination de l'homme sur l'homme : il n'y a pas plus destructeur que celui qui s'appuie sur un dieu pour étendre son pouvoir... Et Tillich ira jusqu'à dénoncer le démonisme d'une religion mortifère négatrice des ambiguïtés de la vie. Plusieurs chapitres vont tenter de dépasser ces ambiguïtés, de tester l'amour face à l'épreuve du désir de Dieu et de la fidélité humaine à ce Dieu.

La troisième partie traite du Dieu souhaitable. La quatrième se concentre sur les parisiens : celui de Pascal, celui de l'existence, celui de la vie qui traverse le néant, celui de l'amour et de la joie. Enfin, la conclusion, de Dieu à Jésus, à travers les évangélistes et le Transformé ressuscité. La lecture est ardue, je m'y suis attelée trois fois mais ne le regrette pas.

Marie-Luce Dayer



Voilà une synthèse très accessible de ce qu'il faut savoir pour entrer dans le quatrième évangile, par un spécialiste, professeur à l'Université de Fribourg. L'auteur ne fait pas un commentaire suivi de cet évangile, il nous donne l'essentiel pour le lire et l'aborde par six thèmes, comme *Jean et le monde juif* ou *L'Esprit qui donne la vie*.

Sous le thème *Mon père et votre père*, il montre comment on trouve en Jean des éléments qui, rassemblés, font un Notre Père caché. Jean ne dit pas « Notre Père » comme Matthieu - qui est devenu la version liturgique de la prière de Jésus - mais simplement « Père ». Cette adresse directe revient six fois en Jean 17. L'auteur met en face de « Que ta volonté soit faite » « Je suis descendu du ciel pour faire la volonté de Celui qui m'a envoyé » (Jn 6,38). Et Jésus demande trois fois au chapitre 17 de garder du Mauvais ceux que le Père lui a donnés, une demande qu'on peut mettre en face de « Délivre-nous du mal ». Ainsi la plupart des éléments de la prière dominicale de Matthieu ont un ou plusieurs parallèles en Jean.

Jean-Daniel Farine



**JAB**  
**CH-1227 Carouge**  
**PP/Journal**

Poste CH SA

C'est fait.  
Le Feu, encore une fois, a pénétré la Terre.

Il n'est pas tombé bruyamment sur les cimes, comme la foudre en son éclat. Le Maître force-t-il les portes pour entrer chez lui ?

Sans secousse, sans tonnerre, la flamme a tout illuminé par le dedans. Depuis le cœur du moindre atome jusqu'à l'énergie des lois les plus universelles, elle a si naturellement envahi, individuellement et dans leur ensemble, chaque élément, chaque ressort, chaque liaison de notre Cosmos, que celui-ci, pourrait-on croire, s'est enflammé spontanément.

Dans la nouvelle Humanité qui s'engendre aujourd'hui, le Verbe a prolongé l'acte sans fin de sa naissance ; et, par la vertu de son immersion au sein du Monde, les grandes eaux de la Matière, sans un frisson, se sont chargées de vie. Rien n'a frémi, en apparence, sous l'ineffable transformation. Et cependant, mystérieusement et réellement, au contact de la substantielle Parole, l'Univers, immense Hostie, est devenu Chair. Toute matière est désormais incarnée, mon Dieu, par votre Incarnation.

Teilhard de Chardin (*La messe sur le monde*)